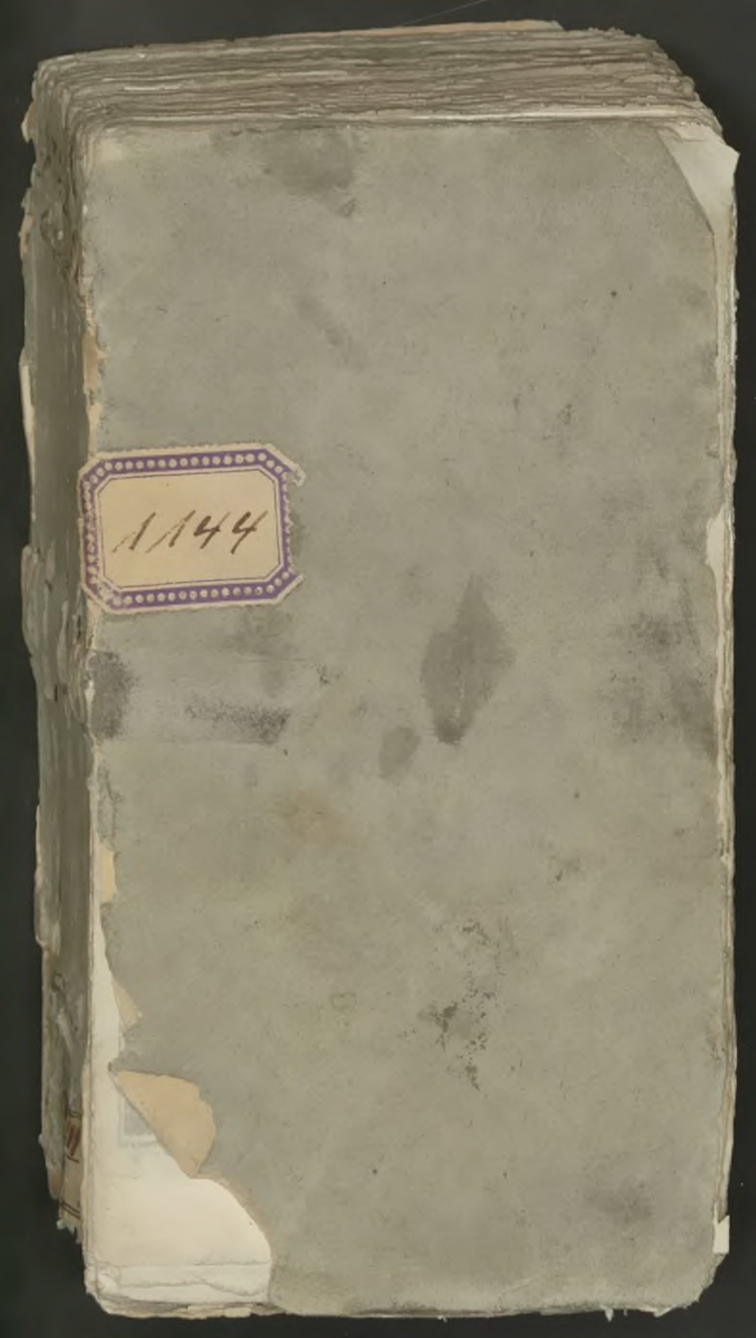
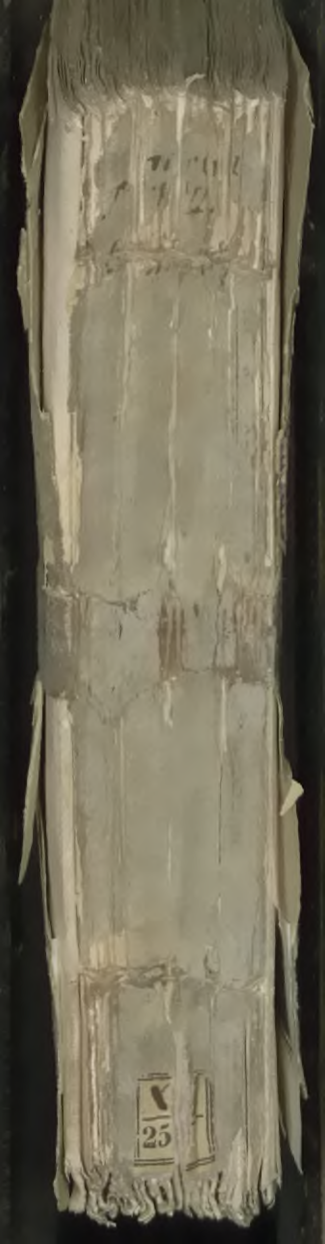
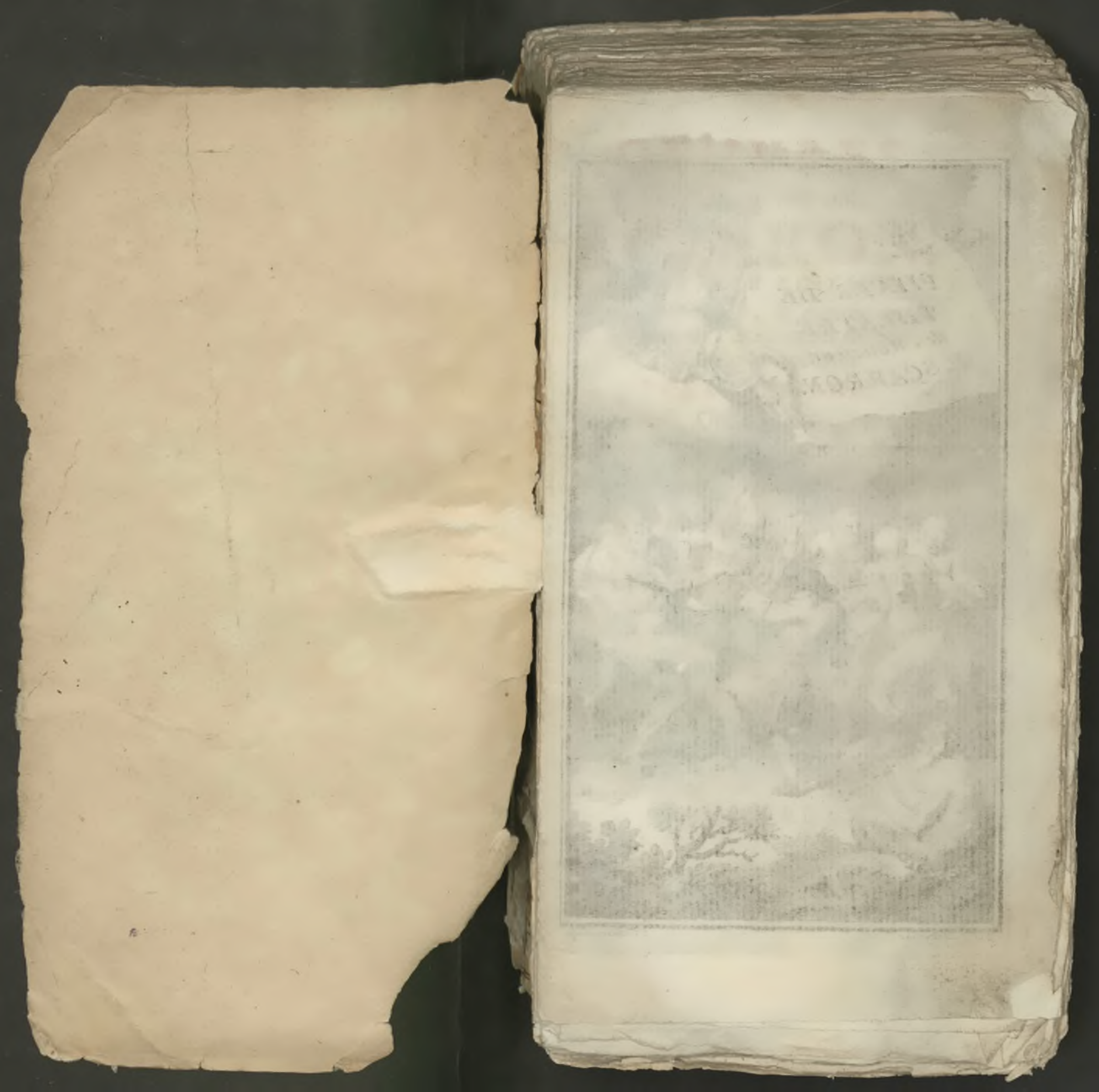

1144


V
25



PIECES DE THEATRE de Monsieur P. SCARRON.

L. F. D. Bourg inv. — J. Folkema sculp.

OEUVRES DE MONSIEUR SCARRON.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de quantité de Pièces omises dans les Editions précédentes.

TOME SEPTIEME,

Qui contient

Les COMEDIES, II. Partie, savoir:

JODELET, OU LE MAITRE VALET.

DOM JAPHET D'ARMENIE.

LA FAUSSE APPARENCE.

LE PRINCE CORSAIRE.

FRAGMENS DE DIVERSES COMEDIES.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXVII.

JODELET
OU LE
MAITRE VALET.

COMEDIE,

Par Mr. SCARRON.



A MONSIEUR LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ.



MONSIEUR,

Il faudroit que je fusse aussi ingrat que malade, si je ne vous dédiois pas ma Comédie ; & aussi fou qu'ingrat, si je prétendois en vous la dédiant me dégager assez envers vous des obligations que je vous ai. Je vous paye seulement une petite partie d'une dette dont je ne me pourrai jamais acquiter, ou plûtôt je vous donne une chose en laquelle vous avez déja grande part, puis que je n'ai pû faire ma Comédie, que lors que mes maux m'ont donné quelque relâche, &

que c'eſt vous qui me les avez rendus plus ſupportables qu'ils n'étoient, en me faiſant toûjours l'honneur de m'aimer tout malheureux que je ſuis ; & ce bonheur-là dont je ne puis trouver en moi la cauſe, mais ſeulement en votre générosité, me conſole ſi bien, que j'oſe quelquefois me vanter de rire la plume à la main contre les plus enjouez & les plus heureux. Je ne doute point que quelques-uns ne diſent que ma Comédie n'eſt qu'une farce, & ſi je me vante de l'avoir faite en trois ſemaines, qu'il ne ſe puiſſe trouver quelque homme triſte, qui me vienne rompre dans la viſiere, en me diſant que j'ai écrit bien des ſottiſes en peu de tems. Mais vous voulez bien, MONSIEUR, que je me ſerve de votre nom pour le confondre, & que je lui diſe, que vous n'êtes pas de ceux qui rient d'une choſe froide, ou qui ſe laiſſent emporter au rire des autres, & cependant qu'elle vous a plu : A vous, dont l'eſprit & la conduite ont paru avec éclat dans quatre ou cinq Cours les plus renommées & les plus delicates de l'Europe. Je voudrois bien auſſi parler de votre courage, que vous avez exercé ſi dignement dans la France, dans l'Italie, & dans les Mers du Levant. Mais l'Hiſtoire de notre tems ne s'en taira pas ; & certes elle vous fera grande injuſtice ſi toutes les fois qu'elle parlera de vous, elle ne le fait avec éloge, & ſi elle épargne rien du luſtre qu'elle a accoûtumé de donner aux belles actions, toutes les fois qu'elle parlera des vôtres, on nommera les lieux où vous les aurez faites. Je ne vous amuſerai pas davantage avec mon Epître Liminaire, les meilleures de ce genre-là ſont les plus courtes, parce qu'elles importunent le moins. Je la finirai donc comme on finit toutes les autres, en vous aſſurant que je ſuis de toute mon ame,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, très-obéïſſant, & très-obligé ſerviteur,

SCARRON.

PER-

PERSONNAGES.

DOM JUAN, d'Alvarade.

DOM LOUIS, de Rochas.

DOM FERNAND, de Rochas.

ISABELLE, de Rochas.

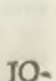
LUCRECE, d'Alvarade.

JODELET, valet de DOM JUAN d'Alvarade.

ETIENNE, valet de DOM LOUIS de Rochas.

BEATRIS, servante d'Isabelle.

La Scene est à Madrid.



JODELET, OU LE MAITRE VALET, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JODELET, DOM JUAN.

JODELET.

OUI, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le Diable d'enfer qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élû son domicile :
Arriver à telle heure en une telle Ville,
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son Valet & le faire enrager!

DOM JUAN.

Taisez-vous, maitre sot. Cette ruë où nous sommes

Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes!
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné,
Aller voir Dom Fernand?

DOM JUAN.

Oui, tu l'as deviné,
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,
Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

DOM JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller.
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tuë,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la ruë,
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussai-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens toi, mortel, qu'il est tantôt une heure,
Que l'on n'ouvrira point où Dom Fernand demeure,
Que nous sommes partis ce matin de Burgos,
Que tantôt sur Mulets, & tantôt sur Chevaux,
Nous avons vous & moi, grace à votre Hymenée,
Couru comme deux foux le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le Chat-huan
Est très grande folie au Seigneur Dom Juan.

DOM JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, que n'aimer que sa gueule,
Que ne vivre ici-bas rien que pour elle seule,
Est être pis que bête; & donc, ô Jodelet,
Vous n'êtes qu'une bête habillée en Valet.

JODELET.

Que je hai les railleurs!

DOM JUAN.

Que je hai les yvrognes!

JODELET.

Que je hai les amans, & leurs mourantes trognes!

DOM JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, & que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feu Gregeois, & met à la torture?
Et si Monsieur le Peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable Idole,
L'original peut être une fort belle folle,
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t'il les défauts de sa taille?
Si son corps est armé d'une jaque de maille?
S'il a quelques égouts outre les naturels,
Accident très-contraire aux appetits charnels?
Enfin si ce n'est point quelque horrible Squelette,
Dont les beautez la nuit sont dessous la toilette?
Ma foi si l'on vous voit de Femme mal pourvû,
Puisque vous vous coëffez devant que d'avoir vû,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

DOM JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, alors que tu raisonnes,
Qu'il n'est pas sous le Ciel un plus fâcheux que toi.

JODELET.

Il n'est pas sous le Ciel un plus fâché que moi,
Quand il faut à tâtons courir de ruë en ruë,
Ou dessous un Balcon faire le pied de gruë.

DOM JUAN.

Jodelet.

JODELET.

Dom Juan.

DOM JUAN.

Sans doute mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet,
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sai bien le contraire.

DOM JUAN.

Que dis-tu?

JODELET.

Je vous dis, qu'il n'a fait que déplaire.

DOM JUAN.

D'où diable le sais-tu?

JODELET.

D'où? je le sai fort bien,
Parce qu'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

DOM JUAN.

Traitre, si tu dis vrai, mais je croi que tu railles,
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint.

DOM JUAN.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.
Dis comment l'as-tu fait?

JODELET.

Vous êtes en furie.

DOM JUAN.

Oui, j'y suis tout de bon, je n'y fus jamais tant.

JODELET.

Lors qu'avec bon congé du Cardinal Infant,
Et Lettres de faveur, nous partîmes de Flandre.

DOM JUAN.

Eh bien!

JODELET.

Ecoutez donc, & vous l'allez apprendre:
Le désir violent de vous voir à Burgos
Vous fit aller bien vîte, & par monts & par vaux.
Le voyage fut court, mais à notre arrivée
Un frere mis à mort, une sœur enlevée,
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous penserent quasi gâter le jugement.

DOM JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma playe,
Par le ressouvenir d'une perte trop vraye?
Ha! frere non vangé, sœur qui m'ôtes l'honneur,
Et de ton assassin, & de ton suborneur,
Je sçaurai par mon bras si bien me satisfaire,
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire.
Mais venons au Portrait.

JODELET.

J'y vai tant que je puis,
Mais, ma foi, je ne sai quasi plus où j'en suis:
Je ne fais que tirer, & rengainer ma langue;
Car vous interrompez à tout coup ma harangue,
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

DOM JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots!

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause.
Pour moi, je dis toûjours par ordre chaque chose.
Or pour votre Portrait que j'avois oublié...

DOM JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rocas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son Portrait qui vous fut apporté,

Vous rendit plus brûlant que le Soleil d'été ;
Vingt mil écus étoient offetts avec la belle,
Et vous pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre Portrait,
Ainsi vous la frappiez avec son même trait :
Lors à bon chat, bon rat, & la pauvre Donzelle
Etoit pour en avoir profondément dans l'aile;
Le stratagême étoit d'amant bien rafiné,
Mais le Ciel autrement en avoit ordonné

DOM JUAN.

Enfin finiras tu quelque jour ton histoire ?

JODELET.

Oui, Seigneur, mais il faut vous remettre en memoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

DOM JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir!
J'ai bien ici besoin de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre Peintre même
Me voulut peindre aussi.

DOM JUAN.

Pourluis, je le sai bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien ;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure?

DOM JUAN.

Eh bien, crois-tu pouvoir achever dans une heure?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon Portrait ?
L'ai-je encore, l'a-t-elle, enfin qu'en as-tu fait ?

JODELET.

Donnez moi patience, & vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous, & laissons là la Flandre,

Comme

Comme j'étois après à vous empaqueter,
Vous savez que je suis très facile à tenter,
Et que le Ciel m'a fait curieux de nature,
Pour votre grand malheur j'avisai ma peinture ;
Celle qu'au Païs-bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien votre Peintre me fit ;
Je la mis aussi-tôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre:
Lors je ne sai comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela,
La mienne prit la poste, & la vôtre restée
Fit que j'eus quelques jours la tête inquietée:
Mais le tems qui dissipe & chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis defâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis;
Puis que c'est par mégarde, il doit être remis.
Voilà la verité, comme on dit, toute nuë.

DOM JUAN.

Et qu'aura-t elle dit de ta face cornuë?
Chien, qu'aura-t-elle dit de ton nez de Blereau ?
Infame!

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,
Et que si nous étions Artisans de nous mêmes,
On ne verroit par-tout que des beautez extrêmes,
Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.
Mais que mal à propos peu de chose vous choque !
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque,
Quand elle vous verra brillant comme un Phébus,

Vous

Vous me remercirez d'un si plaisant abus.

DOM JUAN.

Paix là, je vois quelqu'un qui saura bien peut-être
Où loge Dom Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon Maître?

DOM JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

DOM JUAN.

Ha, malheureux poltron! tu mériterois bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire.
Cavalier!

SCENE II.

ETIENNE, JODELET, D. JUAN.

ETIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous deplaire,
Où loge Dom Fernand?

ETIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET *haussant la voix.*

Ha vraiment pour ce coup mon Maître avoit
raison.
Le beau-pere est trouvé, venez vîte son Gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ETIENNE.

Et moi je viens d'apprendre
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon Maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout à l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

DOM JUAN.

Est-ce ici qu'il demeure?

ETIENNE

Oui, mais il est malade, & n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit,
Nous portons à la nuit amitié singuliere,
Et serions bien fâchez d'avoir vû la lumiere:
Nous sommes de Norvegue, un Païs vers le
Nort,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui
dort.
Pour moi je ne dors point; voyez-vous là mon
Maître?
C'est le plus grand veilleur, qui se trouve
peut-être.

ETIENNE.

Ou plûtôt un voleur qui me fera raison
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connois bien, & vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colere & bien fou, ce me
semble,
Sachez si nous l'étions la moitié tant que
vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille
coups,
Et si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre ame.
Mon Maître, avancez-vous, je commence à
mollir,

Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

DOM JUAN.

A moi, rustaut, à moi, que je vous civilise.

ETIENNE.

Si faut-il, Tenebreux, que je vous dépaïse ;
A deux cens pas d'ici, quoique vous soyez deux,
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

DOM JUAN.

Oui-dà, je vous suivrai.

JODELET.

La peste, comme il drille !
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de Soudrille,
Autrement sans peril je lui cassois les os.
Foin, je n'aurai jamais poltron plus à propos.
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme ?

SCENE III.

DOM LOUIS, JODELET, DOM JUAN.

DOM LOUIS *descend du Balcon.*

Etienne.

JODELET.

L'on y va.

DOM JUAN.

C'est son Valet qu'il nomme,
Celui qui devant nous vient de gagner au pié.

DOM LOUIS

Ou je me trompe fort, ou je suis épié,
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons puisqu'il le faut.

DOM JUAN.

Demeure, ou tu ès mort.
Demeure, encor un coup.

JODELET.

Diantre qu'il pousse fort,

DOM JUAN.

Dis ton nom vitement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis Dom Jodelet natif de Ségovie.

DOM JUAN.

Au diable le maraut ! & l'homme du Balcon ?

JODELET.

Il s'en est envolé leger comme un Faucon,
Et moi sot que je suis je vuidois sa querelle,
Tandis que le poltron enfiloit la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussez,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensez.
Vous êtes un peu prompt ; mais de grace, mon Maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre ?
Vous ne me dites mot !

DOM JUAN.

L'as-tu bien entendu ?

JODELET.

Oui.

DOM JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

DOM JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'ame troublée.

DOM JUAN.

Oui je l'ai, Jodelet, & j'en ai du sujet ;
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET,

C'eſt bien fait,
Raiſonnons, auſſi bien j'en ai très grande envie,
Et je ne penſe pas durant toute ma vie
Avoir été jamais en mes raiſons ſi fort:
Raiſonnons donc, mon maître, & raiſonnons bien fort.

DOM JUAN.

Je ſuis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exempte juſqu'à moi, de honte & de diſgrace.

JODELET.

Fort bien.

DOM JUAN.

A mon retour de la guerre à Burgos
Je me trouve attaqué de deux differens maux:
Le meurtre de mon frere, & ma ſœur enlevée,
Quoi que ſoigneuſement dans l'honneur élevée,
Me cauſent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal & quatre fois fort mal.

DOM JUAN.

Dom Fernand me choiſit pour Epoux d'Iſabelle,
Ton portrait pour le mien eſt reçû de la belle.

JODELET.

Pas trop mal.

DOM JUAN.

Nous traitons cette affaire ſans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

DOM JUAN.

Sans ſonger à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'ameine.

JODELET,

Un peu trop vîte.

DOM JUAN.

Je rencontre un Valet où loge Dom Fernand,
Qui me fait à deſſein querelle d'Allemand.
J'en voi ſortir ſon Maître.

JODELET.

Il eſt vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il eſt.

DOM JUAN.

Mais de peur de ſcandale:
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc le malheureux larron?

DOM JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Iſabelle.

JODELET.

Fort mal.

DOM JUAN.

Et c'eſt cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raiſonnons donc encor.

DOM JUAN.

Ah! ne raiſonne plus,
Tes ſots raiſonnemens ſont ici ſuperflus.
Attens, certain conſeil que l'amour me ſuggere
Guérira mes ſoupçons: c'eſt en toi que j'eſpere.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet,
Tu paſſes pour mon Maître, & moi pour ton Valet:
Ton Portrait ſupoſé fait ici des merveilles.
Qu'as-tu, cher Jodelet, tu branles les oreilles?

JODELET.

Tous ces déguiſemens ſentent trop le bâton,
J'aime mieux raiſonner; & puis que diroit-on,
Dom Juan eſt Valet, & Jodelet eſt Maître?

Et si par grand malheur, car enfin tout peut être,
Votre Maîtresse m'aime, & si je l'aime aussi?

DOM JUAN.

De cela, Jodelet, ne prens aucun souci,
Le mal sera pour moi: mais durant cette feinte
Les trop justes soupçons dont mon ame est atteinte
Pourront être éclaircis, car comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce Valet,
Je ferai l'amoureux de la moindre Soubrette,
Mes presens ouvriront l'ame la plus secrette;
Toi, mangeant comme un chancre, & bûvant comme un trou,
Paré de chaîne d'or comme un Roi du Perou,
Sans prendre aucune part à ma melancolie....

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

DOM JUAN.

Chez le bon Dom Fernand tu seras regalé;
Et moi de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas pour mieux représenter
Le Seigneur Dom Juan, quelquefois charpenter
Sur votre noble dos? bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

DOM JUAN.

Quand nous serons ensemble
Tous seuls, & sans témoins, oui je te le permets.

Jo-

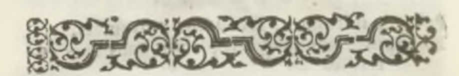
JODELET.

Potages mitonnez, savoureux entremets,
Bisques, Pâtez, ragoûts, enfin dans mes entrailles
Vous serez digerez; & vous lâches canailles
Courtisans de Madrid, luisans, polis & beaux,
Nous vous en fournirons des Cocus de Burgos.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, BEATRIS.

ISABELLE.

CRoyez moi, Beatris, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouïr avec votre caquet,
Je ne veux plus de vous.

BEATRIS.

Et du moins que je sache
Pour quel mal contre moi ma Maîtresse se fâche?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas?

BEATRIS.

Ma foi, si j'en sai rien,
Ne puissai-je jamais hanter les gens de bien!

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BEATRIS.

Eh bien donc patience.
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience;
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
Tout ce malheur me vient de cette ame traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma Maîtresse.

Vraiment

Vraiment, l'on dit bien vrai que toûjours les Flateurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLZ.

Ouï, Dame Beatris, vous êtes innocente,
Il n'est point dans Madrid de meilleure Servante;
Vous n'avez point ouvert mon Balcon cette nuit?
Vous n'alliez pas nuds pieds pour faire moins de bruit?

BEATRIS.

Hélas! je m'en souviens, c'étoit votre dentelle,
Que j'avois mis sécher dessus une ficelle,
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point?

BEATRIS.

C'est que je priois Dieu.

ISABELLE

Quoi, si haut....

BEATRIS.

Je le fais, afin que Dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon Balcon en bas,
Etoit-ce ma dentelle?

BEATRIS.

Ah! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vû, Beatris.

BEATRIS.

Ha! ma bonne Maîtresse,
Il est vrai, Dom Louis...

ISABELLE.

Ah Dieu! ce nom me blesse.

Quoi

Quoi! ce fut Dom Louis?

BEATRIS.

Oui, votre beau Cousin.

ISABELLE.

Mon beau Cousin, méchante, & pour quel beau dessein
L'aviez vous introduit, infame, abominable!

BEATRIS.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurois pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez long-tems avant que je vous croye.

BEATRIS.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voye,
Si je ne vous dis vrai! Ce fut donc hier au soir
Que le bon Dom Louïs vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvoit je le mis dans la Salle,
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale;
Mais le drolle qu'il est entra bon-gré-malgré.
Tôt après j'entendis cracher sur le dégré
Votre pere Fernand; vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat Dom Louïs se sauva
Dedans votre Balcon, qu'entr'ouvert il trouva;
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes,
Avecque le Vieillard trop long-tems vous causâtes:
Cependant Dom Louis le Balcon habitoit,
Où de vos longs discours peu content il étoit;
Enfin quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout tems encline à l'œuvre pie,
Je l'allai délivrer très-charitablement,
Il

Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.
Je dis *Nescio vos*, & lui chantai goguette,
Disant, allez chercher votre Dariolette.
Un autre l'eût servi, car il parloit des mieux,
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
Et m'appellant, mon cœur, ma chere Beatris,
Il m'eut mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage.
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié;
Mais dans vos interêts je ne connois personne;
Brebis par-tout ailleurs, j'y suis une Lionne.
Et lui, si-tôt qu'il vit que ce n'étoit plus jeu,
Que de fine fureur j'avois la face en feu,
Du Balcon sans tarder il sauta dans la ruë,
Où j'entendis crier tôt après, tuë, tuë.
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée;
Je fondois mon bonheur dessus votre hymenée,
Et si de Dom Juan qu'on dit être venu,
Mon zèle à vous servir pouvoit être connu,
Je n'esperois pas moins...

ISABELLE.

Quoi! Dom Juan encore,
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un Dom Louis m'est par vous allegué?
Prétendez vous par-là me rendre l'esprit gai?
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous voye.

BEATRIS.

Au diable Dom Louïs, c'est-là que je t'envoye,
Maudit soit le Badaut, & l'amoureux transi!
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse?

SCENE II.

DOM FERNAND, BEATRIS, ISABELLE.

DOM FERNAND.

Qu'avez-vous, Beatris, vous faites la pleureuse?

BEATRIS.

Votre fille me chasse, & si je n'ai rien fait,
Que lui représenter qu'elle doit en effet
Agréer Dom Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

DOM FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, & ma fille a grand tort;
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort,
Faites-la moi venir. Souvent mon Isabelle,
Et cette Beatris ont ensemble querelle;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu;
Souvent aussi ce n'est que pour une vetille,
C'est-à-dire pour rien. Mais j'aperçois ma fille,
Ce n'est pas la saison de chasser des Valets,
Quand il ne faut penser qu'à Danses & Balets:
Pour moi tout le premier je veux faire gambade;
Car j'espere aujourd'hui Dom Juan d'Alvarade.

ISA-

ISABELLE.

Esperez, esperez cet agréable Epoux,
Moi j'espere la mort moins cruelle que vous.

DOM FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?
Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez belle.
Ah! que si je croyois mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verroit souffleté;
Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirois de lys & fanerois de roses!
Vous voulez volontiers quelque Godelureau
Qui méthodiquement vous léche le morceau,
Un faiseur de Recueils, un débiteur de rimes,
Un de ces libertins qui causent aux Minimes,
Un plisseur de canons, un de ces fainéans
Qui passent tout un jour à nouer des galans,
Ou se faire traîner couché dans un Carosse;
Si je lui faisois playe, ou du moins une bosse,
Ne ferois-je pas bien? qu'en dis-tu, ma Raison,
Puis-je oublier sa faute à moins d'être un Oison?
La Coquine s'en rit, & je veux qu'elle en pleure;
Et moi j'en ris aussi peu s'en faut, ou je meure:
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi,
Et parce qu'elle rit, je m'en vai rire aussi;
Peste, que je suis sot! *Il rit voyant rire sa fille.*

ISABELLE.

Je confesse, mon pere,
Que vous avez raison de vous mettre en colere;
Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,

Et

Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

DOM FERNAND.

Vous jugez donc d'un homme en voyant son portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage.
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.
Il est vrai, celui ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendart.
Où diable ai-je pêché ce détestable Gendre ?
Et comment Dom Fernand a-t-il pu se méprendre?
Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid.
Mais pourtant, mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit,
Qu'on estime à la Cour ce Juan d'Alvarade.
Or bien, promettez-moi sans faire de boutade,
Que vous le traiterez par-tout civilement;
Et moi je vous promets foi d'homme qui ne ment,
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras de donner bon remede.
Mais une Dame vient qui ne se veut montrer:
Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander si nous sommes visibles;
Les bourreaux de Valets sont tous incorrigibles.
Madame, sans vous voir, & sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander,

SCENE

SCENE III.

LUCRECE, DOM FERNAND.

LUCRECE.

Je n'attendois pas moins d'une ame si civile,
Je viens, ô Dom Fernand, chez vous chercher asyle.
Mais puis-je sans témoins vous conter mon malheur ?

DOM FERNAND.

Oui-da, retirez vous.

LUCRECE.

Fai si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes.
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes.
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traitres yeux qui reçurent la flâme,
Qui noircit mon honneur & me couvre de blâme ;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soûpirs,
Pleurez donc, ô mes yeux, soûpirez, ma poitrine.

DOM FERNAND.

Parbleu, cette Etrangere est de fort bonne mine.

LUCRECE.

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aye obtenu le secours que j'espere.

 DOM

DOM FERNAND.

Ce style est de Romant, & je vous en révere,
Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu Romant;
Quant est de moi j'estime Amadis grandement.
Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;
De refuser aussi personne ne m'accuse;
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRESSE.

Il faut donc, ô Fernand, que je vous importune,
Du récit de ma race, & de mon infortune;
Pour ma race bien-tôt vous en serez savant,
Car mon pere défunt m'a dit assez souvent
Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connoissoit pour brave Gentilhomme.

DOM FERNAND.

Ces Vers sont de Mairet, je les sai bien par cœur,
Ils sont très-à-propos, & d'un très-bon Auteur.
Toûjours d'un bon Auteur la lecture profite,
Et savoir bien des Vers est chose de mérite.

LUCRESSE.

Burgos est donc la Ville où je reçus le jour,
Mais cette Ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer, & pour l'un & pour l'autre.
Hélas! fut-il jamais destin pareil au nôtre!
Car ma mere en travail quand je nâquis mourut,
Mon pere de regret, quand mon amour parut.
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous trève à ma triste pensée?
Diego d'Alvarade est le nom qu'il avoit,
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit,
Je lui fis esperer beaucoup de mon enfance:
Mais

Mais hélas! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux freres n'étoient pas moins de lui chéris,
Car le Ciel les avoit traités en favoris,
Je vivois avec eux contente & fortunée;
Mais que l'amour bien-tôt changea ma destinée!
Un Etranger qui vint aux Fêtes de Burgos,
Fit voir en nos Tournois qu'il avoit peu d'égaux.
Nous nous vimes le soir dedans une assemblée,
Je souffris son abord, & j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé,
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai:
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas! un frere me ravit,
Et que d'affliction mon pere le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flâme,
L'amour avoit banni la raison de mon ame:
J'adorois en esprit mon infidèle Amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée,
Je quitte mes parens, & comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.
Hélas! il m'avoit dit qu'il me seroit fidèle:
Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien
La beauté bien souvent est un foible lien!
J'en suis, ô Dom Fernand, un exemple effroyable,
Car pour avoir cru trop un Tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux, & triompha de moi,
 Se

Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas! que contre moi le Ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté,
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne!
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat, car l'autre jour il parut à mes yeux:
Mais je ne le pus joindre, & je n'ai pu connoitre,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traitre,
Que le Ciel à mes yeux ne devroit plus cacher,
Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier remede;
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sai bien, vû le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez.
Je n'alleguerai point mon pere & sa mémoire,
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flateur....

DOM FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toûjours été de Monsieur votre pere,
Il me faisoit l'honneur de m'appeller son frere;
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCENE IV.

BEATRIS, DOM FERNAND.

BEATRIS.

Monsieur votre neveu demande avec instance,
De vous entretenir pour chose d'importance.

DOM FERNAND.

Madame, je reviens à vous dans un moment.
Beatris, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.
Cette femme est la sœur de mon Gendre, ou je meure.
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir.
Nous ne laisserons pas de tout notre pouvoir
De chercher son Amant & la tirer de peine.
Eh bien, cher D. Louïs, quelle affaire vous meine,
En quoi puis-je servir un si brave neveu?

SCENE V.

DOM LOUIS, DOM FERNAND.

DOM LOUIS.

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avois sur les bras une grande querelle.
Je sai bien pour chercher un Conseiller fidelle,
Puisqu'il est question d'honneur & de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

DOM FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre

Qui vous chérisse plus, & qui soit autant vôtre ;
Jusques au dégaîner je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet ?

DOM LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

DOM FERNAND.

Lisez donc, aussi bien j'ai perdu mes Lunettes ;
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

DOM LOUIS.

LETTRE.

Le jeune frere de celui
Que vous avez tué pour quelques amourettes,
Part de ce Pays aujourd'hui
Pour aller en Cour où vous êtes :
Je ne sai pas pour quel sujet ;
Mais je sai bien que vous l'écrire,
Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
Est à moi fort bien fait.

DOM PEDRO OSORIO.

DOM FERNAND.

Où fut-ce ?

DOM LOUIS.

Dans Burgos.

DOM FERNAND.

Etoit-ce un Cavalier ?

DOM LOUIS.

Oui, de mes grands Amis.

DOM FERNAND.

En combat singulier ?

DOM LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, & durant la nuit noire.

DOM FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette Histoire.

DOM LOUIS.

Vous allez tout savoir,

DOM FERNAND.

S'entend en peu de mots.

DOM LOUIS.

Vous vous souvenez bien des Fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle
Des Royales vertus le plus parfait modelle,
Un ami qui faisoit trop d'estime de moi
M'invita de venir à ce fameux Tournoi,
Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six Taureaux j'eus assez de fortune,
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir il me mena voir les Dames au Bal ;
Une beauté m'y prit, & je la pris de même,
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême ;
Hélas ! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle ;
Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle ;
Et certes je l'aimois aussi sincerement
Que peut jamais aimer un véritable Amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entens rompre la porte & je la vois qui tremble,
Je me leve & je mets mon épée à la main,
Elle prend la chandelle, & la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse,
Sans voir, je pousse, pare, & plus d'heur que d'adresse
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement,

Puis dans l'obscurité je m'échape aisément.
Hélas! le jour d'après quelle fut ma tristesse,
Quand le Mort se trouva frere de ma maitresse,
Et de plus, ô malheur, dur à mon souvenir,
Ce même intime ami qui m'avoit fait venir!
Comment ne sus-je point que cette pauvre Amante
Depuis deux ou trois mois logeoit chez une tante?
Comment ne sûmes-nous devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour?
Mais c'est vous ennuyer d'une plainte inutile,
Ayant toûjours celé mon nom en cette Ville,
J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
Je sai bien si je veux des conseils sur ce point,
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point;
Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute;
Qu'il tâche à me trouver, l'apparence y est toute:
Je ne puis le fuïr sans grande lâcheté,
Je ne puis le tuer aussi sans cruauté,
Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,
Et tout menace ici ma vie & mon estime.
Mais on frape à la porte.

DOM FERNAND.

Et même rudement.
Et qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCENE VI.

BEATRIS, DOM FERNAND, DOM LOUIS, ISABELLE.

BEATRIS

Mon Maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
Et qu'on fasse venir ma Maîtresse Isabelle;
Votre Gendre est là-bas, beau, poli, frais, tondu,
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
Et couvert de bijoux comme un Roi de la Chine.

DOM LOUIS.

Vous avez donc ainsi marié ma Cousine
Sans qu'on en ait rien sû. Vous étiez bien pressé.

DOM FERNAND.

Oui.

DOM LOUIS.

Helas! que ce mot m'a rudement blessé!

DOM FERNAND.

Beatris, vîtement, que ma fille s'ajuste,
Va donc vite.

BEATRIS.

J'y cours.

DOM LOUIS.

Que le Ciel est injuste!

DOM FERNAND.

Ha vraiment mon esprit n'est pas mal partagé,
Mon neveu l'agresseur, mon gendre l'outragé:
Comment donc garantir ma Maison de carnage?
Ha, ma fille, approchez.

DOM LOUIS.

Que de bon cœur j'enrage!

DOM FERNAND.

Allons le recevoir,

ISABELLE.

Ou plûtôt à la mort.

SCENE VII.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, DOM FERNAND, D. LOUIS.

JODELET *suivi de Dom Juan.*

Cette chambre est fort belle, & je m'y plairai fort.

ISABELLE.

O qu'il étoit bien peint!

DOM JUAN

O qu'elle étoit bien peinte!

JODELET *s'entre-taillant.*

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

DOM FERNAND.

Soyez le bien venu, Monseigneur Dom Juan.

DOM JUAN.

Répons...

JODELET.

Le beau-pere a de l'air d'un Chat-huant;
Et vous, le bien trouvé.

ISABELLE.

L'agréable figure!

JODELET.

Quoi, toûjours ce Vieillard, ô le mauvais augure!
Je m'en veux délivrer, il me tient trop long-tems.

DOM FERNAND.

Mon Gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET.

Vous servez donc toûjours d'Ecran à votre fille?

DOM JUAN.

Que dis-tu, malheureux?

DOM LOUIS.

La demande civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux.

ISABELLE.

De qui donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle?
De grace, D. Fernand, que l'on m'approche d'elle,
Ça du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

DOM FERNAND.

Ma fille avoit raison, mon Gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu qu'en ce Païs on est chiche d'Epouse!
Ailleurs j'aurois déja des baisers plus de douze;
Parbleu je la verrai, dussai-je être indiscret.

DOM FERNAND.

O Dieu, qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux, équitable beau pere.
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espere,
Vous me voyez aussi: mais pourrai-je savoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir?

DOM LOUIS.

C'est fort bien débuter.

DOM FERNAND.

O l'impertinent Gendre!

JODELET.

Ils rient tous, ma foi; rient-ils de m'entendre?

Est ce que j'ai tenu quelque propos de fat ?
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat ;
Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres ;
Là ! Seigneur Dom Fernand, faites venir des vôtres,
Vous êtes mal servi, mais j'y mettrai la main.

DOM FERNAND.

Mon Gendre, encore un coup, n'est ma foi qu'un vilain.
Beatris, vîtement que l'on apporte un siege.

JODELET.

Dites-moi, ma Maîtresse, avez-vous bien du liège ?
Si vous n'en avez point, vous êtes sur ma foi,
D'une fort belle taille, & digne d'être à moi.

DOM LOUIS.

Le joli compliment !

JODELET.

Ce Jouvenceau-là cause.
Dites moi, mon Soleil, vous est il quelque chose ?
Ou si c'est un plaisant ?

ISABELLE.

C'est mon Cousin germain.

DOM FERNAND.

Pour la troisième fois, mon Gendre est un vilain.

DOM JUAN.

Ce beau Cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille ?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans,
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents ;
Quoi, vous riez encore ?

DOM LOUIS.

A propos, ma Cousine,
Vous ne contentez point Monsieur touchant sa mine,

Il vous a dit tantôt qu'il desiroit savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE.

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable
Et de corps & d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt-mille écus est-ce en argent comptant ?
Eclaircissez-nous-en, & vuidons cette affaire.

DOM LOUIS.

Quoi, Seigneur Dom Juan, vous êtes mercenaire !

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badaus,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

DOM LOUIS.

Dans les Alvarados ! n'aviez-vous pas un frere ?

JODELET.

Oui, qu'un lâche assassin occit, mais par derriere.

DOM JUAN.

Si Dom Juan savoit quel est cet assassin,
Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.
Je le déchirerois, le traitre, à belles dents,
Je l'irois affronter entre cent feux ardents :
Mais il tuë en voleur, & se cache de même.

DOM LOUIS.

Vraiment de ce Valet l'impudence est extrême,
Quelqu'un m'a dit pourtant....

DOM JUAN.

Et que vous a-t'on dit ?

DOM LOUIS.

Que ce fut par malheur...

DOM JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit,
Ce fut en trahison.

DOM LOUIS.

Vous voyez son audace.

ISABELLE.

Qu'avecque sa fureur il conserve de grace !

DOM LOUIS.

Vous vous émancipez.

JODELET.

Il n'a pas le cœur bas.

DOM LOUIS.

Je vous trouverai bien.

DOM JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

DOM LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon Valet est vaillant & quasi téméraire.

DOM LOUIS.

Quoi, mon Oncle, un Valet ?

DOM FERNAND.

Hé ! mon Dieu qu'est-ce-ci ?
Le beau commencement de nôces !

JODELET.

Mon souci,
Laissons-les quereller, & disons des sornettes ;
Ou bien si vous vouliez prendre vos Castagnettes,
Le plaisir seroit grand.

DOM FERNAND.

Oui, c'en est la saison.
Vous n'avez pas encor visité la Maison,
Prenez Monsieur, ma fille, ouvrez la Galerie,
Vitement, Beatris : Mon neveu, je vous prie....
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous ?

JODELET,

Je suis sans compliment.

DOM FERNAND.

C'est fort bien fait à vous.

SCENE VIII.

DOM JUAN *seul.*

Enfin dans mes soupçons je vois quelque lumiere,
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frere,
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur,
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur,
Avec ce beau cousin je n'ai plus qu'à me prendre,
C'est l'homme du Balcon, l'on vient de me l'apprendre,
J'ai sû de son Valet tirer le vers du nez :
Je saurai bien encore, Amans bien fortunez,
Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au lieu de vous aimer ;
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, ETIENNE.

DOM LOUIS.

NE m'importune plus, le sort en est jetté.

ETIENNE.

Vraiment ce Dom Juan est par vous bien traité;
Vous avez abusé sa sœur, tué son frere,
Vous prétendez encore en sa femme?

DOM LOUIS.

J'espere
En ma persévérance, en Beatris, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;
J'espere en Dom Juan, en sa mine importune,
Et plus que tout cela j'espere en la fortune.
Bon, voici Beatris.

SCENE II.

BEATRIS, ETIENNE, DOM LOUIS.

BEATRIS.

HA! Monsieur, est-ce vous?

ETIENNE.

ETIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BEATRIS.

Tout beau, Roi des Filous,
Je parle à votre Maître.

DOM LOUIS.

Eh bien, que fait le Gendre?

BEATRIS.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.
Ce beau jeune Seigneur, tantôt qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, & s'est deboutonné:
Puis dans un Cabinet qui joint la vieille Salle,
S'est couché de son long sur une natte sale;
Un peu de tems après il s'est mis à ronfler,
Je n'ai jamais ouï Cheval mieux renifler.
Toute la Vitre en tremble, & les Verres s'en cassent.
Mais si je vous disois les choses qui se passent...

DOM LOUIS.

Ma pauvre Beatris.

BEATRIS.

Mon pauvre Dom Louïs.

DOM LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouïs.

BEATRIS.

J'en dis autant de vous, mais ce n'est qu'en promesse:
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'interesse.

DOM LOUIS

Ha, non, je veux mourir, demande à ce Valet...
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet;
Mais je reçois demain quatre ou cinq cens pistoles.

BEATRIS.

Bien, bien, écoutez donc la chose en trois paroles,

J'ai

J'ai hâte : Dom Fernand votre oncle est enragé,
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chere Isabelle également enrage,
Jusques-là qu'elle en a souffleté son visage.
Le tems est, ou jamais, de jouer votre jeu,
Il faut battre le fer tandis qu'il est au feu,
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerois pas de votre affaire un double :
Tâchez donc de la voir & de l'entretenir,
Promettez comme quand on ne veut pas tenir,
Employez hardiment votre meilleure Prose,
N'oubliez pas le lys, n'oubliez pas la rose,
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux,
Pleurez & soupirez, arrachez des cheveux,
Puis sur vos grands chevaux, monté comme un Saint George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,
Que Dom Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se pend.
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste,
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste ;
Ne vous étonnez point, elle fera beau bruit :
Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or si vous en tirez la moindre lacrimule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule.
Vous riez, Dom Louïs, de ce diminutif ?
Dame nous en usons, & du superlatif.
Un certain jeune Auteur qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon Cousin le Libraire,
M'apprend tous ces grands mots ; mais adieu, je m'enfuis.
J'ai causé trop long tems, maudite que je suis ;

Car voici ma Maîtresse, & son pere avec elle,
Cachez vous en ce coin ; & vous, Jean de Nivelle,
Sauvez-vous vitement.

ETIENNE.

Adieu donc faux teston,

BEATRIS.

Je te hâterai bien, si je prens un bâton.

SCENE III.

DOM FERNAND, ISABELLE.

DOM FERNAND.

Plûtôt mourir cent fois que fausser ma parole.

ISABELLE.

Mais mon pere.

DOM FERNAND.

Mais quoi, vous êtes une folle,
Tout ce que vous pouvez seulement esperer,
Est que je pourrai bien vos Nôces differer :
Mais a-t-on jamais vu d'affaire plus mêlée ?
Ma foi, j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon Gendre est offensé, je le dois être aussi ;
Si c'est par mon neveu, que dois je faire ici ?
Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre ?
Ventre de moi, par-tout il y va bien du nôtre ;
L'un me tient par le sang, & l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi-ce fut Dom Louïs qui lui tua son frere ?

DOM FERNAND.

Oui, ce fut Dom Louïs, & ce qui desespere ;
La sœur de Dom Juan m'implore contre lui,
Lui puis-je honnêtement refuser mon apui ?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même

Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême
Contre un homme qu'il a doublement offensé,
Et cet homme est mon Gendre ; & moi pauvre insensé,
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau Gendre,
Je ne sai quel parti je dois laisser ou prendre :
Oui ma foi j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu, je vais tâter mon Gendre là dessus.

SCENE IV.

ISABELLE *seule.*

Et moi je vais pleurer ma triste destinée.
O Ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'étoit-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui Ciel ! c'étoit assez pour être malheureuse,
Mais voulez-vous encor que je sois amoureuse ?
Ha ! c'est trop me haïr, que de me faire aimer
Un que je n'oserois à moi-même nommer.
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi pour qui je suis, faut il que je t'abhorre ?
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit joint,
De Dom Louïs qui m'aime, & que je n'aime point ?
Oui, bien loin de t'aimer, je te hai, misérable :
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun Dom Louïs :
Regarde au prix de moi de quel heur tu jouïs,
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu,

Et

Et tu te plains encor, comme si c'étoit peu.
Va, va, console toi, ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse, & je n'ose le dire ;
Et de plus, je te hai, j'ai ce mal plus que toi ;
Et de plus, Dom Juan sera maître de moi.
Ainsi je hai, je crains, & je suis amoureuse.
Avec ces passions puis-je être bien heureuse ?
Helas ! de tous ces maux qui me délivrera ?

SCENE V.

DOM LOUIS, ISABELLE.

DOM LOUIS.

Moi, charmante Isabelle, & quand il vous plaira :
Oui de ce Dom Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers Dom Louïs votre humeur est changée,
Puisque de Dom Louïs autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé.
Commandez donc, Madame, & bientôt cette épée
Dans le sang odieux de Dom Juan trempée,
Vous fera confesser devant la fin du jour,
Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O Dieu ! me proposer des crimes de la sorte !
Sors d'ici, malheureux ; sors devant que je sorte
D'une indigne pitié que presque malgré moi,
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable ?
Ah ! ne te flatte point dedans ta passion ;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t-en à Burgos faire des perfidies,
Va, va-t-en à Burgos jouer tes Tragédies ;

Va

Vas y tromper la sœur, & tuer le germain,
Et me laisse en repos, execrable inhumain ;
Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle.

DOM LOUIS.

Ha, si jamais....

ISABELLE.

Tai-toi, le plus noir des esprits,
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCENE VI.

BEATRIS, D. LOUIS, ISABELLE.

BEATRIS.

Ha mon Dieu, parlez bas, Dom Fernand & le Gendre
Sont dessus l'escalier, ils vous pourroient entendre.
Je ne vois pas comment avec facilité
Dom Louïs sortira ; car de l'autre côté
Son suffisant Valet avec sa bonne mine
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc ?

DOM LOUIS.

Si j'osois..

ISABELLE.

Laisse-moi.

DOM LOUIS.

Si ce Valet fâcheux...

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi.
Beatris.

BEATRIS.

Par ma foi je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre Chambre...

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvû qu'il soit loin de mes yeux.

BEATRIS.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appellez bien haut effrontée, impudente.

ISABELLE.

J'entends bien, cet avis n'est pas d'une imprudente,
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.
Vraiment vous me donnez une belle leçon,
Etes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osez tenir un si hardi langage ?
Dom Juan n'est pas beau, Dom Juan vous déplaît,
Laissez-là Dom Juan, je l'aime comme il est.
Ha vraiment Beatris la sotte, si mon pere
Apprend ce bel avis...

SCENE VII.

DOM FERNAND, JODELET, ISABELLE, DOM JUAN.

DOM FERNAND.

Vous êtes en colere.

ISABELLE.

C'est pour certains bijoux qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET.

Non, non, à d'autres, non, j'ai le tout entendu.
Vous ne m'aimez donc pas, Madame la trastresse ?
Et vous me desservez auprès de ma Maîtresse ?

Ha,

Ha, Louve! ha, Porque! ha, Chienne! ha, Braque! ha, Loup-garou !
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou,
Que toûjours quelque chien contre ta jupe pisse,
Qu'avec ses trois gosiers Cerberus t'englouтisse,
Le grand Chien Cerberus, Cerberus le grand Chien,
Plus beau que toi cent fois, & plus homme de bien.

DOM FERNAND.

Retirez-vous d'ici, sotte, mal-avisée.

JODELET.

Ne vous en servez plus, ce n'est qu'une rusée,
Je la garantis telle.

DOM FERNAND.

O Dieu, je meurs de peur,
Que ce maître brutal n'aille trouver sa sœur.
Il faut le mettre aux mains avecque sa Maîtresse.
Je vous quitte un moment pour affaire qui presse;
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien, allez-vous-en. En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente,
Que j'aime autant qu'un oncle, & bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur Dom Juan est logé ?
Je n'ai pû le savoir, & j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise;
Je n'avois dans l'esprit que de l'aversion,
Le dédain seulement étoit ma passion;
Mais helas! croyez moi, depuis votre venuë
La

La flâme de l'amour m'est seulement connuë;
Et bien que mon amour à nul autre second
Doive se réjouïr quand le vôtre y répond,
Au contraire je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, & qu'il faille que j'aime,
Car votre humeur du mien ne peut être le prix.
Encore que par vous mon cœur se trouve pris,
Bien qu'à vous & chez vous, est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi j'entends bien peu ce discours rafiné,
Je connois seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie,
Vous doutez de ma flâme. Oui, j'aime encor un coup :
Ce que j'aime est à vous, & je l'aime beaucoup;
Alors qu'en vous voyant, j'apperçois tout ensemble
L'objet de mon amour & je brûle & je tremble,
Je brûle de desir, & je tremble de peur;
Vous causez à la fois, ma joye & ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange & plus rare ?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare;
Et si je le disois, au lieu de m'alleger,
Au lieu de me guérir, je serois en danger:
Et quand sans découvrir ou bien cacher ma flâme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'ame,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire, par-tout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre,

Je

Je connois seulement que l'amour la rend nôtre,
Que la pauvrette brûle à notre intention,
Car elle me lorgnoit avec attention.
Depuis que je vous vis, bel Ange tutelaire....
Parbleu pour achever je ne sai comment faire.
Approchez, mon Valet, faites pour moi l'amour,
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

DOM JUAN.

Mais, Monsieur.

JODELET.

Mais faquin, vous voudriez peut-être
Me donner des conseils, suis-je pas votre Maitre ?
Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux,
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux ?

DOM JUAN.

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa Houpelande !
Çà radoucissez-vous, sans faire le railleur,
Faites bien les doux yeux, & donnez du meilleur;
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte,
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

BEATRIS.

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit Dom Louïs ? male peste du fou!

JODELET.

Mais n'est ce point aussi, Madame, son Etoile,
Qui la pousse sur nous, comme on dit, à plein voile ?
La fortune, ma foi, s'iroit rire de moi,
Si m'offrant tel bonheur je ne vous l'empaumoiy.

Mon Maître, que sait-on ? peut en être bien aise ;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise,
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front;
Par derriere elle est chauve, & ressemble une gogue.
Mais qui l'eût jamais dit, qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour ? il faut en profiter,
Et quand nous serons seuls je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.
Mon Valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire ?
Vous parlez à l'oreille ; ha vraiment, maître sot ;
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

DOM JUAN.

J'ai crû que parlant haut, je pourrois vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

DOM JUAN.

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion;
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction,
Je ne suis pas ici ce que je devrois être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.
Lorsque je m'imagine, objet charmant & doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre Epoux,
Mon ame, je l'avoue, est de frayeur saisie,
En un mot je me sens épris de jalousie :
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès.
Mais qui m'assûrera d'avoir un bon succès ?

JODELET.

Otez-vous vîtement, je tiens une pensée
Qui vaut son pesant d'or. Si mon ame insensée,

Tout ainsi que la mer a son flux & reflux,
Pouvoit s'émanciper... Ha ! je ne la tiens plus,
Elle m'est échapée, adorable Isabelle,
Le plaisir que je prens en vous voyant si belle,
M'a seché la mémoire & troublé les esprits;
Ou bien plûtôt c'est toi, maudite Beatris,
Qui me portes guignon : allons vite, qu'on gille;
Vous aussi, mon Valet, qui faites tant l'habile,
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi, seul, qu'en diroit-on?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon ?

ISABELLE.

Au moins que Beatris....

JODELET.

Je n'en veux point démordre.
Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre;
Puis, je n'ai pas encor visité le Balcon,
Allons-y prendre l'air, on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

DOM JUAN.

Quel diable de dessein peut avoir ce maroufle ?
Je le veux observer.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez, je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui, vous ne bougerez. Ha ! c'est trop de mystere,
Savez-vous que je suis un homme très-colere?
Çà donc, vite, qu'on vienne.

ISABELLE.

O Dieu ! quel insolent ?
Quoi me tirer ainsi d'un effort violent,
Et je puis vivre encor ! ô fortune cruelle !
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

JODELET.

Ha ! ma Reine, de grace ...

ISABELLE.

O le dernier des hommes,
Sache; si ce n'étoit les termes où nous sommes,
Que je t'arracherois & le cœur & les yeux,
Et qu'avec ces deux mains...

JODELET.

Mais plûtôt faites mieux,
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ha ! je suis enragée;
Quoi ! je n'étois donc pas déja trop outragée?
Laissons-là ce brutal.

DOM JUAN *le surprend.*

Ha, ha, maître vilain.
Vous vous ingerez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

DOM JUAN.

Âme de boüe,
Tu railles donc, pendart, & tu crois que je joüe?
Infame, sac à vin, insolent, éfronté,
Tu te repentiras de ta témérité.

JODELET.

Ha, mon maître !

DOM JUAN.

Ha coquin!

JODELET,

Ha la tête, ha l'épaule;
Ha de grace, Seigneur !

DOM JUAN.

Si j'avois une gaule,
Je te ferois crier d'une étrange façon.
Mon Dieu ! c'est elle-même.

JODELET

se jette sur son Maître.

Et comment, beau garçon,
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle ?
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?
Maître grimpe-potence, & par haut & par bas,
Et de pieds & de mains.

ISABELLE.

Hé, ne le frappez pas.

DOM JUAN.

Ha bourreau !

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait ?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau,
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau.
Tu ne la trouves donc que passablement belle;
Et d'esprit elle n'est aussi que telle-quelle ?

ISABELLE.

Il me hait donc, l'ingrat ! ha ? c'est pour en mourir.

DOM JUAN.

Je ne puis differer, je vai me découvrir;
Enfin je ne suis plus...

JODELET.

Loin, loin d'ici, profane,
N'attends plus rien de moi si ce n'est coups de canne.
Puis-je pas le chassant retenir son habit ?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,

Qu'il

Qu'il ne soit point chassé : ce n'est pourtant qu'un traître.

DOM JUAN.

Jamais coquin peut-il plus offenser son Maître ?
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de Valet ?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon Ange.

ISABELLE.

Jodelet ?

DOM JUAN.

Madame ?

ISABELLE.

Je rougis, & ne sai que lui dire.
Je vous nommois tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avois de l'amour pour vous : n'en croyez rien,
Ce n'est qu'à Dom Juan que je voulois du bien,
Vous étiez Dom Juan alors, mais à cette heure
Vous êtes Jodelet.

DOM JUAN.

Ha, Madame, je meure,
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir Dom Juan quelque jour votre Epoux !

ISABELLE.

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assûrée.

DOM JUAN.

Jamais chose de moi ne fût plus desirée,
J'y mets toute ma gloire & mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content, car c'est ma passion.

DOM JUAN.

Oui je serois content, trop aimable Isabelle,
Si j'étois assuré que vous fussiez fidelle;

 Mais

Mais helas! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, & rien ne vous défend.

SCENE VIII.

ISABELLE BEATRIS.

BEATRIS.

IL s'en est donc allé, le mignon de couchette,
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le Seigneur Dom Louïs.

ISABELLE.

L'as-tu bien vû sortir?

BEATRIS.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,
Et me vien retrouver au Jardin.

BEATRIS.

Malheureuse,
Ne voi-je pas sortir cette Dame pleureuse?
A qui diable en veut donc ce phantôme hideux?
Peste soit de la Dame & du sot amoureux!

SCENE IX.

LUCRECE, DOM LOUIS.

LUCRECE.

CE procedé nouveau me surprend & m'étonne,
C'est mal me proteger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment;

Et comme si c'étoit trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asyle,
Il est peut-être allé se divertir en Ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre, & se bien quereller;
Tout ceci me paroit de fort mauvais augure:
Mais je leur veux montrer une autre procedure,
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir,
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la Chambre d'Isabelle,
Elle est ouverte, entrons, & prenons congé d'elle.
Mais j'y voi, ce me semble, un homme: ô Dieu! c'est lui,
Je ne puis l'éviter.

DOM LOUIS.

Je pense qu'aujourd'hui
Beatris a dessein de faire ici mon gîte;
Mais, ô chere Isabelle, où courez-vous si vîte?
Je ne suis pas ici pour vous persécuter;
Quoi! vous ne voulez pas seulement m'écouter?
Et cependant pour vous nuit & jour je soupire.
Helas, je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux,
Vous m'avez reproché ma flâme criminelle,
Comme si je trouvois quelqu'autre fille belle
Après vous avoir vûë, ou celle que j'y vy,
Dont pour passer le tems je me feignis ravy,
Ne possèda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimoit charmans, & qui ne l'étoient gueres.

Pour vous le témoigner, mon nom je lui feigny,
Et ce fut par pitié que je me contraigny
A passer quelques nuits devisant avec elle;
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle,
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRECE *ouvrant son voile.*

Ha, je t'en veux apprendre, infame, la voici,
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimoit tant & que tu n'aimois gueres,
Qui te hait maintenant & qui te haïra,
Qui morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher par-tout, amant impitoyable,
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit,
Sans feindre de l'aimer: oui, traître, il le falloit,
Et ne l'appeller pas, & ton ame & ta Reine.
Helas! j'aurois un frere, & je serois sans peine,
Au lieu que je me vois par cette trahison
Sans honneur, sans appui, sans frere & sans maison.
Tu penses m'échapper, homicide, parjure;
Au secours, à la force.

DOM LOUIS.

Ha! Madame, je jure
Que vous serez contente

LUCRECE.

Ame double & sans foi....

SCENE X.

D. JUAN, LUCRECE, D. LOUIS.

DOM JUAN.

Quel desordre est ceci?

LUCRECE.

Dieu, qu'est-ce que je voi?

DOM JUAN.

N'est-ce pas là ma sœur?

LUCRECE.

N'est-ce pas là mon frere?

DOM JUAN.

Et l'un & l'autre objet me mettent en colere.

DOM LOUIS.

A qui donc en veut-il?

DOM JUAN.

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur, je n'ai pas averé
Tout à fait mes soupçons, commençons donc par elle:
Malheureuse!

LUCRECE.

Ha! Seigneur.

DOM LOUIS.

J'entreprends sa querelle,
Encore qu'elle cherche à se vanger de moi.
Mais quel droit prétens-tu sur elle?

DOM JUAN.

Je le soi.

DOM LOUIS.

Toi, n'es-tu pas Valet?

DOM JUAN.

Dom Juan est mon Maître,
Son honneur est le mien.

LUCRECE.

Il se céle peut-être,
Avec quelque dessein.

DOM LOUIS.

Quoi, me voir quereller
Deux fois par un Valet?

DOM JUAN. *Lucrece veut sortir.*

Ha! non pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux & ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pû mettre,
Et pourquoi tant de cris?

LUCRECE.

Vous allez tout savoir.
J'entrois dans cette Chambre, & c'étoit pour y voir
Isabelle; j'ai vû cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris; las, encore j'en tremble.
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne sai; le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié, mais je croi que sans votre venuë....

DOM JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue,
Je veux fermer la porte.

LUCRECE.

Helas, je meurs de peur.

DOM JUAN.

Il faut, ô Dom Louïs, faire voir sa valeur.

DOM LOUIS.

Tu mourras de ma main.

DOM JUAN.

Je vous tiens.

LUCRECE.

Je suis morte.

DOM LOUIS.

On frape, on vient à nous.

DOM JUAN.

Achevons, il n'importe.

SCE-

SCENE XI.

DOM FERNAND, LUCRECE, D. JUAN, DOM LOUIS, ISABELLE.

DOM FERNAND *dehors.*

IL la faut enfoncer.

LUCRECE.

Je ferai bien d'ouvrir.

DOM JUAN *parlant tout bas à sa sœur.*

N'ouvrez pas, si par toi l'on peut me découvrir...

LUCRECE.

Ha, Seigneur Dom Fernand, appellez tous les vôtres.

DOM FERNAND.

Arrêtez, par la mort, le premier de vous autres
Qui ne renguainera, je ferai contre lui.
O Dieu, que d'embarras m'accablent aujourd'hui!
Qui vous a mis ici, mon neveu? vous Lucrece,
Qui vous a découverte? & vous, quel mal vous presse,
Qui n'avez fait encor ici que quereller?

DOM LOUIS.

Vous allez tout savoir.

DOM JUAN.

Non, laissez moi parler,
Je le sai mieux que lui: mais il faut que je sache
Si ce n'est pas ceans que Lucrece se cache,
Si Dom Louïs n'est pas parent de la Maison.

DOM FERNAND.

Oui, l'un & l'autre est vrai.

DOM

DOM JUAN.

N'eſt-ce pas la raiſon
Qu'un Valet dans l'honneur d'un Maître s'intereſſe,
Lorſque dans ſon honneur, on l'attaque, ou le bleſſe?

DOM FERNAND.

On ne le peut nier.

DOM JUAN.

Ecoutez ſi j'ai tort.
Je ſuis ici couru que l'on crioit bien fort:
Lucrece avoit trouvé, ſans doute à l'inſçû d'elle,
Dom Louïs dans la Chambre où ſe couche Iſabelle;
Je l'ai vûë éplorée, aux priſes avec lui.
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,
Car je n'ai pas levé l'œil de deſſus la ruë,
Et l'on n'a pu ſortir ſans paſſer à ma vûë.

DOM LOUIS.

Ha! c'eſt pour un Valet trop de rafinement.

DOM JUAN.

Je ne ſuis pas à bout, il faut aſſûrément,
Mon Maître étant Epoux de Madame Iſabelle,
Qu'il ſe trouve offenſé pour Lucrece, ou pour elle.
Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux:
Je ne puis donc manquer en un cas ſi douteux,
Puiſqu'en toutes les deux il peut aller du nôtre,
D'achever Dom Louïs, ou pour l'un, ou pour l'autre.

DOM LOUIS.

D'achever? tu n'as pas encore commencé.

DOM FERNAND.

Arrêtez, Dom Louïs, vous êtes inſenſé.
Jodelet, ha! voici la plus étrange affaire
Dont on ait oui parler.

DOM

DOM JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire,
Il faut que je le tuë.

DOM FERNAND.

Ha, mon cher Jodelet!
Remettez votre épée.

ISABELLE.

Il faut que ce Valet
Soit jaloux pour ſon Maître, & la choſe eſt nouvelle.

DOM JUAN.

On ne ſauroit jamais vuider notre querelle;
Mais pour l'amour de vous j'oſe bien hazarder
Un moyen qui pourra les choſes retarder;
C'eſt que vous me faſſiez chacun une promeſſe;
Vous, Seigneur D. Fernand, de remettre Lucrece
Au pouvoir de ſon frere alors qu'il le voudra;
Vous, Seigneur Dom Louïs, alors que l'on pourra,
De vous couper la gorge avec D. Juan même.

DOM LOUIS.

Quant à moi je ne puis ſans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

DOM JUAN.

Sachez que D. Juan n'eſt pas autre que moi,
Si ce n'eſt que bien tôt Dom Juan vous aſſomme;
Vous ſavez ſi je ſuis, ou puis être votre homme.

DOM FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous deſirez:
Mon neveu.

DOM LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je donne ma parole.

DOM

DOM JUAN.

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que Dom Juan ne tienne.

DOM LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre Maître demain.

DOM JUAN.

Vraiment vous n'aurez pas à faire grand chemin.

DOM FERNAND.

Je m'en vai le chercher.

DOM JUAN.

Vous y pourrai-je suivre?

DOM FERNAND.

Oui, venez.

DOM JUAN.

J'ai bien peur que nous le trouvions yvre.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ISABELLE.

LUCRECE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle:
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi, vous pensez donc ainsi nous échaper?
Le bon-homme n'est pas si facile à tromper,
Il s'en est bien douté; mais tantôt il espere
De vous raccommoder avecque votre frere:
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRECE.

Mon frere ne se peut fléchir que par sa mort;
Délivrez-vous plûtôt de cette infortunée,
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hymenée:
Car, vous dirai je enfin la chose comme elle est?
Dom Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paroît.

ISABELLE.

Ha! le voici venir, cachez-vous, je vous prie,
Vous n'avez qu'à passer dans cette Galerie,
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver:
Cependant je me cache ici pour l'observer.

SCE.

SCENE II.

JODELET *seul en se curant les dents.*

Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le commande,
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.
L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Si tôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit la main sur le rognon,
Fi, cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, Seigneur,
Qui m'avez fait un misérable,
Qui préfere l'ail à l'honneur.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Que ce fut bien fait au Destin
De ne faire en moi qu'un faquin,
Qui jamais de rien ne s'offense!
Ma foi, j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du Gredin,
Ni que du Prélat en l'Eglise,
Ni que le Prince en un Etat.
D'être peu beaucoup je me prise,
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Quand je me mets à discourir
Que le corps enfin doit pourrir,
Le corps humain où la prudence,
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi, cinq doigts mis sur une face,
Doivent-ils être un affront tel,
Qu'il faille pour cela qu'on fasse

Appeller

Appeller un homme en duel?
Soyez nettes mes dents, &c.
Un Barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain,
Et dans son métier un grand aze;
Alors que tel Barbier vous raze,
Il vous gâte un visage humain;
Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort,
Que tu t'en fais tenir à quatre?
Un Souffleté vaut bien un Mort.
Soyez nettes mes dents, &c.
Pour moi j'estime moins qu'un chien,
Celui qui n'aime ici-bas rien,
Que botte en tierce, ou bien en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien.
Faut-il qu'en duels on abonde
Pour quelque injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit?
Soyez nettes mes dents, &c.
Messieurs les Lions rugissans,
Que vous allez éclaircissans,
Au gré de votre jeune bile,
Sachez qu'aux champs comme à la Ville,
Un soufflet vaut mieux que cinq cens,
Puisque soufflets les deshonorent.
Ou les hommes sont insensez,
Ou Messieurs les vivans ignorent
Quels sont Messieurs les Trépassez.
Soyez nettes mes dents, l'honneur vous le commande,
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

SCE-

SCENE III.

BEATRIS, JODELET.

BEATRIS.

HA! Seigneur Dom Juan, l'on vous a bien cherché.

JODELET.

L'on me devoit trouver, je n'étois pas caché.
Et qui sont ces chercheurs ?

BEATRIS.

L'un est votre beau-pere,
Et l'autre Dom Louïs, fils de son défunt frere ;
Votre Valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre ;
Quelle clef tenez-vous ?

BEATRIS.

Celle de votre Chambre ;
Dom Fernand vous destine un autre Appartement,
Où vous serez bien mieux & plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement ?

BEATRIS.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

Ho! chere Beatris,
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris;

De

De tout tems je me trouve enclin aux Beatrisses,
Pour toi je couve un feu plus chaud que des Epices.

BEATRIS.

Moi j'aime de tout tems les Seigneurs D. Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vintes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BEATRIS.

Ha, prenez-la donc vite.

JODELET.

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gite.

BEATRIS.

Tarare, suivez-moi, j'y vai tout de ce pas.

JODELET.

Larronesse des cœurs, tu n'échapperas pas.
Las, faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphe fuyarde ?

SCENE IV.

ISABELLE JODELET.

ISABELLE.

QUoi, Seigneur, Dom Juan, vous courez Beatris ?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,

Et

Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre Epouse future:
Plus grand' Dame que vous est Madame Nature;
Je suis son serviteur & le fus de tout tems,
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contens.

ISABELLE.

Je vai donc vous laisser de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant & beau, vous ne sauriez mieux faire.
Ma foi, je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une Maraude
Ne se doit point prier; mais il faut à la chaude
La griper aux cheveux, la saisir au collet,
Quelquefois l'affoiblir avec un beau souflet;
Si souflet ne suffit, user de la gourmade;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade,
Tout homme de bon sens doit, ce dit-il, user
Pour la mettre en état de ne rien refuser.
Mais autre Censeur vient, de mes Censeurs le pire.

SCENE V.

DOM FERNAND, JODELET.

DOM FERNAND.

JE vous cherche par-tout, Dom Juan.

JODELET.

Que desire
L'équitable Fernand de son humble Valet?

DOM FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non, mais devant la nuit je le verrai possible.

DOM FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose?

DOM FERNAND.

Il faut absolument,
(Pensez bien, qu'à regret...)

JODELET.

Que faut-il? vitement.

DOM FERNAND.

Aller à la Campagne.

JODELET.

Est-ce tout? que m'importe?

DOM FERNAND.

Oui, mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ha, non en cette sorte,
Il m'importe beaucoup; mais si sans résister
Je veux vous obéïr, à quoi bon m'irriter?

DOM FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Dom Fernand, vous montrez ici peu de cervelle,
Il faut que vous soyez certes un Maitre-fou.

DOM FERNAND.

Courage, Dom Juan; mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inferer que je ne sois pas sage?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savois point, & ne voulois savoir.

DOM FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir,

Et que si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir l'épée à la main
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hazard, soit vaillance,
Vous devez vitement en faire la vengeance,

JODELET.

Fut-ce la nuit?

DOM FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra:
Puisque sans voir il tuë, alors qu'il me verra,
Que pourrois-je durer contre un tel Matamore?
Et de plus, voulez-vous que je vous die encore
L'avantage qu'auroit ce dangereux Garçon?
C'est que cet enragé sait déja la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

DOM FERNAND.

Pensez-vous, Dom Juan, avoir bien du courage?

JODELET.

Oui-da, j'en ai beaucoup, & n'en ai que du bon.
Dites-moi seulement où le trouvera-t-on?
Est-il bien loin d'ici? se fera-t-il attendre?
Savez-vous son logis? le pourra-t-on apprendre?
Et son nom quel est-il?

DOM FERNAND.

Dom Louïs de Rochas.

JODELET.

Quoi, c'est votre neveu? Je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom qui m'est si vénérable;
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds où je le trouverai,

Et si vous le voulez, même je l'aimerai.

DOM FERNAND.

Ce n'est pas tout encore, une seconde offense
Vous devroit contre lui porter à la vengeance,
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort...

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait un serment, & n'en déplaise aux Dames,
De ne prendre jamais querelle pour des Femmes.

DOM FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau-pere cela ne doit toucher en rien.

DOM FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau pere trop hargneux, beau pere trop farouche,
Beau-pere assassinant, & beau-pere éternel,
Qui me vient proposer un acte criminel,
Que vous a déja fait un misérable Gendre,
Que vous tâchez déja de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzebut, qui vous puisse emporter,
Vous auroit-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'étoit que d'un simple homicide:
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide,
Et le faire devant la consommation,
Est certes, D. Fernand, très-cruelle action.

DOM FERNAND.

Votre Valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle,

Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

DOM FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frere ni pour
sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur pour se battre, & je meure
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette
heure.

DOM FERNAND.

Je vous croyois vaillant, je me suis bien trom-
pé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux
mon frere?
Laissez-moi donc en paix, homme, singe, ou
beau-pere.

DOM FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre Femme à
Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre Gendre un
Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chimène!

DOM FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris & que
haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été!

JODELET.

Je suis, ô Dom Fernand, de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très-fidelle,
Et je le suis aussi de Madame Isabelle.

DOM FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, & hors de ma maison
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCE-

SCENE VI.

DOM JUAN, DOM FERNAND,
JODELET.

DOM JUAN.

Qu'avez-vous, Dom Fernand, qui vous met
en colere?

DOM FERNAND.

Ce Gendre mal choisi.

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-pere.

DOM FERNAND.

Eloignons nous de lui. Ce Gendre donc mau-
dit
Vous desavoue en tout, & m'a nettement dit,
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son
offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance;
Même il m'a quasi dit, qu'il a perdu le cœur.
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,
Trop fidèle Valet d'un trop timide Maître,
Montrez-lui vivement quel homme il devroit
être;
Qu'étant de Dom Louïs doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable;
Que cette offense aussi n'est gueres suportable;
Montrez-vous bon ami, montrez-vous bon
Valet,
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sai bien qu'en ceci j'ai quelque part à pren-
dre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien
m'apprendre,

 Si

Si j'étois offensé comme lui doublement,
On verroit Dom Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertuë:
Son ennemi l'attend au bout de cette ruë,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vai le trouver.

DOM JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon Maître Dom Juan doit-il tirer vengeance?

DOM FERNAND.

Il vous apprendra tout, le voici qui s'avance.

DOM JUAN.

Or ça, mon Jodelet, di-moi sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

SCENE VII.

JODELET, DOM JUAN.

JODELET.

S'En est-il allé donc?

DOM JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux: que je meure,
S'il ne m'a quasi fait enrager tout à l'heure.
Seigneur, il n'est plus tems de se plus déguiser,
Le faire plus long-tems ce seroit niaiser;
Dom Louïs en feroit une pièce pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié?

DOM JUAN.

Sans lui dire
Que j'étois Dom Juan, oui je l'ai défié,
Et ma foi je m'étois toûjours bien défié
Que ce jeune galand cajoloit Isabelle;
Enfin je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et sans un accident que je te dois celer,
Nous nous fussions battus au lieu de quereller,
Et

Et je n'ai seulement l'affaire differée,
Qu'attendant que je voye un peu mieux averée
Une chose qui n'est encore en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage & de dépit;
Car enfin ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Beatris, que l'argent a fait faire:
Puis j'ai quelque raison pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie;
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie,
Dom Louïs en l'honneur vous offense bien fort:
De vous expliquer mieux la chose j'aurois tort,
Elle ne peut quasi s'entendre ni se dire,
L'un & l'autre l'augmente & la rend toûjours pire.

DOM JUAN.

Ha! ne me la dis point, je la devine assez;
Mais que tous mes malheurs & présens & passez
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage.
Et qui le sait encor?

JODELET.

Tout le monde.

DOM JUAN.

Ha! j'enrage.
Ha! maintenant fureur, je m'abandonne à vous.
Et D. Fernand est-il pour nous ou contre nous?

JODELET.

D. Louis est son sang, mais pour l'honneur du vôtre
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre,
Il veut que D. Louïs vous en fasse raison,
Et Dom Louïs m'attend près de cette maison,
Qui me croit Dom Juan.

DOM JUAN.

Il faut que je le tuë :
Mais on est bien souvent séparé dans la rue,
Les combats de pavé sont moins guerre que paix,
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais :
J'hazarde ma vengeance allant à la campagne,
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est,
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode....

JODELET.

Attendez, je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement,
Où nous devons coucher ; là très-commodément
Vous vous pourrez venger presqu'aux yeux d'Isabelle.
Sans qu'il en soit rien sû que de son pere ou d'elle.

DOM JUAN.

Ha, mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi !
Va vîte le trouver.

JODELET.

Mais plûtôt allez y,
Il est tems, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes.
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour Valet ? Allez, allez, Seigneur,
Vous découvrir, vous battre, & venger votre honneur,

DOM JUAN.

Quoi ! si par un effet de pure jalousie,
Par un simple soupçon né dans ma fantaisie,
J'ai

J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que je m'aille montrer ? ha, plûtôt je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir Dom Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire, & je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc ?

DOM JUAN

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir : mais si par avanture,
Comme les hommes sont souvent impatiens,
Il vouloit dégaîner devant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au sejour de la terre ?

DOM JUAN.

Fais-lui signe de loin, il ne manquera pas
De te venir trouver ; & toi d'un même pas
Tu me l'ameneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visiere ?

DOM JUAN.

Ha ! c'est trop discourir,
Ne me replique plus, & me le vas querir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque :
Mais, Seigneur, gardez-vous sur-tout de l'équivoque,
Discernez Jodelet d'avecque Dom Louïs,
On a souvent les yeux de colere éblouïs ;

Et si sans y penser devant Dom Louïs j'entre,
Et que sans y penser vous me perciez le ventre,
Me disant, Jodelet, ma foi j'en suis marri,
Je serai tout à l'heure & content & guéri.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BEATRIS *entre par une petite porte, une chandelle à la main.*

PLeurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande,
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.
Je viens d'allumer ma chandelle,
La nuit noire comme du geais
Vient d'arriver pompeuse & belle
Plus que je ne la vis jamais ;
De ses Demoiselles suivantes
Les Etoiles étincelantes
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un Valet qui se croit beau
Elles ne sont point amoureuses!
Pleurez, pleurez, &c.
Etoiles luisantes & nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes celestes que vous êtes
Vous enrageriez sur ma foi.
Tantôt ce Grenadin, ce More,
Comme du feu qui me devore
Je lui contois la cruauté,
M'a dit que je ne valois gueres,
Et qu'il étoit bien fort tenté

De me donner les étrivieres.
Pleurez, pleurez, &c.
D'écus une assez bonne somme
Devant lui je faisois sonner,
Et lui faisois assez voir comme
Moi qui prens, je lui veux donner.
Aussi-tôt son ame rebourse
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
O que pour aimer un tel fou
Il faut que je sois forcenée !
Pleurez, pleurez, &c.
S'il plaisoit à la Destinée
Qu'il fût l'importun à son tour
Et Beatris l'importunée,
Alors à beau jeu beau retour,
Encore aurois-je quelque joie;
Mais helas ! jusques dans le foie
Il me brûle le faux larron,
Et s'en rit, l'impitoyable homme,
Aussi fort qu'autrefois Neron
Rioit alors qu'il brûloit Rome.
Pleurez, pleurez, &c.
Et cependant mon mal me presse.
Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle ma maîtresse,
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance
Trouve qu'à moi n'apartient Stance,
Qu'il sache que l'Auteur discret
Qui sait fort bien que le Colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé d'un Soliloque.
Pleurez, pleurez, &c.

SCENE II.

ISABELLE, BEATRIS, LUCRECE.

ISABELLE.

MAdame Beatris, que faites-vous ici ?

BEATRIS.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, & Madame Lucrece ?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proye à la tristesse.

LUCRECE.

Madame, je vous dis pour la seconde fois,
Quand on auroit remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir en toute la Castille
Un plus digne Mari qu'une excellente Fille ;
Alors que Dom Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi je vous assûre
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien,
Vous de le croire tel ; moi de n'en croire rien.
Helas ! à vous, sa sœur, l'oserois je bien dire ?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire,
Toûjours dans l'action d'un homme extravagant,
Soit par accoutumance, ou soit par accident,
Parlant toûjours du nez, & de plus il affecte
La façon de parler toûjours la moins correcte,
Toûjours quelque mot goinfre entre dans ses discours :

Et je pourrois passer heureusement mes jours
Avec un tel époux ? ha fille malheureuse !
Encor si je pouvois être Religieuse !
Mais helas ! je me sens pour la Religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BEATRIS.

Finissez, finissez votre querimonie,
Et gagnons l'escalier, & sans cérémonie :
Quelqu'un ouvre la porte, & l'on vous surprendra ;
Quant à moi je m'enfuis, me suive qui voudra.

SCENE III.

DOM JUAN, JODELET.
DOM LOUIS.

DOM JUAN *ouvre la porte, & en ôte la clef.*

LAissons la porte ouverte, & gagnons cette Alcove,
Je les entens venir.

JODELET.

Mon Maître, Dieu me sauve
Ne fut jamais qu'un traître, il s'en est en allé ;
Helas ! j'en ai quasi le sang tout congelé,
Et qui l'eût jamais crû ? Peste, il ferme la porte,
Que deviendrai je donc ?

DOM LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le saoul, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'apétit.

DOM

DOM LOUIS.

Que differez-vous donc à venger votre outrage ?
Je crains votre raison moins que votre courage ;
Vous ne me dites mot ? hé bien, qu'attendons-nous ?
Ha ! vraiment si j'étois offensé comme vous,
Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET.

Mon Maître assûrément n'a point de conscience.

DOM LOUIS.

Que diable cherchez-vous ?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

DOM LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce semble, un peu tiéde,
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remede.

JODELET.

Ha, bon Dieu ! quelle longue Epée à giboyer,
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer !

DOM LOUIS.

Dom Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET.

Le Seigneur soit loué, je viens de voir mon Maître,
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux,
Ma colere est tantôt au point où je la veux ;
Si-tôt qu'elle y sera vous verrez faire rage ;
Ha ! Seigneur, sortez-donc, manquez-vous de courage ?

DOM JUAN.

Va donc pour l'amuser te battre en reculant.

JODE-

JODELET *pousse une estocade sans être en mesure.*

Dieu veuille être avec nous !

DOM LOUIS.

L'effort est violent,
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

Assez bien ; ha, que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilege !
Attendez, ha, mon Maître, ha, c'est trop me presser,
Mon épée est faussée, il la faut redresser.
N'avez-vous pas tué mon frere sans lumiere ?

DOM LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guere,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous,
Je veux sans voir, vous battre, & vous rouer de coups.
Meurs donc, chandelle, meurs & nous laisse en tenebres;
Et vous, allez finir vos passe tems funebres.
Pour moi qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.

DOM LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumiere est belle,
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,
Et vous m'avez blessé, mais je m'en vengerai.

SCENE

SCENE IV.

DOM FERNAND, D. JUAN, JODELET, DOM LOUIS.

DOM FERNAND.

Beatris.

DOM JUAN.

Sors, sors vite, ou je t'étranglerai.

DOM FERNAND.

Qu'est ceci, mes amis ?

JODELET.

Je venge mon offense.

DOM LOUIS.

On m'a tiré du sang, j'en veux tirer vengeance.

DOM FERNAND.

Est-ce d'une estocade ou d'un estramaçon ?

JODELET.

L'un & l'autre, ma foi, n'est pas de ma façon.

DOM FERNAND.

Montrez-moi, vous avez la main un peu coupée.

JODELET.

La sale vision que de voir une épée !

DOM FERNAND.

Allons, mes chers amis, battez vous hardiment,
Je ne parois ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon Gendre,
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :
Battez-vous donc, amis, & bien fort, vous serez
Bien plûtôt animez par moi que separez.

DOM

DOM LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET.

De tout mon cœur j'enrage,
Ha, le méchant vieillard, qui conseille un duel !

DOM LOUIS

La colere me rend insolent & cruel;
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frere,
Je le ferois encor si je l'avois à faire,
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

DOM JUAN *sortant de l'Alcove.*

Vous ne connoissez pas Dom Juan, le voici :
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frere,
Mais bien-tôt votre mort s'en va me satisfaire ;
C'est au vrai Dom Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

DOM LOUIS.

Quel est donc de vous deux Dom Juan ?

DOM JUAN

C'est moi-même.

DOM LOUIS.

Et lui ?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagême.

DOM JUAN.

Oui, je suis Dom Juan qui vous vient de blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je voi celui qui l'a causée.
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir, & n'ai rien attenté;
Sous le nom d'un Valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandoit vengeance.

Vous

Vous qui me l'avez fait, & l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer ?
Je n'ai pour le savoir de science certaine
Oublie jusqu'ici ni finesse ni peine ;
Enfin mon deshonneur ne m'est que trop connu,
Vous savez, Dom Louïs, à quoi je suis tenu ;
Pour mon sang répandu, j'ai répandu du vôtre,
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir,
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc Dom Juan, que personne n'en doute.

DOM LOUIS.

Croyez vous à ce nom que plus on vous redoute ?

DOM JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas?
Vous ne tuez qu'alors que l'on ne vous voit pas:
Mais puisque je vous voi, qui vous pourra, barbare,
Garantir de la mort que ma main vous prépare?
Quand je vous aurois tous ici pour ennemis.
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis:
L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectuë :
Je lui dois votre mort, il faut que je vous tuë,
Voyez si Dom Juan tient bien ce qu'il promet,
Soit qu'il paroisse en Maître ou se cache en Valet
Dom Fernand, tenez donc la parole donnée,
Commandez que ma sœur me soit vîte amenée;

Et

Et vous le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi, vous me l'avez promis.

DOM FERNAND.

Ha, Seigneur Dom Juan, un peu de patience!

DOM JUAN.

Pour en avoir eu trop j'ai manqué ma vengeance.

DOM FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous?

DOM JUAN.

J'étois jaloux.

DOM FERNAND.

De qui?

DOM JUAN.

De lui.

DOM LOUIS.

De moi?

DOM JUAN.

De vous.
Je vous ai vû sortir du balcon d'Isabelle.

DOM LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir?

DOM JUAN.

Vous même, & puis chez elle
Je vous ai vû caché; mais ces jaloux soupçons
Ne rallentirent point mon feu de leurs glaçons,
Au contraire il s'accrut avecque violence;
Lors je me déguisai, & gardai le silence,
Et ne fus pas long-tems sans recontrer en vous,
Un Rival dont j'avois sujet d'être jaloux;
Vous n'excitiez alors que ma simple colere,
Et n'eusse jamais crû que la mort de mon frere
Dût se trouver encor un coup de votre main,
Je vous croyois coquet, & non pas inhumain;
Enfin j'ai sû depuis qu'une mortelle offense
Me devoit contre vous porter à la vengeance;
J'ai crû que vous étiez coupable envers ma sœur,

J'ai

J'ai crû que vous étiez son lâche ravisseur.
Lors par ressentiment plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avoit l'ame saisie;
J'ai bien-tôt preferé, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour:
Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guere.
Maintenant que je voi que de mon pauvre frere,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment,
Que pour vous contre moi le Ciel avec la Terre,
Et tout le Genre humain me déclare la guerre;
Malgré le Ciel, la Terre, & tout le Genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui par ma main.

DOM LOUIS.

Ceux qui me connoîtront, sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte;
Quand vous me reprochez que votre frere est mort,
La raison est pour vous, & moi j'ai toûjours tort;
Mais je devois plûtôt être par cette offense
Un objet de pitié, qu'un objet de vengeance:
Hélas! je le tuai, mais comment & pourquoi?
Et quand je le sus mort, qui pleura plus que moi?
Il m'attaqua la nuit, & moi sans le connoître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître:
Malheureux que je suis! j'avois tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyois avoir.

Oui

Oui je l'aimois autant qu'on peut aimer un
autre.
Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,
Je donnerois mon sang, je donnerois mon
cœur,
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

DOM JUAN.

Outre qu'un Généreux facilement pardonne,
Cette seule raison sans doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser:
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande ven-
geance;
Et puisque son honneur à mon honneur est
joint,
Je serai sans honneur, si ma sœur n'en a point:
En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande en-
vie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la
vie.

DOM LOUIS.

Je pourrois bien encore, épousant votre
sœur,
Et vous rendre content, & vous rendre l'hon-
neur;
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma
vie,
Et je n'en aurois plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima
pas.
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isa-
belle,
Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle.
Dom Juan, quittez donc tous vos jaloux soup-
çons,
Que le feu de l'amour en fonde les glaçons;
Ne soyez plus atteint de cette frenesie,
Ni

Ni moi l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Beatris m'a deux fois introduit
Dans sa Chambre le jour, dans son Balcon la
nuit;
Mais sur ma foi bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis, ou d'en être avertie,
Si-tôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Beatris pensa s'en aller pour cela.

DOM FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
Et si, cher Dom Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette mai-
son,
Et faisons y rentrer la joye & l'hymenée:
Çà vite, que Lucrece ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle: ha! je les voi venir.
Venez, venez tâcher de les bien réunir:
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!
Que je me sens heureux! & vous, mes chers en-
fans,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

DOM JUAN.

Je ne résiste plus, je suis votre conseil.

DOM LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

SCENE V.

LUCRECE, ISABELLE, JODELET, D. JUAN, D. LOUIS, D. FERNAND.

LUCRECE.

O Ma chere Isabelle!

ISABELLE.

O ma chere Lucrece!

E Lu-

LUCRECE.

Que nous avons de joye après tant de tristesse!
Eh bien, avois je tort lorsque vous vous plaigniez,
D'assûrer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus Dom Juan d'Alvarade.

DOM JUAN.

Non non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux,
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

DOM LOUIS.

Vous dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

DOM JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre aussi-bien que ma sœur.

DOM FERNAND.

Allons, mes chers enfans, finir cette journée,
Par l'accomplissement de ce double hymenée.

JODELET.

Ma foi, vous n'êtes pas encore où vous pensez,
Et les discords ici ne sont pas tous passez;
Il me faut un Portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle.
Moi qui ne sai si c'est ou pour bien ou pour mal,
Qu'elle garde un Portrait, perdant l'Original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la Comédie
Par moi, Dom Jodelet, deviendra Tragédie;
Oui, je la veux avoir, cette Idole de prix,
Pour en favoriser ma chere Beatris.

FIN.

D. JA-

D. JAPHET D'ARMENIE.

COMEDIE.

AU ROI.

SIRE,

Quelque bel Esprit, qui auroit aussi bien que moi à dédier un Livre à Votre Majesté, diroit ici en beaux termes, que Vous êtes le plus Grand Roi du monde; qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, Vous êtes plus savant en l'art de regner qu'un Roi Barbon; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des Rois, qui sont en petit nombre; & enfin que vous porterez vos Armes jusques au Mont Liban, & au delà. Tout cela est beau à dire, mais je ne m'en servirai point ici, car cela s'en va sans dire; je tâcherai seulement de persuader à Votre Majesté qu'Elle ne se feroit pas grand tort, si Elle me faisoit un peu de bien; si Elle me faisoit un peu de bien, je serois plus gai que je ne suis; si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des Comédies enjouées; Votre Majesté en seroit divertie; & si Elle en étoit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi bien un grand Roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux, mais pourtant,

DE VOTRE MAJESTE,

Le très-humble, très-obéissant, & très-fidele sujet & serviteur,

SCARRON.

ACTEURS.

DOM JAPHET D'ARMENIE, Fou de l'Empereur Charles-Quint.

FOUCARAL, Laquais de Dom Japhet.

D. ALFONCE ENRIQUEZ, ou ROC ZURDUCACI, Cavalier amoureux de Léonore.

MARC-ANTOINE, ou PASCAL ZAPATA, Valet de Dom Alfonce.

LE COMMANDEUR de Consuegre.

LEONORE, Niéce du Commandeur.

MARINE, Servante de Léonore.

ELVIRE, Sœur de D. Alfonce.

DOM ALVARE, amoureux d'Elvire.

RODRIGUE, Gentilhomme du Commandeur.

LE BAILLY d'Orgas.

JEAN VINCENT, Laboureur d'Orgas.

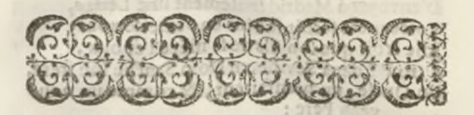
PEDRO, Harangueur.

Un COURRIER.

TORRIBIO PONCIL, Gredin.

LLORENTE RIBEROS, Gredin.

La Scene est dans Orgas, jusqu'au troisiéme Acte, qu'elle passe dans Consuegre.



D. JAPHET D'ARMENIE, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. ALFONCE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout-à-fait étrange.

D. ALFONCE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi! je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attens rien de bon de ce déguisement,
Encor si vous vouliez seulement me permettre

D'envoyer à Madrid seulement une Lettre,
Votre mere seroit moins en peine de vous;
Elle croit que son fils de sa niéce l'époux,
A trouvé dans Seville, en Dom Sanche son frere,
Un Oncle, un bienfaiteur, & comme un nouveau Pere;
Et que riche Seigneur de Seigneur indigent,
Vous avez de son frere & la fille & l'argent.
Cependant dans Orgas, un malheureux Village,
Emporté des désirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Seville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend :
La Villageoise est belle, & jeune, je l'avouë,
Dom Alfonce en passant la peut coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon, c'est autant de pris;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance;
Et connoissez-vous bien ce réverend Seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur?

D. ALFONCE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entens dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALFONCE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou de plus.

D. ALFONCE.

Encore mieux;
J'aurai mon passe-tems d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire & l'histoire & la vie.

Il se fait appeller Dom Japhet d'Armenie,
Venu de pere en fils du puisné de Noé.
Voilà le Maître à qui vous vous êtes loué.
Alors que Charles Quint passa par son Village,
On mena devant lui ce sage Personnage,
Il le trouva plaisant, il lui donna du bien,
Lui fit suivre la Cour, & presqu'en moins de rien,
Le drôle a si bien fait par son humeur plaisante,
Qu'il possede aujourd'hui cinq mille écus de rente.
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paroître en son Village, où faisant l'absolu,
(Car il est glorieux) son bien & sa marotte
Ont si mal réussi chez le Compatriotte,
Que couru des enfans, des autres maltraité,
Et de fréquens affronts tous les jours irrité,
Comme dans son païs on n'est jamais Prophete,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connoissant pas.
En peu de mots, voilà quel est le personnage.

D. ALFONCE.

Tout ce que tu dis-là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'apperçoi venir, & le Bailli du Bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des Grands de la Cour.

D. ALFONCE.

Eloignons-nous.

SCENE II.

D. JAPHET D'ARMENIE, LE BAILLY D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailly, votre fortune eſt grande,
Puis que vous m'avez plu.

LE BAILLY.

Le bon Dieu vous le rende.

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je ſuis,
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis:
Car la choſe n'eſt pas fort aiſée à comprendre.
Du bon pere Noé j'ai l'honneur de deſcendre,
Noé qui ſur les eaux fit flotter ſa maiſon,
Quand tout le Genre humain but plus que de raiſon.
Vous voyez qu'il n'eſt rien de plus net que ma race,
Et qu'un criſtal auprès paroîtroit plein de craſſe:
C'eſt de ſon ſecond fils que je ſuis dérivé.
Son ſang de pere en fils juſqu'à moi conſervé,
Me rend en ce bas monde à moi ſeul comparable.
L'Empereur Charles Quint, ce Héros redoutable,
Mon Couſin au deux mille huitantiéme degré,
Trouvant avec raiſon mon eſprit à ſon gré,
M'a promené long-tems par les Villes d'Eſpagne,
Et depuis m'a prié de quitter la Campagne;
Parce que deux Soleils en un lieu trop étroit,
Rendroient trop exceſſif le contraire du froid.
La façon de parler eſt obſcure au Village,
Entendez-vous, Bailly, mon ſublime langage?

LE BAILLY.

Monſieur, je n'entens pas la langue de la Cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas? je vous aime autant ſourd:
Car aſſez rarement mon diſcours j'humaniſe.
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphoriſe,
(Démétaphoriſer, c'eſt parler baſſement)
Si mon diſcours pour vous n'eſt que de l'Allemant,
Vous aurez avec moi diſette de loquele.
L'Empereur donc de qui je ſuis le parallele,
M'entendez-vous, Bailly?

LE BAILLY.

Nenni.

D. JAPHET.

Le parangon.

LE BAILLY.

Encore moins.

D. JAPHET.

Comment, alterer mon jargon?
Ce ſeroit déroger à ma Nobleſſe antique;
Tâchons pourtant d'uſer de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.
Charles Quint donc mon cher parent, en peu de tems
M'ayant mis à mon aiſe, en Prince de Cocagne,
Et tout à fait exclus des Hôpitaux d'Eſpagne,
(Car, Bailli, duſſiez-vous cent fois en enrager,
J'ai ſix mille ducats tous les ans à manger,)
Le Cacique Uriquis & ſa fille Azareque,
L'un & l'autre natif de Chicuchiquizeque,
Etans venus en Cour pour ſe dépaïſer,
L'Empereur mon Couſin me força d'épouſer
Cette jeune Indienne un peu courte & camarde,

Mais pourtant agréable en son humeur hagarde:
A mes nôces le Grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia;
Entendez-vous le mot trépudier, Compere?

LE BAILLY.

Non par ma foi, Monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser, en vulgaire.
Enfin en équipage à ma grandeur égal,
Mon train moitié sur mule, & moitié sur cheval,
Dans mon païs natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis & ma femme sa fille;
Arrive dans mon Bourg qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-pere Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût à nos vins; ma compagne de couche,
Fut comme son papa fort sujette à sa bouche:
Enfin elle mourut d'un excès de melon,
Et son pere Uriquis d'un ulcere au talon:
De ce beau pere éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre Guenuchon, le moindre Perroquet,
Tout leur bien du Perou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar, à leur dam me déplurent,
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bien-tôt; car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite:
Bailly, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite;
Nobles, bien faits, adroits, sobres, & parlant peu,

LE BAILLY.

Je vous en ai deja trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne nous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six Pages,
Sans les Valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLY.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom?

LE BAILLY.

Je m'appelle Alonzo, Gil, Blas, Pedro, Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de Baptême?

LE BAILLY.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher Compere;
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un pere.

LE BAILLY.

Vous ferai je venir vos Valets?

D. JAPHET.

Promptement;
Foucaral, ce Bailly me plaît extrêmement.

LE BAILLY.

Je vous amene ici la fleur de la Contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

SCENE III.

TORRIBIO PONCIL, LLORENTE RIBEROS, DOM ROC ZURDUCACI, ou ALFONCE ENRIQUEZ, PASCAL ZAPATERO, ou MARC ANTOINE, DOM JAPHET, LE BAILLY, FOUCARAL.

TORRIBIO PONCIL. PASCAL ZAPATERO. LLORENTE RIBEROS. DOM ROCH ZURDUCACI. *Les quatre Valets, dont il y en aura deux fort mal vêtus, diront tous à la fois leurs noms d'un ton de voix fort éloigné de celui de D. Japhet.*

D. JAPHET.

Comment? tous à la fois?
Parlez séparément, & moderez vos voix.
Toi parle & dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton païs?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

Maudit païs: & toi?

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton Païs?

LLORENTE RIBEROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LLORENTE RIBEROS.

De Miros.

MARC ANTOINE.

Pascal Zapatero.

D. JAPHET.

Ton païs?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attens une autre fois qu'un Maître t'interroge.
Et ton païs natal quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Annecy.

D. JAPHET.

Haye, aux autres: & toi?

DOM ALFONCE ENRIQUEZ.

Dom Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscayen?

D. ALFONCE.

Non, Monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALFONCE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom Apostat,
Changeant Poncil en Ponce, à mon Majordomat
Il pourra parvenir. Mais avant toute chose,
Il faut au nom de Ponce ajoûter Dom pour cause.
Llorente Riberos aura nom Ribera.
Pascal Zapatero, Dom Pascal Zapata.
Ils prendront tous le Dom, comme le Majordome,

Et seront dans deux ans des plus grands du Royaume:
Quant au Galicien Dom Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeller ainsi:
Auroit-il bien l'esprit d'être mon Secretaire?
D. ALFONCE.
Jeune comme je suis, Monsieur, je sai tout faire.
Je rase, je blanchis, je cous, je sai saigner,
Je sai noircir le poil, le couper, le peigner,
Je travaille en parfums, je sai la Médecine,
J'entens bien les Procès, & fais bien la cuisine;
Je suis grand Spadassin, excellent Ecuyer,
Fort entendu Chasseur, & parfait Jardinier;
J'écris François, Gothique, Italien, Tudesque,
J'écris en Héroïque aussi bien qu'en Burlesque;
Je fais des impromptus, rondeaux & bouts-rimez:
Bref, je suis bel esprit, & des plus renommez:
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.
D. JAPHET.
Et plus que digne: Hola, je casse tous les autres:
Car lui seul me suffit avec mon Foucaral.
D. ALFONCE.
Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.
D. JAPHET.
Qu'il soit mis sur l'Etat. Pourquoi cette Soutane?
Etes-vous *in sacris, id est* antiprofane?
Etes-vous Médecin, êtes-vous Avocat?
D. ALFONCE.
Monsieur, je suis pourvû d'un bon Canonicat.
D. JAPHET.
De Rome j'obtiendrai par grace singuliere,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre maniere;
Le Pape mon Cousin ne m'en peut refuser,
Quittez donc la Soutane, ou l'acheyez d'user.
Zur-

Zurducaci!
D. ALFONCE.
Seigneur.
D. JAPHET.
N'étant que Secretaire,
Le Dom à votre nom n'est pas fort nécessaire.
D, ALFONCE.
Je le retrancherai.
D. JAPHET.
Zurducaci!
D. ALFONCE.
Seigneur.
D. JAPHET.
Dom Pascal Zapata sera mon Contrôlleur;
Et vous Zurducaci vous choisirez mes Pages.
D. ALFONCE.
C'est à moi trop d'honneur.
D. JAPHET.
Choisissez-les bien sages,
FOUCARAL.
Et bien galleux aussi.
D. JAPHET.
Faquin de Foucaral,
Epargnez le prochain, sans en dire du mal.
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante,
Je m'en vais exercer ma vertu caminante
Dans les lieux d'alentour. Que l'on m'attende ici,
Foucaral!
FOUCARAL.
On y va.
Dom Japhet & Foucaral s'en vont.
MARC-ANTOINE.
Nous voilà, Dieu-merci,
Enrôlez dans le train de Japhet d'Armenie,
Ou plûtôt nous voilà graduez en folie;
Madame votre mere...
D. ALFONCE.
Ha! ne me dis plus rien,
Je

Je pourrois faire mieux, & je le sai fort bien ;
Et pour toi tu feras sagement de te taire :
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire.
Mais j'apperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le Ciel mieux formé ?
Et si je te disois qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serois-je croyable ?

MARC-ANTOINE.

Non par ma foi, Monsieur.

D. ALFONCE.

Eloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement vous étiez tout en feu.

SCENE IV.

LEONORE MARINE.

LEONORE.

JE ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi : Voulez-vous tout à l'heure,
Que j'aille lui parler ?

LEONORE.

Ha ! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout ?
Je ne le pense pas ; car il en a dans l'aîle,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer ? quelqu'autre de ce Bourg,
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour ?
Vous

Vous êtes belle & riche, & quoique Villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir Bourgeoise ;
S'il étoit grand Seigneur, comme il n'est qu'Ecolier.

LEONORE.

Si tel que tu le vois il étoit Cavalier ?

MARINE.

Est-ce lui qui le dit ? il ne l'en faut pas croire ;
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LEONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sai quelle est sa qualité :
Te souvient-il du jour que du prochain Village,
Le peuple dans Orgas vint en pelerinage ?
Te souvient-il aussi de ces deux Courtisans,
Qui se vinrent mêler parmi nos Païsans,
Dont l'un étoit fort jeune & de fort bonne mine ?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, & que sur sa poitrine
Il portoit la Croix rouge, & même qu'il vous prit
Par deux fois à danser ; son compagnon me fit
Mille discours en l'air ; le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, & vous en fit bien rire ;
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir ?
Je ne vois pas encor où vous voulez venir.

LEONORE.

Quoi, tu ne le vois pas ! as-tu des yeux, Marine ?

MARINE.

J'en ai : mis je ne suis sorciere ni devine.

LEONORE.

Je ne le suis non plus que toi : mais toutefois,
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'Ecolier, & dont je suis éprise,
Est

Est le beau Courtisan qui pour moi se déguise ;
Dès le jour qu'il parut dan. notre Bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, & ne me trompai pas :
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assûre
Le fondement certain de cette conjecture ;
Une Lettre rompuë, & qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui ;
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connoître ;
Sans témoins je l'ai prise, & le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu ;
Non que de mon humeur je sois fort curieuse,
Mais je l'aime, Marine, & mon ame amoureuse
Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai,
Pour qui mon cœur faisoit son premier coup d'essai :
Ma curiosité m'apprit à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le Village :
Je vis qu'il s'appelloit Dom Alfonce Enriquez ;
Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
Qu'il se va marier richement à Seville,
Où l'attend un parti de sa même famille ;
Sa mere lui mandoit (car c'étoit de sa part
Que la lettre venoit) que depuis son départ
On n'avoit eu de lui ni Lettres ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortelles.
Tu peux juger par-là de l'état où je suis :
A chasser mon amour je fais ce que je puis ;
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,

Tant

Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force ;
Mais quelque fort qu'il soit, il cede à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, & de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime ;
Et bien que je sois foible à régler mes desirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs :
Il est vrai que j'abhorre un homme de Village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-tems.

LEONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtans.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire ?

LEONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'Ecolier ?

LEONORE.

Qu'il pleure & qu'il soûpire,
Je pleure & je soûpire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible ?

LEONORE.

Ha ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? s'il vous aime, il faut tout esperer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soûpirer,
Plûtôt que de s'aller marier à Seville,

Où

Où l'attend, dites-vous, je ne sai quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon,
Il est tout feu pour vous, & vous êtes glaçon:
Cependant vous l'aimez, voyez quelle foiblesse!
Par ma foi, si j'étois de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous
Ce Galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte Villageoise,
S'il me disoit, je t'aime, & moi vous, lui dirois-je:
Car quand on aime bien, pourquoi dire que non?
Vous brûlez tout en vie, & de grace, à quoi bon
Cette rigueur forcée? aimez-le, s'il vous aime,
Je le dis tout de bon, je le ferois de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien;
Promettez-lui beaucoup, ne lui permettez rien;
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante,
Ou son amour pour vous sera peu véhémente;
S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussi-tôt: car ce n'est que ruser,
D'épouser en papier ou donner sa parole.

LEONORE.

Que je suis malheureuse, & que Marine est folle!

SCENE V.

ALFONCE, LEONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

ALFONCE, *qui rentre sur le Théâtre avec Marc-Antoine.*

Leonore, il est tems que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez ou la vie ou la mort
Je vous ai déclaré que pour vous je soûpire,
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire;
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sai que la beauté quand elle est peu commune,
Peut soûmettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serois riche & de qualité,
Que mon amour seroit une témérité;
Je ne vous dis donc point que le bien de mon Pere
Me pourroit élever au bonheur que j'espere;
Si par-là seulement on vous peut esperer,
Les grands Rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même;
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime,
Et par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion;

Donnez moi donc la mort, ou bien de l'esperance.

LEONORE.

Consultez là-dessus votre perséverance :
C'est de là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir, si je vous aime ou non :
Mais le tems seulement me le fera connoître.

D. ALFONCE.

Je puis donc esperer ?

LEONORE.

Cela pourroit bien être.
Marine, allons-nous-en.

MARC-ANTOINE.

La peste, qu'elle en sait!
Hé bien, de son discours êtes vous satisfait ?

D. ALFONCE

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

Fin du premier Acte,



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOM JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLY, DOM ALFONCE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET.

Foucaral ? Foucaral ?

FOUCARAL.

Monseigneur, Monseigneur.

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir ?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur,
Et le Bailly vient-il ?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne :
Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne.
Dans ce malheureux Bourg rempli de gens grossiers,
Avec ce Bailly seul, je parle volontiers :
Il n'est que demi-fat, pour être du Village.

 Mais

Mais ne viendra-t-il pas? ſait-il bien que j'enrage,
Alors qu'il faut attendre ? Hola ho, Foucaral ;
Dom Roc Zurducaci ; Dom Zapata Paſcal,
Ou Paſcal Zapata : car il n'importe guere
Que Paſcal ſoit devant ou Paſcal ſoit derriere.
Hola mes gens! mon train! ô les doubles Coquins,
Les Gredins, les Bourreaux, les Traîtres, les Faquins.
Sachent tous mes Valets, que ma bonté ſe laſſe :
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les caſſe:
Je m'en vai tant crier qu'ils viendront, les maraux.

FOUCARAL.

Monſieur, ne criez point, tous vos gens en un gros
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Hé bien donc, je m'appaiſe,
J'avois déja les yeux ardens comme la braiſe :
Dom Paſcal Zapata, Dom Roc Zurducaci,
Je veux être ſervi.

D. ALFONCE.

Nous vous ſervons auſſi.

D. JAPHET.

Bailly.

LE BAILLY.

Monſieur.

D. JAPHET.

Le Bourg eſt-il chargé de tailles?
Eſt-il noblifié de vives antiquailles?

LE BAILLY.

Je ne vous entends point.

D. JA-

D. JAPHET.

A-t-il des Houberaux?

LE BAILLY.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entens de ces Gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de Village,
Des Nobles.

LE BAILLY.

Oui, Monſieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage?

LE BAILLY.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire les uns
Nobles comme le Roi, les autres fort communs,
C'eſt-à-dire nouveaux, de Nobleſſe ambiguë,
Qu'on reconnoît vilains dès la premiere vûe.

LE BAILLY.

Oui, Monſieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAILLY.

Environ ſept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils Chaſſeurs ruſez, ou Chaſſeurs à grand bruit?

LE BAILLY.

Oui, Monſieur.

D. JAPHET.

Des enfans, en ont-ils en grand nombre?

LE BAILLY.

Oui, Monſieur.

D. JAPHET.

Déja grands?

LE

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Malencombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui !

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Ha le traître ! hé quoi tout aujourd'hui
Il consentira donc !

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Ha j'enrage ;
Dis moi non, malheureux, & change de langage ;
Confesse seulement une fois.

LE BAILLY.

Mais Monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET. *Il voit Dom Alfonce qui rit.*

Vous faites le rieur,
Dom Roc Zurducaci.

D. ALFONCE.

Non, Monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier. Bailly, dans le Bourg vôtre
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui ?
Le bon Bailly me va répondre encore oui.

LE BAILLY.

Ne vous entendant point, je ne sai que vous dire.

D. JAPHET.

Je ne sai si je dois le quereller ou rire.
Esprit bouché, dis-moi, joue-t-on dans ton Bourg? Aux

Aux Cartes, aux Tarots, aux Dez ?

LE BAILLY.

Oui, tout le jour,
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles ?

LE BAILLY.

Oui, Monsieur, pour ma part, j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge?

LE BAILLY.

La plus vieille aura bien-tôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi, vous n'avez encor que de petits enfans;
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déja venues?
Je ne hais point cela; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégouté.

LE BAILLY.

La fille à Jean Vincent,
Le Collecteur du Bourg, seule en vaut plus d'un cent;
Mais la voilà qui parle à votre Secretaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET.

En mon nom, va lui faire
Un petit compliment, & me la fais venir;
J'ai dessein de la voir, & de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, Dom Japhet d'Armenie,
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

D. ALFONCE.

Que maudit soit le fou! son laquais vient à nous.

FOUCARAL.

De la part de Japhet le Cacique des fous,
Je viens plus fou que lui de servir un tel
Maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien
paroître.

D. JAPHET *a suivi son laquais.*

Le voilà tout paru : par l'ame de Noé,
La sotte a l'œil brillant & l'air fort enjoué.

LEONORE.

Quoi, vous m'appellez sotte?

D. JAPHET.

Ha, petite Mignonne!
Sotte entre Courtisans, c'est-à-dire friponne.

LEONORE.

Friponne? encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émerillonné :
Ha ! si le Ciel t'avoit fait naître une Duchesse,
S'il t'avoit seulement fait naître une Comtesse,
Nous pourrions en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit sans qu'on en dît du mal :
Mais hélas! par malheur, ta naissance est trop
basse,
Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grace ;
Si bien que sans rien craindre, & sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posseder un corps comme le
nôtre.

LEONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour
une autre,
Si le Ciel vous a fait trop grand Seigneur pour
nous,
Le Ciel m'a fait aussi pour un autre que vous.
Marine,

Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ha Beauté Printaniere!
Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fiere?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.
Et toi de ce Lion, Tygresse inséparable,
N'auras tu point pitié d'un amant misérable?

MARINE.

Et vous, Monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de
bien perdu.
Léonore n'est point Lion; ni moi, Marine,
Je ne suis point Tygresse, & n'en ai point
la mine;
Je suis bonne Chrétienne, & Léonore aussi.
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraize, ha mouche
guêpe!
Tu ne dois point trouver à redire à mon
crêpe :
Après avoir perdu ma fidelle moitié,
Au moins devois-je un crêpe à sa rare amitié.
Zurducaci.

D. ALFONCE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point sous peine de ma
haine ;
Je veux par des mépris un peu l'humilier.
Mais que veut ce bon homme avec ce Cavalier?

LE BAILLY.

Je croi que c'est à moi qu'il en veut.

SCENE II.

JEAN VINCENT, RODRIGUE, DOM JAPHET, FOUCARAL, D. ALFONCE, MARC-ANTOINE, LEONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

A Vous-même,
Monsieur, c'est le Bailly.

D. JAPHET *à part.*

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi, tout aujourd'hui ce Cavalier & moi
Nous vous avons cherché.

LE BAILLY.

Je suis comme le Roi;
On me trouve où je suis,

D. JAPHET.

Il ne me quitte guere.

RODRIGUE.

Cette Lettre, Monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLY *lit l'inscription.*

Pour le Bailly d'Orgas.
Je le suis, grace à Dieu, vous ne vous trompez pas.

LETTRE.

Bailly d'Orgas, ne manquez pas, la presente reçûe, de mettre entre les mains du Gentilhomme que je vous envoye, une jeune Fille nommée Leonore, qu'un Laboureur d'Orgas nommé Jean Vincent, a nourrie dès son bas âge; elle n'est pas sa fille, comme il a fait croire à tout le monde; elle est ma Niéce, fille de Dom Pedro de Tolede, Ambassadeur à Rome.

Dom Fernand de Tolede,
Commandeur de Consuegre.

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la Villageoise est d'illustre origine,
Graces à son destin je puis sans déroger
Avec elle bien-tôt sous l'Hymen m'engager.
Adorable beauté qui d'une seule œillade
Avez d'un homme sain fait un homme malade;
Puisque le Commandeur peut disposer de vous,
Jettez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALFONCE *à part.*

Dieu m'en veuille garder.

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Dom Foucaral peut il en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil & d'un corps sans égal,

Multiplier par vous le nom de Foucaral ?

MARINE.

Le nom de Foucaral ? qui, moi ? laquais immonde,
Assez de Foucarals sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort ?

LEONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL *à Marine.*

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLY.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée ?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée :
A la Cour de Madrid, où m'avoit appellé
Un malheureux procès pour un Cheval volé,
Une vieille Duegne un jour dans une Eglise,
Me demanda mon nom avec grande franchise;
Je lui dis que j'étois un Laboureur d'Orgas,
Appellé Jean Vincent : la vieille parlant bas,
Trouvez-vous vers le soir en tel lieu, me dit-elle,
C'est pour votre profit si vous êtes fidèle.
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué :
Je n'y manquai donc pas, la vieille Gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente;
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant,
Qui

Qui n'avoit pas un jour ; & de plus de l'argent :
L'enfant étoit paré d'une chaîne massive :
Je ne refusai rien, & la Duegne craintive,
M'ayant recommandé le secret, s'en alla :
L'enfant est justement la Dame que voilà.
Je croi par son moyen que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrete.
Or la chaîne, Messieurs, n'étoit pas de léton,
Elle étoit d'or ducat du poids d'un quarteron.
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous, il ne m'importe guere
Si votre chaîne étoit ou pesante ou legere.
Cavalier, vous direz au Seigneur Commandeur
Que le Noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouït que son nom soit Tolede;
Qu'en noblesse ici-bas le Roi même me cede :
Car je suis Dom Japhet, de Noé petit-fils,
D'Armenie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux Patriarche,
Parce qu'en Armenie un mont reçut son Arche :
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa niéce & moi sommes à marier;
Qu'à cause de mon deuil il seroit peu honnête
Que j'allasse chez lui si-tôt troubler la fête;
Et que par bien-séance, il le faudra laisser
Quelque tems tout son saoul sa niéce caresser :
Dites-lui que j'irai le trouver en personne :
Et malheur pour Orgas puisque je l'abandonne,

Par-

Partez.

RODRIGUE.

Comment partez, quel est donc ce Seigneur?

LE BAILLY.

C'est le grand Dom Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la Terre l'honneur.

LE BAILLY.

Cousin de Charles Quint.

D. ALFONCE.

Le mari d'Azateque,
Le Gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizeque.

FOUCARAL.

Et moi Dom Foucaral.

RODRIGUE.

Ha Monseigneur! pardon,
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom,
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Et je vous en dispense,
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance.
Pascal, Roc, Foucaral, & vous Bailly d'Orgas,
Suivez-moi: toutefois, non, ne me suivez pas,
Ou bien suivez-moi donc: Et vous ô beauté fiere!
Votre Oncle vous va faire agir d'autre maniere:
Il sait combien par moi l'on peut être annobli.
Votre incivilité méritoit un oubli:
Mais je pardonne tout à cause de votre âge,
La Cour vous ôtera bien-tôt l'air du Village:
O que, joints par Hymen, nous aurons de Japhets,

Et de corps & d'esprit également parfaits!
Je vous ai déja dit, Monsieur mon Secretaire,
De ne l'approcher point, vous n'en voulez rien faire;
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton:
Et vous qui l'écoutez, Madame Leonore,
Vous ne valez pas mieux; & vous Monsieur encore,
Qui devriez à partir être plus diligent,
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

Dom Japhet s'en va.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui. Madame, êtes-vous prête?
Votre Carosse attend.

LEONORE.

Je suis prête à partir:
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir;
Me voudrois-tu quitter?

MARINE.

Vous me devez connoître,
Je vous suivrai par-tout, quand ce seroit au Cloître.

JEAN VINCENT.

Devant que de partir il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue, il faut promptement déloger;
Un Relais nous attend dans un Bourg, où Madame
Pourra faire un repas.

LEONORE.

En l'état où j'ai l'ame,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content
Je suis ainsi que vous, je ne mange pas tant.

SCENE III.

DOM ALFONCE, LEONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

DO ALFONCE *qui étoit sorti avec Dom Japhet, revient sur le Théatre avec Marc-Antoine.*

MAdame, Dom Japhet, mon Seigneur & mon Maitre,
Vous mande que demain vous le verrez paroitre,
Auprès du Commandeur; je voudrois bien savoir,
Ce qu'il peut esperer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'interesse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma Maitresse:
Mais avec la Fortune un esprit peut changer.

LEONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer;
Dites-lui cependant qu'il aime & qu'il espere,
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à mon pere;
Et s'il daigna m'aimer tout pauvre que j'étois,

Qu'un

Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvû qu'il soit constant, & qu'il soit véritable.

D. ALFONCE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable
Par le moindre regard nous permet d'esperer.
Oui, Madame, on peut être en état d'aspirer,
A quelque haut dégré que le Ciel vous envoye,
Pourvû qu'un peu d'espoir ressuscite ma joye.

Alfonce se retire au bout du Théatre avec Marc-Antoine.

LEONORE.

Adieu, nous vous verrons avec le grand Japhet.

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroit assez bien fait:
Mais son galimatias donne assez à connoitre
Qu'il a l'esprit malade aussi-bien que son Maitre.

LEONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le tems qu'il vous faut justement:
Allez tout de ce pas vous jetter en Carosse.

Ils s'en vont.

SCENE

SCENE IV.

MARC-ANTOINE, DOM ALFONCE.

MARC-ANTOINE.

ET nous droit à Seville achever notre Nôce.

DOM ALFONCE.

Nous n'en sommes pas là, Leonore n'est plus
Un reprochable objet de desirs superflus;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espere de la voir:
Et toi sois complaisant, tu fera ton devoir.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, DOM ALVARE.

LE COMMANDEUR.

VOus dites donc, Monsieur, que ma bonne Cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devroit pas lui donner tant d'ennui:
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Seville,
Personne ne l'a vû dans cette grande Ville,
Chez sa mere à Madrid il n'est point retourné;
Il peut être volé, malade, assassiné:
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage:
Il a l'esprit, le cœur, la taille & la beauté:
Mais on lui trouve aussi trop de témérité:
Vous auriez grand pitié de cette pauvre mere,
A voir de la façon qu'elle se désespere;
Elle craint pour son fils un malheur imprévû,
Lorsqu'elle l'esperoit de femme bien pourvû.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.

Pour

Pour moi vous me voyez dans la réjouissance :
La Fille de mon Frere, une jeune Beauté,
A qui même on avoit caché sa qualité,
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite;
Elle vous plaira fort, & le bon Laboureur
Qui l'a si bien nourrie, est un homme d'honneur.
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre ?

SCENE II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, DOM ALVARE.

FOUCARAL.

Monseigneur Dom Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoye ici savoir, si vous trouverez bon
Que sa digne personne, & sa fine folie
Viennent chasser d'ici toute mélancolie ?

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois point ?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse & en pourpoint.
L'Empereur en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très-opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour

Pour un Ange d'Orgas, Madame Léonore,
Votre Niéce, Monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore
Auprès de l'Empereur.

FOUCARAL.

Son bon tems est passé,
Et l'Empereur enfin s'en est, dit-on, lassé ;
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espere
Qu'il obtiendra de vous, & de Monsieur son pere,
Madame Léonore; & je ne pense pas,
Qu'il soit encor long-tems sans venir sur mes pas :
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maitresse,
Et de venir ici trancher du grand Seigneur;
Car c'est-là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur,
Ma Niéce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse,
Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la Cour,
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chere Cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tuë, & m'assassine:
S'il étoit marié, je le serois aussi
Avec sa sœur que j'aime, & qu'elle amene ici.
Vous

Vous le sçavez, Monsieur, ce que j'ai fait pour elle :
Cependant depuis peu cette mere cruelle
A soi-même, à sa fille, & plus encor à moi,
Differe notre hymen, & ne dit point pourquoi ;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, Monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entens ; il faut la chose ménager,
Et bien prendre son tems.

FOUCARAL.

Avec votre licence
Je m'en vai donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'Office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t'il,
Votre Maître Japhet ?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,
Pressé de son amour qui lui donne des aîles,
Le rangera bien-tôt auprès des Demoiselles.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second Dom Guichot,
Instruire tous mes gens, & leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie,
Dont je veux achever Dom Japhet d'Armenie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut ;

Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut ;
C'est un fou très-complet.

FOUCARAL *revient sur le Théatre.*

Dom Japhet le fantasque,
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un Basque,
Il arrive.

LE COMMANDEUR.

Hé mon Dieu, courez-y promptement,
Seigneur Alvare, allez l'amuser un moment,
Cependant que j'irai donner ordre à la piéce ;
Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma Niéce :
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.
Ma Niéce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave Dom Japhet, des hommes le plus sage.

LEONORE.

Je ne mérite pas un si grand Personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vai donner ordre à le bien recevoir,
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

SCENE III.

MARINE, LEONORE.

MARINE.

Dieu sait si l'Ecolier sera de la visite.

LEONORE.

J'en ai grand' peur, Marine ; & d'un autte côté,
D'un desir de le voir mon esprit est tenté ;
Je n'avois contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un pere la puissance,
Qui sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déja sur moi quelque projet ;
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien, & n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alfonce, il est digne de moi ;
Mais quand on a son pere, on ne peut rien de soi :
Et j'aurois beau l'aimer & m'en voir adorée,
Qu'un tel bien sans mon pere auroit peu de durée.

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu.

LEONORE.

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune ?
Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCENE IV.

On fait du bruit derriere le Théatre.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, DOM JAPHET, LEONORE, MARINE, *les gens du Commandeur, un Harangueur.*

LE COMMANDEUR.

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir,
Aux dépens de Japhet je me veux divertir ;
Dom Alvare, instruisez ma Niéce.

RODRIGUE.

Place, place,
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

D. JAPHET.

Pascal, Roc, Foucaral,
Dites bien que je suis venu sur un cheval.
Les traîtres n'y sont plus. Ha! canailles, canailles,
Vous m'avez-donc quitté? par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte : ô gibiers de Corbeaux!
Puissiez-vous devenir chef-d'œuvres de Bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monsieur.

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Par-tout.

D. JAPHET.

Je.....

D. ALVARE.

Par trois fois qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs.

D. ALVARE.

Le Commandeur, mon Seigneur & mon Maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais....

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître
Tant d'obligations, je ne sai pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons par notre bonne chere
De vous faire oublier la Cour.

MARINE.

Et moi, j'espere
Que le grand Dom Japhet m'aimera.

LEONORE.

Quant à moi
Je lui donne mon cœur, mon amour & ma foi.

D. JAPHET.

Ha Messieurs! permettez au moins que je réponde:
Trêve de compliment, ou que Dieu vous confonde.
Pascal, Roc, Foucaral, parlons à notre tour.

UN HARANGUEUR *toussant, renislant & se mouchant, en soutane.*

Monsieur.

D. JAPHET.

Ventre de moi, je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La Cour
Qui vous a vû briller comme le Zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un Roi d'Ithaque..

D. JAPHET.

O de ces grands Parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, *toûjours renislant & toussant.*

J'ai fait incontinent:
La Cour donc, dont jadis vous fûtes les délices
De notre grand César Charles-Quint.

D. JAPHET.

Quels supplices
Suis-je venu chercher!

LE HARANGUEUR.

La Cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que....

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La Cour donc....

D. JAPHET.

Que fit elle,
La Cour, la Cour, la Cour?

LE HARANGUEUR.

La Cour donc, qu'on appelle
Le céleste séjour.

D. JAPHET.

Quoi toûjours renifler,
Moucher, tousser, cracher, & toûjours me parler?
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Eh de grace, Messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.
Dequoi diable sert-il à votre Commandeur?

D. ALVARE.

C'est son Grand-Harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant Office!
Et vous, qui me parlez, quel est votre exercice?

D. ALVARE.

Je suis son Grand-Veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses Officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!
Et votre Commandeur reçoit ainsi son monde?
Et ne veut pas chez lui que personne réponde?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis apperçû;
Mais l'Empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.

Re-

Reçoit-on bien un homme alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit Harangueur,
Qui m'auroit à la fin fait mourir de langueur?
J'en écrirai deux mots à l'illustre Duc d'Alve,
Son Parent & le mien: bon Dieu!

On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.

D. ALVARE.

C'est une salve
Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ha ma foi je suis sourd,
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour.
Niéce du Commandeur autrefois villageoise,
Et maintenant grand' Dame & Dame discourtoise,
Est-ce de guet-à-pend, ou bien par cas fortuit
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit?
De cent sots complimens sans y compter le vôtre,
Contre moi décochez, entassez l'un sur l'autre,
N'étoit-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'Harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa reniflerie?
Et pourquoi sur le tout cette mousqueterie,
A moi de l'arme à feu l'ennemi capital?
Rendez-moi donc réponse, Ange ou Démon fatal.
Parlez haut, parlez haut sans tant mâcher à vuide:
O que l'amour devient à mon goût insipide!
Je ne vous entens point, me parlez-vous ou non?

On fait semblant de parler, & on ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.

Elle

Elle me parle, hélas ! je suis sourd tout de bon !
Elle feint de parler, c'est moi qui n'entends goute ;
Le Cousin de César est assourdi sans doute.
A mon âge, Messieurs, n'est-ce pas grand' pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?
Parlez bien haut, Messieurs, de grace à la pareille,
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.
Hélas ! on s'égosille, & je n'entens non plus
Que si l'on me vouloit emprunter mes écus.
Maudit Amour, maudit Orgas, maudit voyage,
Maudite Léonore, & maudit son visage.

Le Commandeur revient.

Ha Commandeur d'Enfer vous voilà de retour,
En êtes-vous bien mieux de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez, est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit le grand fou, comme il ouvre la bouche !
O le fâcheux objet alors qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon Dieu je voudrois aussi perdre la vûë,
Afin de ne voir point cette sorte cohuë:
J'aimerois bien mieux voir un troupeau de Sergens:
O que les Grands Seigneurs ont de vilaines gens !
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage,
Me voilà revenu de mon beau mariage,
Dieu m'a donné l'ouïe, & Dieu m'en a perclus,
Et que de Léonore on ne me parle plus ;
La drôlesse me coûte & l'honneur & l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guères moins réjouïe.
Si jamais à Coquette....

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Ha tout beau, Dom Japhet,
Vous guérirez bien-tôt.

D. JAPHET.

J'entens bien en effet,
Ha ! sur mon Dieu j'entens.

LEONORE *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur.

D. JAPHET.

Tout doux, la peste !

LEONORE *toûjours haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Je vous entens de reste,
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, Commandeur de mon ame,
Je vous entens, mon cher ; Grand Dieu que je réclame,
Si vous m'avez rendu la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir :
Je ne retracte point le don de ma franchise:
Mais qu'on reparle encor pour assûrer la crise,
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE *fort haut.*

Monsieur, assûrément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ha ! parlez doucement,
Vous me rassourdissez, la peste comme il crie !
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

Tous à la fois & fort haut.

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Bon Dieu! vous criez tous,
J'aimerois bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR *toûjours haut.*

On s'est accoûtumé...

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoûtume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

Tous fort haut.

Vous nous entendez donc ?

D. JAPHET.

Et oui, je vous entens
Pour la centiéme fois : mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, Messieurs, & tout à l'heure,
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure :
Et si vous m'aimez bien, notre cher Commandeur,
Qu'on ne me montre plus le vilain Harangueur ;
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra ma foi sur lui faire gourmades.
Ne le voilà-t-il pas?

D. ALVARE.

Le Harangueur passe au travers du Théatre.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
Pour un si grand Seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble:
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,

Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur, qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auroient pu mieux faire :
Mais pour vous obliget, j'oublirai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui, mais j'en mourrai moi, si vous ne vous hâtez,
Car je suis fort pressé de mes nécessitez :
Nous autres esprits chauds nous pressons les affaires.
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur.

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'Empereur,
De vous bien régler; de plus, il amplifie
D'un brevet de Marquis Dom Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'Empereur mon Cousin me donne un Marquisat ?
Bon parent par mon chef, le présent n'est pas fat :
Un Marquisat pourtant est chose fort commune,
La multiplicité de Marquis importune :

Depuis que dans l'Etat on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un Marquis supposé.
D. ALVARE.
Celui que l'on vous donne est nommé Roche-
solles.
D. JAPHET.
Le nom ne m'en plait pas beaucoup.
FOUCARAL.
Entre les Poles
Il n'en est pas un tel, son nom vient d'un
Rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille Solles pêcher,
Dont la dîme est à vous.
D. JAPHET.
Est-ce un Port?
FOUCARAL.
Magnifique.
D. JAPHET.
Le Château du Marquis est-il beau?
FOUCARAL.
Tout de brique.
D. JAPHET.
Il durera long-tems: les habitans du lieu,
Morisques ou Chrétiens?
FOUCARAL.
Grands serviteurs de Dieu.
D. JAPHET.
Les Dames?
FOUCARAL.
Elles sont & courtoises & belles.
D. JAPHET.
Douces?
FOUCARAL.
Comme du lait.
D. JAPHET.
Je les aime bien telles.
Et de Couvents, combien?
FOUCARAL.
Neuf.
D. JA-

D. JAPHET.
De Paroisses?
FOUCARAL.
Huit.
D. JAPHET.
Y prend-on des manteaux?
FOUCARAL.
Par ci, par-là, la nuit.
D. JAPHET.
Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de
joye?
FOUCARAL.
Selon.
D. JAPHET.
Et le Seigneur fait-il battre monnoye?
FOUCARAL.
Tant qu'il veut.
D. JAPHET.
Lieu public pour les Comédiens?
FOUCARAL.
Fort beau.
D. JAPHET.
J'en veux avoir souvent d'Italiens,
Je les trouve bouffons; mais toi que j'inter-
roge,
Es-tu natif du lieu, pour en faire l'éloge?
FOUCARAL.
Un Maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif;
Le Juge en est sévere.
D. JAPHET.
On y fait donc justice?
FOUCARAL.
C'est le meilleur Bourreau qui soit dans la Ga-
lice.
D. JAPHET.
Je veux faire pourvoir dans les prochains Etats,
A la confusion de tant de Marquisats:
Fais m'en ressouvenir. O future Marquise,
 Vous

Vous voyez que le Ciel mes desseins favorise:
Mais, mon cher Commandeur, concluons vitement,
Je suis de mon amour pressé cruellement
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe,
Mon esprit s'en altere, & mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque tems.

D. JAPHET

Voire qui le pourroit!
Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires,
Vos Nôces ne sont pas des Nôces ordinaires,
Il y faut des Ballets, des combats de Taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux, j'en suis, je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Echantillon sanglant de ma valeur sans bornes:
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

RODRIGUE *tous bas à l'oreille du Commandeur.*

Madame Anne Enriquez
Dans la Cour du Château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

Je vais la recevoir: Monsieur, tout aussi tôt
Je reviens vous trouver.

D. JAPHET.

Allez, il ne m'en chaut,
Pour

Pourvu que mon Soleil incessamment m'éclaire.
Mais ne la vois-je pas avec mon Secretaire?
Il est recidivant le faquin, & toûjours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'Ours:
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre,
L'ayant surpris, le battre, & puis le faire pendre.

CHANSON.

Sur le Chant, de *Las qui hâtera le tems!*

Beauté, seringue à brazier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A feu & à sang:
Hélas! l'amour m'a pris,
Comme le chat fait
La souris.
Je t'y prens, grand pendart, tu baises donc sa main?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.
Quoi, ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'yvoire ose faire des taches?
Icare audacieux, téméraire Ixion,
Je te juge & condamne à décollation:
Et toi, de qui je tiens la main très-inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur Hymenée.

LEONORE.

Si vous voulez m'ouïr.

D. JAPHET.

Je serois un grand sot.

D. ALFONCE.

Monsieur.

D. JAPHET.

Tais-toi, Truant, pied-plat, Cagou, Bigot.

LEONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre,
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pû surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entens, parlez.

LEONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des complimens pour vous ; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandois par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étois toute à vous : votre homme un peu trop prompt,
M'en a baisé la main, & fait rougir le front:
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon ? mon courroux s'appaise par sa cause:
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus,
Je veux la dévorer de mes baisers goulus.
Dom Roc, regarde-moi promener cette Belle,
Aussi digne de moi, que je suis digne d'elle.
Vous m'aimerez bien fort?

LEONORE.

Oui, je vous le promets,
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM ALFONCE, MARC-ANTOINE.

D. ALFONCE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger!

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALFONCE.

Il n'y fut donc jamais.

MARC-ANTOINE.

Votre mere, peut-être...

D. ALFONCE.

Ma mere avec son fils a toûjours fait le maître :
Mais est-elle arrivée ?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALFONCE.

Hélas ! que mon beau tems s'est bien-tôt obscurci:
Es-tu bien assûré que c'est elle ?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALFONCE.

Et que ferai je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez esperer.

D. ALFONCE.

Je suis desesperé,
Et la Terre & les Cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverois la bonté de ma mere.

D. ALFONCE.

N'ayant pas épousé la fille de son frere,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solemnellement;
Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire ? & qu'aura-t-elle à faire ?
Me voudra-t-elle ouïr ? tu connois son humeur,
Et de son esprit fier la severe rigueur ;
Je n'y vois nul remede, il faut que je m'absente ;
Car irois-je ajoûter au mal qui la tourmente,
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Seville à sa Niéce épousé ?
Mais quitterois-je aussi la belle Léonore,
Un Ange à qui je plais, un Ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien?
Hélas ! j'ai tout à craindre, & je n'espere rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirois ingénuëment la chose.

D. ALFONCE.

J'y suis tout résolu: tantôt, pourvû qu'elle ose
Paroître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCENE II.

MARINE, DOM ALFONCE, MARC-ANTOINE,

MARINE *avec une bougie.*

A Telle heure, une fille
Chercher un Ecolier, l'Ambassade est gentille ;
Il faudroit pour le moins savoir l'art de Maugis,
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALFONCE.

Qui va-là ?

MARINE.

Haye, c'est moi.

D. ALFONCE.

Qui vous ?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALFONCE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici ?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALFONCE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :
Léonore ne peut accomplir sa promesse,
Japhet à sa fenêtre en conversation,
Doit passer cette nuit par assignation;

De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre;
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALFONCE.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver:
Quoi! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes?
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes;
Et que veut-elle faire avec ce maître-fou?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne voi pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. ALFONCE.

Un accident fâcheux que je lui voulois dire,
Se pouvoit éviter sans ce Prince des fous.
Je veux ici l'attendre, & le rouer de coups,
Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure;
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure:
Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE.

Léonore m'attend, foin, ma bougie est morte,
Je pourrois bien heurter mon nez à quelque porte;
Peste soit de l'amour!

D. ALFONCE.

Nos fous viendront bien-tôt.

MARCANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut.
Les voici.

SCENE

SCENE III.

FOUCARAL, DOM JAPHET, DOM ALFONCE, MARCANTOINE.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas:
Mais en cas d'employer une échelle de soye,
On peut bien hazarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joye
Je pourrois hazarder quelques coups de bâton,
S'il étoit question de tâter un teton.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux, des plus beaux du monde,
Durs, distans l'un de l'autre, & de figure ronde.

FOUCARAL.

Cancaro! deux tetons, j'en aurois assez d'un.

D. JAPHET.

Si le Ciel m'avoit fait d'un mérite commun,
Léonore auroit pu résister à mes charmes:
Mais je n'ai qu'à paroître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisoit les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat voirement, & Pascal en est deux.

MARC-

MARC-ANTOINE.
Je m'en vais te payer bien-tôt de ta louange.
D. JAPHET.
Que j'aurai de plaisir avecque ce bel Ange!
Je puis très-justement dire avec feu César,
Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.
FOUCARAL.
Par hazard,
Si ce vieil Commandeur vous donnoit de l'épée?
D. JAPHET.
Alors, je ne suis plus César, je suis Pompée.
FOUCARAL.
Que voulez-vous donc faire avec ces Chantres-ci?
D. JAPHET.
J'en veux dulcifier mon amoureux souci.
FOUCARAL.
Et si le Commandeur entend votre Musique?
D. JAPHET.
Foucaral, ta raison est assez énergique:
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé!
FOUCARAL.
Preferez-vous l'argent à quelque bras cassé?
D. JAPHET.
Nous sommes loin encor d'où repose ma joye:
Pour gagner mon argent, devant qu'on les renvoye,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour,
Sur le feu violent de mon brûlant amour:
Quant à moi de tout tems j'aime la symphonie,
Et tiens que des bons vers, les beaux airs sont la vie:
Chantez, Musiciens; mais non, ne chantez pas,
Foucaral a raison, retournez sur vos pas;
Ma Musique pourroit être ici scandaleuse:
Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

Amour Nabor,
Qui du jabot
De Dom Japhet,
As fait
Une ardente fournaise:
Hélas! Hélas!
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu Gregeois
M'a fait Pantois,
Et dans mon Pis
A mis
Une essence de braise.
Bon Dieu! bon Dieu!
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé?
FOUCARAL.
Ces mots Nabot, Jabot & Pantois m'ont charmé.
D. JAPHET.
Je pourrois bien demain après la jouïssance,
Ainsi que de raison produire quelque Stance.

Alfonce & Marc-Antoine frapent chacun le sien.

Ha! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu?
FOUCARAL.
Qui moi! je viens aussi ma foi d'être battu.
D. JAPHET.
L'on redouble sur moi.

Japhet & Foucaral ne branlent point.

FOUCARAL.
L'on m'en a fait de même.

Le bourreau qui me frappe eſt d'une force extrême.

D. JAPHET.

Et celui qui me frappe eſt un hardi frappeur.

FOUCARAL.

Monſieur, ſi vous vouliez, je crirois au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien,

FOUCARAL.

Morbleu, cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le Lutin qui me bat, n'a pas beaucoup de hâte,
Il frappe poſément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déja donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf, Meſſieurs les frappeurs, je défends le viſage.

FOUCARAL.

Ma foi, je vais crier.

D. JAPHET.

Foucaral, ſoyez ſage.

FOUCARAL.

Je ne le ſuis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour ſauver le viſage aux dépens de nos os,
Mettons nous ventre à ventre, & face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver?

D. JAPHET. *Ils ſont joints.*

Maintenant que l'on faſſe
Tout ce que l'on voudra.

D. ALFONCE.

Qui va là?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALFONCE.

Comment?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

DOM ALFONCE.

Il faut s'en tenir là,
C'eſt aſſez pour un coup.

D. Alfonce s'en va.

FOUCARAL.

On nous quitte des autres,
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Auſſi font bien les nôtres:
J'y ſens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en ſens gueres moins.

D. JAPHET.

Graces à Dieu, ceci s'eſt paſſé ſans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'avanture une bonne fortune?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne ſers ici que de recors?

D. JAPHET.

Il revient des Eſprits ceans.

FOUCARAL.

Plûtôt des corps
De frapante maniere, & de main vigoureuſe.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien dans ma verve amoureuſe:
Je tiens tous ces coups-là fort au-deſſous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens deſſus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au Roi;

FOUCARAL.

C'eſt fort bien aviſé.

D. JAPHET.

Le Balcon de ma belle
Doit être près d'ici, siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

SCENE IV.

LEONORE, DOM JAPHET, FOUCARAL *qui siffle.*

LEONORE *au haut du Balcon.*

Est-ce vous, Dom Japhet?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel Ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LEONORE.

Je ne le puis celer, le désir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ha! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
Alerion musqué, doux comme malvoisie:
Mais ne ferai-je point vers vous ascension?

LEONORE.

Aimable Dom Japhet, c'est mon intention.
Je m'en vais vous jetter l'échelle.

D. JAPHET.

Ha Seraphique!
Pour

Pour vous remercier foible est ma Rhetorique:
Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Eh bien, qu'en penses-tu?
Je suis venu, j'ai vû.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET *en montant.*

Je monte, ou Dieu me sauve,
Foucaral?

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve,
Et vous aussi.

FOUCARAL.

D. JAPHET.

Va-t en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers,

D. JAPHET.

En matiere d'amour, je n'aime pas un tiers.

LEONORE.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je la vais retirer, cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

LEONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment

Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bien heureux Japhet.

LEONORE.

Je ne reviendrai point, qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond & de durée:
S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,
Ce seroit fait de moi.

D. JAPHET.

Ce seroit fait de nous.
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un Perroquet,
Je commence à trembler pour mon dessein coquet:
O des Amans furtifs, Déesse ténébreuse!
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois Lirons;
Et deux gros chats-huants: Déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose;
Prête-moi ta faveur à me bien divertir,
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir.
J'entens quelque rumeur, le Ciel me soit en aide!

SCENE V.

DOM ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE. & *autres.*

D. ALVARE.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remede.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le Commandeur:
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Ha Messieurs! suspendez la Sentence mortelle:
Je ne suis point voleur, je ne suis seulement
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle Amant;
De plus, l'on m'a battu bien fort depuis une heure:
Si frais battu, Messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux à moi! bon Dieu! ce seroit me blesser;
Un grand Seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite qu'on me l'assomme.

RODRIGUE.

Tirerai-je ?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau, ne tirez pas,
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tuë,
Et que s'homicider est chose défenduë.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, & jetter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance,
Ou bien dépouillez-vous sans faire résistance,
De vos chers vêtemens, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtemens, Messieurs ! parlez-vous tout de bon ?
Savez-vous que je suis le plus frilleux du monde ?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde ?
Vite, qu'on me le fronde, il voudroit raisonner.

D. JAPHET.

Frondeurs, ne frondez pas, je vais vous le donner.
Voilà pour commencer, la rondelle & l'épée.
Je me disois tantôt César, je suis Pompée.
César vint, vit, vainquit ; & moi je suis venu,
Je n'ai rien vû, l'on m'a battu, puis mis à nud :
O noir Amour !

LE COMMANDEUR.

Ma foi, ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, Assassins.

D. ALVARE.

Qu'est ce que j'entends dire ?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins ;
Qu'on le tuë.

D. JAPHET.

Ha ! Messieurs, je disois spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine,
Si j'ai crû votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne,
Qu'on n'épargne une peau douce comme la mienne,
Qu'ainsi ne soit, voilà mon fidele chapeau :
Mais, Messieurs, voulez vous que je demeure en peau ?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent ?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout à l'heure l'entr'ouvrent.

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation,
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous acheverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette
De son Balcon en bas; donne-moi ce fusil,
Je veux faire un beau coup....

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise,
Et la plainte au chétif ne sera pas permise?
Ma foi, c'est bien à moi de faire le railleur;
Mort de peur, mort de froid, & pris pour un voleur:
Laissez-moi donc en paix, attiédissez vos biles,
Et que mes vêtemens vous puissent être utiles;
Voilà mon haut de chausse, & mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, Seigneur, & grand merci.

D. JAPHET.

C'est trop, c'est trop, ma foi, c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nud pourtant, peste soit la canaille!
Si je n'avois été si haut embalconné,
Cent coups au lieu d'habits je leur eusse donné.
Mais mon Ange est long-tems.

SCENE VI.

UNE DUEGNE, DOM JAPHET.

UNE DUEGNE.

LA nuit est fort obscure,
Garre l'eau.

D. JAPHET.

Garre l'eau! bon Dieu, la pourriture!
Ce dernier accident ne promet rien de bon.
Ha! chienne de Duegne, ou servante, ou Démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable,
Sepulcre d'os vivans, habitacle du Diable,
Gouvernante d'Enfer, épouventail plâtré,
Dents & crins empruntez, & face de châtré.

LA DUEGNE.

Garre l'eau.

D. JAPHET.

La Diablesse a redoublé la dose;
Execrable Guenon, si c'étoit de l'eau rose,
On la pourroit souffrir par le grand froid qu'il fait;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espererois le retour de ma belle,
Etant tout putrefait, que ferois-je avec elle?
Il faut ceder au tems, c'est assez pour un coup:
J'ai fort mal réussi; mais j'aurai fait beaucoup,
Si je puis descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chûte ou d'anicroche,
Que maudit soit l'Amour, & les Balcons maudits,

D'où l'on sort tout couvert d'urine, & sans habits :
Que le métier d'amour est un rude exercice!

SCENE VII.

LE COMMANDEUR, & ses Gens, DOM ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL, DOM JAPHET.

LE COMMANDEUR.
Qui va-là?
D. JAPHET.
Qui me dit qui va-là?
LE COMMANDEUR.
La Justice.
D. JAPHET.
Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.
D. ALVARE.
Qu'on le saisisse au corps.
D. JAPHET.
Autre grêle de coups!
Faisons bien le mauvais : au premier qui me touche,
De l'ame d'un fusil je fermerai la bouche.
D. ALVARE.
Les armes bas, de par le Roi.
D. JAPHET.
Le Ciel m'a fait
Son plus proche parent.
LE COMMANDEUR.
Est-ce vous, Dom Japhet?
D. JAPHET.
Est-ce vous, Commandeur?
LE COMMANDEUR.
Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.
Je m'en allois baigner.
LE COMMANDEUR.
En Hiver?
D. JAPHET.
Oui, je meure.
L'Amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner sans en être enrhumé.
Amour! par ta bonté rends l'échelle invisible.
LE COMMANDEUR.
Autant que la saison votre amour est terrible,
Et l'on peut vous nommer un Amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'Hiver.
D. JAPHET.
Foi de fidele Amant, présentement je suë.
RODRIGUE.
Avec les habits de Dom Japhet.
J'ai trouvé ces habits au détour de la ruë;
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassez,
Il les a laissé cheoir, je les ai ramassez.
LE COMMANDEUR.
A qui sont ces habits?
FOUCARAL.
Ce sont ceux de mon Maître,
Je les reconnois bien.
D. JAPHET.
Cela pourroit bien être.
Je les avois donnez à garder à mes gens;
Ils les ont égarez, comme ils sont négligens.
LE COMMANDEUR.
Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.
D. JAPHET
Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

Dom Japhet & les autres s'en vont, & Alfonce & Marc-Antoine entrent sur le Théatre.

SCENE VIII.

DOM ALFONCE. MARC-ANTOINE.

D. ALFONCE.

LA Fortune & l'Amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou tout à l'heure apperçuë,
Me prépare une entrée au Ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issuë.

D. ALFONCE.

Le Commandeur dormant, que peut-il m'arriver ?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa Niéce, il vous pourra trouver.

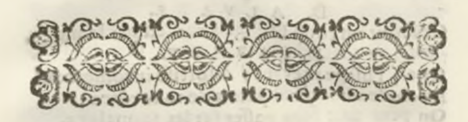
D. ALFONCE.

Et si le Ciel tomboit ? vois-tu, laisse moi faire,
La Fortune & l'Amour ont soin du téméraire ;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet!
O qu'il est mal-aisé quand on sert un jeune homme,
De dormir tous les jours à l'aise & de bon somme!

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM ALVARE, DOM JAPHET.

D. ALVARE.

L'Alezan est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plait donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas?

D. JAPHET.

Fort bien, & qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes ;
J'en voudrois un qui fût entre triste & gaillard,
Qui tint fort de la mule, & fort peu du Bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litiere.

D. JAPHET.

Mon dessein, entre nous, menace de la biere ;
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu ?

D. ALVARE.

Ce seroit un coup sûr: mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi, l'usage prévaut? ô sottise incommode!
En chose où le péril paroît de tous côtez,
On peut fort bien passer sur les formalitez.
Et si quelque Taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain Taureau peut un homme découdre,
Ne peut on pas alors se tirer à quartier?

D. ALVARE.

Ce seroit l'action d'un lâche Cavalier.

D. JAPHET.

Ce seroit l'action d'un Cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, & montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop: & l'arme que j'aurai,
Que sera-ce?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint & doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la Hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un Taureau! Dieu vous en garde!

D. JAPHET.

Et qu'en pourroit-on dire?

D. ALVARE.

On s'en moqueroit fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins quand on me verra mort?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la pance,

Et

Et plus large & plus tendre, & plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal,
Car un Taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire.
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire;
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux Dames des Balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes.
O que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes!
Je voudrois de bon cœur être sans Marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu, je vais m'armer: si jamais j'en échape,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y ratrape.

SCENE II.

DOM ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

HE bien, ma chere Elvire, ai-je encore à languir?

ELVIRE.

Ma mere est un esprit qui ne peut revenir,
Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frere une bonne nouvelle;
S'il ne revient bien-tôt nous esperons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher & partir dès demain;
S'il est en quelque endroit des lieux que le Ciel couvre,
Il sera bien caché si je ne le découvre.
Mais s'il est mort, Elvire?

ELVIRE.

Hélas! j'en ai grand' peur,
Car ma mere en mourroit sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frere?

ELVIRE.

C'est l'unique remede à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi, vous quitter!

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut.
Sa mort, ou son retour, vous ramenent bien-tôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre, il faut que je vous quitte,

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite;
Vous trouverez un frere, & vous aurez sa sœur.

SCENE III.

LE HARANGUEUR, D. ALVARE, ELVIRE.

LE HARANGUEUR.

HA, Seigneur Dom Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, Seigneur Pedro?

LE HARANGUEUR.

Ce fou mélancolique
Avoit un Secretaire en habit d'écolier:
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un Cavalier,
Eperdûment épris d'amour pour Leonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

LE HARANGUEUR.

Elle l'aime, & même elle l'adore:
Ce bienheureux Amant dans sa chambre introduit,
Où vrai-semblablement il a passe la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime & qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t on sû?

LE HARANGUEUR.

Sa chambre mal fermée
Les a laissé surprendre à notre Commandeur;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,

Lorsqu'il pensoit trouver une niéce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire Amant;
Aux cris du Commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armez au secours de leur maître:
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune Ecolier, s'est mis à son côté;
Et lui sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes.
Oui, jamais il n'en fut en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui: c'est un Roland, un Cid.
Il a blessé nos gens du plus grand au petit;
Notre Commandeur même est blessé dans l'épaule:
Enfin, on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditoit,
Non sans étonnement, on a vû qu'il portoit
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand Seigneur, soi disant Secretaire.
Quoique pris, on l'a vû conserver sa fierté,
Comme un jeune Lion dans les fers arrêté.
Madame Leonor dans sa chambre est pâmée,
Où notre Commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur!

LE HARANGUEUR.

Je crois que le voici.

SCENE IV.

DOM ALFONCE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

D. ALFONCE *en habit de Cavalier, & lié.*

Quand je devroir mourir.

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALFONCE

J'en aurois fait mourir devant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin!

D. ALFONCE.

Mon crime est mon amour,
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'ès qu'un imposteur.

D. ALFONCE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infâme Niéce...

D. ALFONCE.

Est un Ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ha! je la punirai, je le dois, je le puis.

D. ALFONCE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis?
Si je n'étois lié, ta bouche criminelle
Ne hazarderoit pas des blasphêmes contr'elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant! tu l'as séduite, & ta condition
Est chose supposée & pure invention.

D. ALFONCE.

Il est vrai, Commandeur, j'ai ta Niéce séduite,
Nous devions elle & moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, & m'a donné sa main;
Que n'executes-tu ton Arrêt inhumain?
Sa bouche d'un soûpir rendra ma mort heureuse,
C'est-là l'ambition de mon ame amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soûpir,
Je mourrai de l'Amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALFONCE.

Les plus cruels tourmens me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat, où je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALFONCE.

C'est toute mon envie:
Si je perds Leonore, ai-je à faire de vie?
Délivre moi le bras, donne moi ton poignard,
Tu me verras percer le cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom, je le saurois bien taire,
Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire;
Pour la peur de cent morts je ne le dirois pas,
Un amant comme moi ne craint point le trépas:
Mais pour justifier ma flâme, il le faut dire.
Je m'appelle Enriquez, voilà ma sœur Elvire,
Et ma mere est ici malade, & moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis:
Si

Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard & ta rage.

ELVIRE.

Ha mon frere!

D. ALFONCE.

Ha! ma sœur, laissez-moi donc parler:
Que délibere-t-on? je suis tout prêt d'aller
Pour réparer ma faute épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre;
Et je répete encor que je benis mon sort,
Si mon Ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR

Le valet de Japhet étant un Dom Alfonce,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALFONCE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espere qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore, & mon bien avec elle.

D. ALFONCE.

C'est m'élever au Trône en me tirant des fers,
Et me porter au Ciel au sortir des Enfers.

LE COMMANDEUR.

Que l'on aille querir ma Niéce.

ELVIRE.

Hélas mon frere!
Que vous avez coûté de larmes à ma mere!

D. ALFONCE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle, une juste priere
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guere.

D. ALFONCE.

Elle pourroit sans doute en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison;
Je devois épouser sa Niéce, elle étoit belle,
Je pouvois esperer de grands biens avec elle;
Ma

Mais peut-on éviter la volonté des Cieux?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux?
Pouvois-je deviner qu'en allant à Seville,
J'entrerois dans les fers d'une divine fille?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avois promis!

SCENE V.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, DOM ALFONCE, *& tous les autres.*

FOUCARAL.

MEssieurs, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner Dom Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le Taureau l'a-t'il maltraité?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs aussi vaillant qu'un Cid.
Un Taureau mal appris qui l'a vû dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi long-tems les cornes dans les reins;
Le vaillant Champion sans songer à ses mains,
Voyant que le Taureau le poursuivoit si vite,
A de la selle en bas bien-tôt changé de gîte.
L'impertinent Taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple mal-courtois, a dit, *nescio vos;*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;

Et

Et les cornes s'étant en gregue embarrassées,
L'infortuné Japhet, & ses belles pensées,
Ayant été long-tems dans l'air bien secoüé,
(Sans cornades pourtant, dont le Ciel soit loüé)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussiere,
Foulé de coups de pieds d'une étrange maniere.
On le remporte à quatre, & je viens tout exprès,
Vous faire le récit de ce triste succès.
Mais notre Secretaire est vêtu comme un Prince,
Que diable a-t il donc fait de son juste-au-corps mince?

D. ALVARE.

Dom Roc Zurducaci n'est plus un Ecrivain,
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE.

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence.
Comme un valet toûjours dit tout ce qu'il a vû,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvû.

LE COMMANDEUR. *Léonore rentre.*

Ma Niéce, approchez vous: dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude:
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait Epoux.

LEONORE.

Votre bonté me rend & muette & confuse,
Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.
Monsieur, je vous la donne.

D. ALFONCE.

Et moi je la reçoi,

Comme

Comme un bien, qui me rend aussi riche qu'un Roi.

LE COMMANDEUR.
Il faut aller trouver votre mere, & j'espere
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mere.

ELVIRE.
Ce bien-heureux Hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.
Et vous, & Dom Alvare, y pourrez profiter.

D. ALVARE.
Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR
Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCENE VI.

FOUCARAL, DOM JAPHET, LE COMMANDEUR, *& les autres.*

FOUCARAL.
Place, Messieurs, je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas:
Pour vous signifier que la fureur dans l'ame,
Dom Japhet courroucé vient chanter votre game.

D. JAPHET *armé de toutes pieces avec une lance.*
Où se cachera-t il, ce Commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit & dédit?
Ha! te voilà, vieux fou, sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, Oncle de Niéce folle;
Et tu ris, grand vilain? & tu m'as maltraité,
Et tes valets ont pris la même liberté?
Cepen-

Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des Taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta Niéce, ignorant affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur?
Elle auroit succedé dans ma couche honorable,
A ma chere Azareque, une Reine adorable;
Et traître, tu la fais femme d'un Ecrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main?
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre & mon tems & mes pas?
Si je n'étois Chrétien (mais le Christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclisme;)
Si je n'étois Chrétien, Commandeur effronté,
Je t'aurois dépaulé, décuissé, détêté;
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurois fait le Samson dans ma fureur extrême.
J'aurois mis ton Château tout sans dessus dessous,
Ton renifleur & toi, ta niéce & son époux.
Si tu m'avois tenu la parole promise,
Je lui donnois mon bien, je la faisois Marquise;
Moi parent de César, moi Marquis, moi Japhet,
J'allois faire l'esclave, & j'aurois fort mal fait.
Mais que je sache encor pourquoi d'un Secretaire
Cette jeune indiscretette est l'injuste salaire.
Est-ce pour les profits du Secretariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi ducat?
D. AL-

D. ALFONCE.

Monseigneur Dom Japhet !

D. JAPHET.

Vîtement, qu'on me l'ôte
Ce perfide valet.

D. ALFONCE.

Je confesse ma faute :
Mais lorsque vous saurez que j'étois Cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier,
Et que j'étois aimé de ma belle Maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'ame double & traîtresse,
Et vous pardonnerez...

D. JAPHET, *On lui corne aux oreilles avec une trompette de Postillon.*

Maudit soit le cornet !
C'est encore bien pis que le coup de mousquet.
Qui diable ès-tu ?

SCENE VII.

UN COURIER, DOM JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALFONCE, *& tous les autres.*

LE COURIER.

Je suis le Courier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amene ?

LE COURIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle & ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURIER.

Parlerai-je tout bas ?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin ?

LE COURIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête :
Parle donc vîtement.

LE COURIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler ?

LE COURIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vîtement.

LE COURIER.

Je n'ai sû jamais lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURIER.

Je le sai tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURIER.

De par moi l'Empereur.

D. JAPHET.

De ce visage là je garde quelque idée,
Et j'ai vû quelque part cette face ridée.

LE COURIER.

L'héritier du Soleil, le grand Mango Capac,
Souverain du païs d'où nous vient le Tabac,
Prit Coïa Mama sa sœur en mariage,
Du païs du Perou la fille la plus sage ;

Du

Du valeureux Mango, & de la belle Coia,
Est sortie en nos jours l'infante Ahihua;
Elle arrive à Madrid pour être baptisée:
De mon Cousin Japhet qu'elle soit l'épousée,
Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,
Tant sur les Perroquets qui sont couleur de feu,
Que sur les Lamantins du grand Fleuve Orillane,
Et mes prétentions sur la riche Goyane.

D. JAPHET. *à part.*

Le traître de Courier ressemble au Renifleur.
Faites-moi voir un peu le seing de l'Empereur.

LE COURIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre Royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter

LE COURIER.

La Dame Occidentale
A deux vaisseaux chargez de précieux bijoux,
De gorges de Griffons, de peaux de Loups-garoux,
De baume gris de lin, de Vezugues musquées,
De grandes pieces d'or non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela.

LE COURIER.

De Guenons qui parlent Portugais,
De gros Diamans bruts & de Rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout?

LE COURIER.

Ce n'est pas la centiéme partie:
Mais il faut faire grace à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur,
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur?
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message,
Je romprois là-dessus tout net un mariage,
L'Empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

Hé

Hé bien, la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme,
Vous avez avec nous un peu fait la grand' Dame;
Je m'en vais épouser l'Infante Ahihua,
Qui me va réjouïr comme un Alleluia:
Et vous son cher Galant, jadis mon Secretaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire;
Je vous sai fort bon gré de m'avoir supplanté;
Coquettes & Cocus ont grande affinité,
Coquette avec Coquet ne trouve pas son compte,
Et Coquet de Coquette a toûjours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci,
Vous en êtes content, & je le suis aussi.
Et vous le Commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise;
Certains petits discours parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi;
Vos fréquens complimens, votre renifierie,
L'affaire du Balcon & la mousqueterie,
Tout cela contre vous fait un procès verbal,
Qui vous condamne d'être à jamais animal;
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense,
César est son parent malheur à qui l'offense;
Je pars pour aller voir un Ange du Perou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant & comment & par où.
Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre,
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main:

Cepen-

Cependant, Monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il vous plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, & ne m'en irai pas,
Foucaral, fai venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déja venu sans mulets ni charrete,
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR.

Allons voir votre mere, & tâchons d'obtenir,
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir,
Le Seigneur Dom Japhet honorera vos Nôces,
Et puis après ira suivi de vingt Carosses
Recevoir dans Madrid l'Infante Ahihua,
Qui vient de pere en fils de Capac & Coïa.

D. JAPHET.

Soit, aussi-bien mon train n'est pas chose encor prête;
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

Fin de Dom Japhet d'Armenie.



LA

LA FAUSSE APPARENCE.

COMEDIE.

I 2 AC-

ACTEURS.

D. CARLOS DE ROXAS, Cavalier Castillan, Amant de Leonore.

LEONORE, Fille de D. Pedre, Maîtresse de D. Carlos.

D. PEDRE DE LARA, Gentil-homme Castillan, Pere de Leonore.

D. SANCHE DE LUSSAN, Amant de Flore.

FLORE, Maîtresse de D. Sanche, Sœur de D. Louïs.

D. LOUIS DE ROXAS, Cavalier de Valence, Frere de Flore, & Cousin de D. Carlos.

FABRICE, Valet de D. Carlos.

CARDILLE, Valet de D. Sanche.

MARINE, Servante de Flore.

La Scene est à Valence, dans la Maison de Dom Carlos.

LA

LA FAUSSE APPARENCE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, FABRICE, LEONORE.

D. CARLOS.

VErrai-je Dom Louïs ?

FABRICE.

Il vient dans un moment.

D. CARLOS.

Et Leonore ?

FABRICE.

Elle est dans son appartement.

D. CARLOS.

Sans obligation je m'engage moi-même

A ne la laisser point dans un péril extrême.
Je la veux proteger, puisque je l'ai promis,
Quand je verrois sur moi fondre mille ennemis,
Ha! que ne puis-je encore avoir pour l'infidelle,
Les tendres sentimens qu'autrefois j'eus pour elle!
Mais puis-je avec honneur encor m'assujettir
A ses indignes fers dont j'ai voulu sortir?
Il la faut éveiller afin qu'elle convienne
Des moyens d'assurer sa fortune & la mienne.
Mon Cousin Dom Louïs, qui va venir ici,
Pourra nous conseiller & nous servir aussi.

LEONORE.

Je ne dors point, Carlos, le sommeil est sans charmes,
A des yeux, qui sans cesse ont à verser des larmes,
Et ta fiere rigueur me cause trop d'ennuis,
Pour avoir du repos ni les jours ni les nuits.

D. CARLOS.

Cherchez de vos ennuis en vous-même la cause;
Mais je venois ici vous parler d'autre chose,
Sachez donc...

LEONORE.

Non, Carlos, je ne veux rien savoir,
Pour me faire obéïr tu n'as rien qu'à vouloir.

D. CARLOS.

Si cette complaisance, autant qu'elle est forcée,
Partoit d'une amour vraye, & non interessée,
Que ne ferois-je point pour un si grand bonheur?

LEONORE.

Que ne ferois-je point pour te tirer d'erreur?
Mais quand d'un faux soupçon l'ame est préoccupée,
Si loin de travailler à se voir détrompée,
Elle fuit son remede, en vain la vérité
Tâche

Tâche à lui redonner sa premiere clarté.

D. CARLOS.

Sur la foi de ses yeux on ne se trompe guere,
Et ce qu'ont vû les miens n'est pas imaginaire;
Mais tous ces vains discours ne sont pas de saison,
Quand j'aurois plus de tort que je n'ai de raison.
Votre pere nous suit: peut-être qu'à cette heure,
Il sait où vous & moi faisons notre demeure.
Vous savez son dessein, & que je ne dois pas,
Contre un tel ennemi me servir de mon bras;
Et soit que l'on se cache, ou qu'on prenne la fuite,
Que votre sûreté veut beaucoup de conduite.
Quoi qu'après tout l'espoir que vous m'aviez permis,
Après l'amour constant que vous m'aviez promis,
Vous ayez fait servir au dessein de ma perte
Une feinte tendresse à la fin découverte;
Quoi qu'un si lâche tour ait banni pour jamais,
De mon esprit crédule & la joye & la paix,
M'ait tiré de vos fers, & dispensé mon ame
De conserver encor pour vous la moindre flâme;
Par la seule pitié que me fait votre sort,
Je me veux exposer pour vous jusqu'à la mort.

LEONORE.

Cette compassion, Dom Carlos, est tardive;
Si tu ne m'aimes plus, qu'importe que je vive;
Mais, Carlos, si ton cœur si dur à l'amitié,
Est comme tu le dis sensible à la pitié,
Ou capable du moins d'un peu de complaisance,
Puisque depuis Madrid je garde le silence,
Et que quand je te parle, au lieu de m'écouter,
Ta colere te porte à me vouloir quitter:
Puisque mon sort cruel qui te rend si barbare,
Pour la derniere fois peut être nous sépare,
 Daigne

Daigne prêter l'oreille à mes derniers discours,
Quand tu n'en croirois rien, comme tu fais toûjours,
Quand ta haine seroit encore plus mortelle,
Quand autant que tu dis je serois infidelle,
Peux-tu n'accepter pas cette condition ?

D. CARLOS.

Hé bien ! je vous écoute avec attention.

LEONORE.

Tu m'aimas, Dom Carlos ; qu'ai-je dit, insensée ?
Mon indiscrette langue a trahi ma pensée,
Et j'ai mal commencé par une fausseté,
Un discours qui sera la même vérité.
Tu feignois donc d'aimer, & je crus être aimée,
Je crus que je regnois dans ton ame charmée;
Mais tu ne fus jamais d'amour bien enflâmé,
Qui peut cesser d'aimer n'a jamais bien aimé.
Tu sais bien si mon cœur fut facile à surprendre ;
Combien il combattit devant que de se rendre,
Et de quelle rigueur je traitai les valets,
Qui s'oserent charger de tes premiers poulets.
Enfin à m'attaquer telle fut ta constance,
Si foible fut la mienne à faire résistance,
Que tu vis tes desirs sur les miens absolus;
Tu me persuadas tout ce que tu voulus,
Tes lettres que j'avois constamment refusées,
Tandis qu'à mon devoir je les crus opposées,
Tes vers, & tes chansons, & tout ce qu'un Amant
Employe à faire croire un amoureux tourment,
Me donnerent du tien des marques si pressantes,
Ton mérite y joignit des forces si puissantes,
Qu'après mille sermens, les gages de ta foi,
Je te donnai la mienne, & te reçus chez moi.
Je veux bien l'avouer, j'eus repugnance à faire

Une pareille avance à mon devoir contraire;
Mais craignant les regards des voisins curieux,
Des actions d'autrui juges malicieux,
Qui te voyoient souvent passer sous ma fenêtre,
Et m'observoient alors qu'ils m'y voyoient paraître.
Dans un appartement où personne n'entroit
D'où l'on venoit au mien par un passage étroit,
Je reçus en secret ta premiere visite,
Et je ne fus jamais à tel point interdite.
Et l'aise de te voir, & la peur que j'avois,
Suspendirent long-tems l'usage de ma voix:
Nos ames par nos yeux se parloient l'une à l'autre:
Mais quel bonheur jamais dura moins que le nôtre !
J'oüis ouvrir ma chambre, & j'y courus soudain,
Tu crus que je fuyois peut-être par dédain,
Ou que le repentit qui suit une imprudence,
M'obligeoit, quoique tard, à fuïr ta présence :
Tu voulus m'arrêter, tu courus après moi,
Et lors un Cavalier, qui parut hors de soi,
Et qui de son manteau se couvroit le visage.
S'offrant à tes regards, te donna de l'ombrage ;
Mais le tems t'apprendra....

FABRICE.

Monsieur, votre Cousin
Vous vient voir.

LEONORE.

Il est donc encore en mon destin,
Qu'il vienne quand je veux prouver mon innocence ?

FABRICE.

Le voici.

D. CARLOS.

Cachez vous, Madame, en diligence ;
Ecoutez de la porte, aussi bien vous serez
Le sujet des discours que vous écouterez.

SCENE II.

D. LOUIS, D. CARLOS.

D. LOUIS.

Je vous viens quereller.

D. CARLOS.

Et pourquoi, je vous prie?

D. LOUIS.

Pour vous être logé dans cette hôtellerie.
Et vous ne pouviez pas me faire un plus grand tort,
Qu'en ne descendant pas en ma maison d'abord.

D. CARLOS.

Arrivé cette nuit?

D. LOUIS.

Jour & nuit, à toute heure,
Vous avez dû chez moi choisir votre demeure.
Qui vous mene à Valence?

D. CARLOS.

O mon cher Dom Louïs!
Comme par-tout ailleurs, des malheurs inouïs,
Quelque part où le sort me transporte, ou m'arrête,
Je m'y trouve bien-tôt battu d'une tempête,
Et comme par dessein, cet implacable sort
Me suscite toûjours l'orage auprès du port.

D. LOUIS.

Si tout ce que je puis, & ce que je possede,
Peut soulager vos maux, ou leur donner remede,
Je vous offre mon bras, mon crédit & mon bien.

D. CARLOS.

En l'état où je suis, je ne refuse rien.

Cependant apprenez le sujet de ma peine,
Et le cruel malheur, qui dans ces lieux m'ameine,
Esclave dans Madrid de mon ambition,
J'éloignois de mon cœur toute autre passion;
Mais quand on a des yeux, peut-on garder son ame
De brûler tôt ou tard d'une amoureuse flâme?
J'aimai donc à la Cour une jeune beauté;
Je lui dis mon amour, & j'en fus écouté,
Et sans faire le vain, ma fortune fut telle,
Qu'elle brûla pour moi, si je brûlai pour elle.
Je n'allongerai point ce récit malheureux,
Des services, des soins que rend un Amoureux:
Il suffit que je fis tout ce qu'il faut pour plaire,
Et comme les présens font à la fin tout faire,
Pour la premiere fois, en secret, & la nuit,
Je fus par sa suivante en sa chambre introduit.
Hélas! dans ce moment elle étoit infidelle,
Un Rival nous surprend, j'enrage, je querelle;
J'attaque, on se défend, je blesse, & sous mes coups,
Ce Rival accablé satisfait mon courroux.
Lors le croyant sans vie, & la voyant pâmée,
Par le bruit du combat sa famille allarmée,
Je crus que le courroux d'un vieil Pere irrité,
A cause de ses ans devoit être évité,
Et je crus qu'insulter à cette malheureuse,
N'étoit pas l'action d'une ame généreuse:
Préparant donc la mienne à tout évenement,
Et mettant mon espoir en mon bras seulement,
J'étois prêt de sortir, sans croire mon courage,
Qui n'avoit pas encore assez soulé sa rage,
Quand l'ingrate beauté reprenant ses esprits,
Faisant parler pour elle, & ses pleurs & ses cris,
Me pria, m'embrassant, quoique je pûsse faire,

De ne la laisser pas au pouvoir de son pere.
J'avois pour elle alors avec juste raison,
Toute l'horreur qu'on a pour une trahison,
Et j'avois eu besoin de toute ma prudence,
Pour ne m'emporter pas à quelque violence:
Mais peut-on s'empêcher, quand on est généreux,
D'aider un ennemi que l'on voit malheureux?
Je répandrai mon sang, pour vous sauver la vie,
Beauté trop tard connuë, & trop long-tems servie:
Et si je meurs pour vous, lui dis je, je permets
A votre esprit ingrat, de n'y songer jamais.
Elle ne répondit qu'en répandant des larmes,
Et même en sa douleur conserva tous ses charmes.
Nous sortimes sans peine, & sans autre danger,
Que la crainte que j'eus, qu'on ne nous vint charger.
Le mal que m'avoit fait cette fille infidelle,
Ne pouvoit m'empêcher de tout craindre pour elle,
Un ami nous reçut chez un Ambassadeur,
On saisit tout mon bien, on m'ôta tout l'honneur.
Mon Rival fut trouvé percé de trois blessures,
Dont on tira d'abord de tristes conjectures;
Mais sa jeune vigueur l'aura fait revenir:
Je n'ai pas de son nom gardé le souvenir.
Il poursuivoit en Cour une importante affaire;
Mais cette circonstance ici n'importe guere.

D. LOUIS.

L'avanture est étrange.

D. CAR-

D. CARLOS.

Ecoutez ce qui suit.
Vous voyez par l'état où le sort m'a réduit,
Qu'il faut absolument que je quitte l'Espagne,
La Justice me suit; le Pere est en campagne.
Je ne dois plus l'aimer, & ne dois pas aussi
La laisser sans secours, l'ayant conduite ici:
Il ne faut pas aussi qu'on me trouve avec elle,
Un Couvent serviroit d'asyle à cette belle;
Mais du bien que j'avois, il ne m'est rien resté,
Que le malheureux fer que je porte au côté.

D. LOUIS.

Je vous offre ma bourse.

D. CARLOS.

Ha! je ne veux pas prendre
Ce que je ne suis pas en état de vous rendre.

D. LOUIS.

Mais chez moi, mon Cousin, qui la viendra chercher?

D. CARLOS.

Mais belle comme elle est, s'y peut-elle cacher?
Pour qui passeroit-elle?

D. LOUIS.

Ou bien pour ma parente,
Ou ma sœur la tiendroit au lieu d'une suivante.
Rien n'est plus à propos que ce déguisement.

D. CARLOS.

Lui puis-je proposer un tel abaissement?

LEONORE *sortant de sa chambre.*

Tu le peux, D. Carlos, tout est facile à faire,
A qui met son bonheur à ne te point déplaire.
Dans les plus bas emplois je ne rougirai point,
Si je sers une Dame à qui le sang te joint.
Ne considere plus ma fortune passée;
Du soin de mon salut détourne ta pensée.

I 7 Son-

Songe au tien : cours en Flandre exercer ta valeur;
Et me laisse ici seule avecque mon malheur.
Et vous, en qui le Ciel me suscite un asyle,
Telle qu'il m'a dépeinte, il est bien difficile
Que vous puissiez douter de ce qu'il vous a dit;
Mais tout secours humain me devienne interdit,
Que le Ciel m'abandonne aux affronts, aux injures,
Et fasse de ma mort un exemple aux parjures,
Si Carlos, qui reçut mes premieres amours,
Ne les possede encor comme il fera toûjours;
Si mon ame envers lui fut jamais criminelle,
Et fut autre pour lui que sincere & fidelle.

D. CARLOS.

Et cet homme caché dans votre appartement?

LEONORE.

Ha! Dom Carlos, ce fut sans mon consentement,
Et j'atteste le Ciel qui sait mon innocence,
Que je n'eus point de part en sa jeune insolence,
Si ce n'est en avoir que la sévérité,
Que j'opposai toûjours à sa témérité;
Mais pour peu qu'on déplaise, on en est moins croyable.

D. CARLOS.

Vous êtes l'innocente, & je suis le coupable.
On ne peut trop blâmer mon procedé jaloux;
Mais d'un honneur suspect on n'est jamais absous;
Mais l'honneur où l'on voit la moindre ombre paroître,
S'il n'est déja taché n'est pas long-tems sans l'être.

D. LOUIS.

Votre beauté, Madame, est un témoin puissant,

Pour me persuader votre amour innocent.
Chez moi ne doutez pas que l'on ne vous respecte
Autant qu'on le pourra, sans vous rendre suspecte;
Ma sœur est sans suivante, & quand elle en auroit,
Pour vous prendre avec elle, elle s'en déferoit.
J'ai songé qu'il faudra que vous portiez vous-même,
Un billet que j'aurai d'une Dame que j'aime,
Ce billet ne sera que pour dire à ma sœur,
Que vous êtes adroite, & fort fille d'honneur.
Qu'elle répond de vous, & qu'en cette occurrence,
Elle prétend lui faire un présent d'importance.
Votre condition ainsi se cache mieux
A l'esprit des Valets toûjours trop curieux.
Je m'en vais de ce pas la supplier d'écrire,
Et ce billet écrit je reviens vous le lire. *Il sort.*

LEONORE.

Dom Carlos! Ton esprit sera bien-tôt en paix,
Puisqu'on va m'éloigner de tes yeux pour jamais;
Mais cruel, si le tems qui change toutes choses,
Change jamais en bien, le mal que tu me causes;
Si je ne puis jamais faire voir que la foi,
Que je t'avois donnée est toute encore à toi,
Et que je n'avois pas seulement de l'estime,
Pour celui que tu crois complice de mon crime,
Ne me tiendras-tu pas ce que tu m'as promis?
On tient ce qu'on promet même à ses ennemis.

D. CARLOS.

Que mon cœur ne peut-il oublier une offence;

Avoir mes yeux suspects, croire votre innocence !
Mais, ingrate beauté, ne fut-ce pas chez-vous,
Que mon bras fit tomber un Rival sous ses coups ?
Ha ! ne souhaittons plus de la voir innocente ;
Eloignons, éloignons une fille inconstante.
Hélas ! en même tems je l'aime & je la hai,
Qui de ces passions l'emporte, je ne sai ;
Mais je sai seulement qu'une douleur extrême,
S'empare de mon cœur, quand il hait, ou qu'il aime,
Et que les mouvemens de ce trouble intestin,
Seront les derniers coups de mon cruel destin.

LEONORE.

Ha ! si je n'avois pas encor quelque esperance,
Que le Ciel tôt ou tard protege l'innocence,
Tu n'aurois pas long-tems encore à me haïr.

D. CARLOS.

Ma résolution commence à me trahir,
Si j'écoute long-tems cette fille infidelle,
Mon ame, malgré moi, me parlera pour elle.
Madame, Dom Louïs viendra dans un moment
Vous conduire chez lui. *il sort.*

LEONORE.

Que n'est-ce au monument !
Hélas ! depuis qu'Amour a fait des misérables,
En voit-on, dont les maux soient aux miens comparables ?
J'aime plus que moi-même un homme qui me hait,
Et qui me croit haïr avec juste sujet.
Il n'est rien de plus faux, quoi qu'il en puisse croire,
Que le crime apparent dont il tache ma gloire,
Et de tout ce qui peut me faire ajoûter foi,

L'inhumain s'en défie, ou s'en sert contre moi.
Juste Ciel ! qui toûjours protegeas l'innocence,
Et qui seul de la mienne eus toûjours connoissance,
Si mes maux sont trop grands pour en pouvoir guérir,
Qu'en peu de tems au moins ils me fassent mourir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOM SANCHE, CARDILLE.

CARDILLE.

Oui, le fier Dom Louïs, & sa bizarrerie,
Vient d'entrer à l'instant dans cette Hôtellerie,
Mais pourquoi n'osez-vous entrer en sa maison?

D. SANCHE.

Il me l'a défenduë, & me hait sans raison,
Et c'est celle que j'ai de lui cacher la flâme,
Que son aimable sœur allume dans mon ame:
Je viens donc en secret voir cette aimable sœur.

CARDILLE.

Vous ne pouvez jamais mieux placer votre cœur:
Mais l'aimez-vous encore?

D. SANCHE.

Oui, Cardille, je l'aime,
Autant qu'on peut aimer, enfin plus que moi-même

CARDILLE.

C'est fort bien fait à vous: & celle de Madrid,
Chez qui certain Rival fantasque vous surprit,
Et vous perça de coups, mais vous perça de sorte,

Que

Que votre Altesse en fut quinze jours demi morte?
La beauté donc pour qui le très-illustre sang
De mon très-cher Patron rougit son linge blanc;
Et pour qui de son cœur Flore se vit chassée,
N'est plus rien dans son cœur qu'une idole cassée.
Il lui juroit pourtant, car il est grand jureur,
Qu'elle seroit toûjours la Reine de son cœur;
De même qu'aujourd'hui le drôle fait à Flore;
Il lui disoit pourtant: O beauté que j'adore!
Beauté de qui dépend ma vie & mon trépas,
Et cent autres beaux mots que je ne redis pas.
Ma foi tiran des cœurs, Monseigneur, & mon Maître,
A parler franchement vous êtes un grand traître.

D. SANCHE.

Les hommes de mon âge aiment en divers lieux,
Tous les objets charmans qui s'offrent à leurs yeux:
De ces objets charmans qui leurs ames captivent;
Il en est toûjours un que constamment ils suivent.
Flore est le seul objet que j'aime constamment:
Pour l'autre je l'aimois en passant seulement.

CARDILLE.

Oui, ce fut en passant, & vous passâtes même,
De Madrid jusqu'ici d'une vitesse extrême.

D. SANCHE.

Je sortis vîtement de Madrid ayant peur...

CARDILLE.

D'y rencontrer encor quelque rude frappeur.
Quelque gloire qu'apporte une belle entreprise,

S'y

S'y faire assassiner, c'est faire une sottise,
Et pour moi j'aime mieux n'être qu'un homme obscur,
Que de n'avoir plus rien à prétendre au futur.
La sotte ambition d'enflâmer quelques folles,
Qui le seroient assez pour croire en mes paroles,
Ne me mettra jamais en cette extrémité,
De perdre tout mon sang, où vous avez été.

D. SANCHE.

Tu fais aller trop loin ta froide raillerie,
Ne la pousse pas tant, & sur-tout, je te prie,
De ne rien dire ici du malheur de Madrid,
Ou bien point de quartier.

CARDILLE *à part*.

J'ai pourtant tout écrit.

D. SANCHE.

Que dis tu?

CARDILLE.

Je vous dis que je me sais bien taire.
Quand il en est besoin.

D. SANCHE.

Tu ne saurois mieux faire.

CARDILLE *à part*.

Si Flore qui sait tout, alloit pour mon malheur,
Par malice, ou sottise éventer son auteur?

D. SANCHE.

Que grondes-tu tout bas?

CARDILLE.

Je fais un soliloque.

D. SANCHE.

Sais-tu bien comme on traite un faquin qui se moque?

CARDILLE.

Oui, Seigneur : mais de grace encor. Si par hazard,

Comme l'on sait toûjours les choses tôt ou tard,
Flore alloit découvrir votre amour clandestine;
Mais je ne dis plus rien, voici venir Marine.

SCENE II.

MARINE, DOM SANCHE, CARDILLE.

MARINE.

Oui prête à vous servir, comme elle fut toûjours,
Pourvû que vous soyez constant dans vos amours;
Mais que désirez vous de votre humble soûmise?

D. SANCHE.

Des nouvelles de Flore, & par ton entremise
Le moyen de la voir.

MARINE.

Elle sort. Attendez un moment,
Je n'ai rien plus à cœur que servir un Amant.

CARDILLE.

O quel tison d'Enfer!

D. SANCHE.

Ne lui dis rien, Cardille;
Tu sais bien que je l'aime, & qu'elle est bonne fille.

CARDILLE.

Elle fille? elle l'est tout comme je la suis.

D. SANCHE.

Si tu m'aimes, tais toi.

CARDILLE.

Dites donc si je puis.

D. SANCHE.
Tu deviens bien fâcheux, Cardille.

CARDILLE.
Il me le semble.
Qui ne le deviendroit étant toûjours ensemble?

D. SANCHE.
Parleras-tu toûjours?

CARDILLE.
Vous savez mon défaut,
Et si je ne parlois, que je mourrois bien-tôt.

D. SANCHE.
Hé bien, chere Marine!

MARINE. *Elle r'entre*
Il faut attendre encore.
Si vous m'en demandez la raison, je l'ignore,
Entrez dans cette chambre, & quand je le pourrai
A l'objet de vos vœux je vous présenterai.
Je vous enferme ainsi pour éviter son frere,
Qui d'elle étant jaloux, & ne vous aimant guere,
S'il alloit vous trouver, feroit quelque rumeur.

D. SANCHE *s'enferme.*
Je remets en tes mains ma vie & mon honneur.

MARINE *seule.*
Ma Maîtresse est pour lui terriblement changée!
A son nom seulement elle a fait l'enragée,
Sans doute elle aura sû que Dom Sanche à la Cour
Pour n'être pas oisif a fait un peu l'amour:
Mais la voici.

FLORE.
Je viens encore te le dire;
Quand tu vois qu'aujourd'hui, je pleure & je soûpire,
Tu crois que c'est l'amour qui me tourmente ainsi.

Non,

Non, ce n'est plus l'amour qui cause mon souci,
Une autre passion à l'amour opposée,
Aussi bien que l'amour à vaincre mal-aisée,
Me fait haïr Dom Sanche, il aimoit à la Cour,
L'ingrat que je croyois si fidelle en amour:
Mais le Ciel ennemi de l'Amant infidelle,
A puni depuis peu sa flâme criminelle.
Un Rival m'a vengée, un Rival l'a blessé:
Je sai de bonne part comme tout s'est passé,
Et le traître viendra me protester encore,
Qu'il n'est né que pour moi, qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Il ne m'attrape plus à ses trompeurs appas.

MARINE.
Et s'il vient pour vous voir?

FLORE.
Il ne me verra pas.

MARINE.
Madame, pourriez-vous le punir de la sorte?

FLORE.
A de plus grands excès ma colere m'emporte,
Je veux pour m'en venger de mon cœur le bannir,
Et n'en reserver pas le moindre souvenir:
Mais on frappe à la porte.

MARINE.
Et si c'est lui, Madame?

FLORE.
Il n'a que faire ici, s'il est hors de mon ame,
L'ingrat qui vient à moi comme à son pis aller.

MARINE.
Je le renvoirai donc?

FLORE.
Non, je lui veux parler.
Tu ne lui tiendrois pas un langage assez rude.

MARINE *s'en va.*
Je ne puis rien comprendre en votre inquiétude,

FLO-

FLORE.

Dans un esprit frappé d'un mal comme le mien,
Un dessein détruit l'autre, & l'on ne résout rien.
L'Amant dissimulé, le méchant, quand une autre
Lui refuse son cœur, il a recours au nôtre.
Est-ce lui ?

MARINE *revient.*

Non, Madame.

FLORE.

Et qui donc ?

MARINE.

Beatrix
Dont depuis si long-tems votre frere est épris :
Sachant que depuis peu vous êtes sans soubrette,
Vous en renvoye une autre assez propre & bien faite.
La fera-t-on entrer ?

FLORE.

Je n'ai pas le pouvoir,
En l'état où je suis, même de rien vouloir.
Fais comme tu voudras.

MARINE.

Entrez, Mademoiselle.
Léonore entre.

FLORE.

Elle a bonne façon, & paroît assez belle.
Qui vous amene ici ?

SCENE III.

LEONORE, FLORE, MARINE.

LEONORE.

Madame, vous saurez,
Par ce petit Billet, ce que vous désirez.

FLORE *lit la Lettre.*

On m'a dit que vous cherchiez une Suivante : Je vous en envoye une que j'aurois prise, si je ne préferois à mon utilité, & à tout ce que j'ai de plus cher, l'honneur d'être votre servante,

BEATRIX

Sans doute Beatrix vous aura bien choisie.
Etes-vous de Madrid ?

LEONORE.

Je suis d'Andalousie ;
Mais j'ai servi long-tems une Dame à Madrid
Avec affection, quoi qu'avec peu d'esprit.

FLORE.

Vous savez bien coeffer ?

LEONORE.

On me le persuade :
Pour l'embellissement, il n'est point de pommade,
Il n'est point de secret qu'on me puisse montrer ;
Je sai coudre & blanchir à me faire admirer ;
Enfin, si j'ai l'honneur d'être votre servante,
Vous verrez si je sai les choses que je vante.

FLORE.

Quels gages gagnez-vous ?

LEONORE.

Je suis sans interêt,
Vous les pouvez regler à si peu qu'il vous plaît ;

L'honneur de vous servir m'est trop de récompense.

FLORE.

Je vous dois savoir gré de cette confiance.
Je vous prens, & croyez, demeurant avec moi,
Que vous ne perdrez pas votre tems.

LEONORE.

Je le croi.

FLORE,

Comment avez-vous nom ?

LEONORE.

On m'appelle Isabelle.

FLORE.

Je vous trouve un défaut; mais c'est d'être trop belle.

LEONORE.

Quand bien je la serois, quelquefois la beauté
Est un bien dangereux, ou sans utilité.

FLORE.

Je puis juger encor par cette repartie,
Que votre esprit bien fait a de la modestie.

SCENE IV.

DOM LOUIS, FLORE, MARINE.

D. LOUIS.

JE viens vous faire part du plaisir que je sens.
Ce Cousin que j'aimai dès mes plus jeunes ans,
Dom Carlos de Roxas arrivé de Castille,
Est notre hôte aujourd'hui. D'où nous vient cette fille ?

FLORE.

Beatrix me l'envoye, & j'ai crû la prenant

Vous avoir fait plaisir.

D. LOUIS.

Oui, ma sœur, & très-grand;
L'aimant comme je fais, l'obliger c'est me plaire.
De grace efforcez-vous de faire bonne chere
A l'aimable parent qui nous est venu voir.

FLORE.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir.

D. LOUIS *s'en va.*

Et moi vous l'amener.

FLORE.

De colere embrasée,
A le bien divertir, je suis mal disposée.
Qu'il vient à contre-tems !

MARINE *entre.*

Madame, un mot tout bas.

FLORE.

Quoi ?

MARINE.

Dom Sanche est ici.

FLORE.

Ne me l'amene pas.

MARINE.

Mais ils sont dès tantôt, le valet & le Maître,
Dans la chambre voisine.

FLORE.

Et que dit-il, le traître ?

MARINE.

Il ne sait rien encor.

FLORE.

Qu'il sache tout de toi. *Elle sort.*
Je ne le veux point voir. Ma fille, suivez-moi.

LEONORE *à part.*

A quelle extrêmité me réduit ma disgrace !

MARINE.

La soubrette en sortant a fait une grimace.
Je la trouve rêveuse, & je me trompe bien,
Ou son cher petit cœur aime si peu que rien :

Mais laissons-le brûler, ce n'est pas notre affaire.
Avec nos deux Amans qu'avons-nous donc à faire ?
Je ne sai, ma Maitresse a l'esprit bien aigri,
Et d'ailleurs son amant m'a le cœur attendri;
Sortez, Monsieur, sortez.

SCENE V.

DOM SANCHE, MARINE.

D. SANCHE.

Est-elle donc visible ?

MARINE.

Peut-être.

D. SANCHE.

Ha ! tu me fais une frayeur terrible.
Parles-tu tout de bon ? Mais je la vois venir.

MARINE.

Oui ma foi, le pauvret n'a qu'à se bien tenir.
Mais je sai qu'en amour la plus grande querelle,
Au lieu de diviser réunit de plus belle,
C'est jetter un peu d'eau dans un brasier ardent.

SCENE VI.

FLORE, DOM SANCHE.

FLORE.

Il me trahit l'ingrat, & me voit l'impudent !
Dom Sanche, où venez vous ? & que pensez-vous faire ?
Et n'avez-vous point peur de rencontrer mon frere ?

Vous n'avez pas toûjours vécu si bons amis,
Que vous me deviez voir, sans qu'il vous l'ait permis.

D. SANCHE.

Votre frere auroit droit d'y trouver à redire ;
Mais vous, dont la beauté sans cesse à soi m'attire,
Vous me permettrez bien pour vous venir revoir,
De ne considerer ni respect ni devoir;
Et vous pouvez juger par cette impatience,
Des maux que j'ai soufferts dans une longue absence.

FLORE.

Je n'attendois pas moins que de galans discours,
De qui vient du païs des galantes amours.

D. SANCHE.

Ha ! Madame, la Cour, le séjour des délices,
Ne m'a paru sans vous qu'un enfer de supplices.
Ce n'est pas que la Cour n'ait de charmans appas;
Mais je suis toûjours triste, où je ne vous vois pas.
Combien de fois mes yeux ont-ils versé des larmes,
Dans un tems, où Madrid avoit le plus de charmes ?
Combien de fois les bords du clair Manzanarès
Ont-ils été témoins de mes tristes regrets ?

FLORE.

Vous m'attendrissez fort en me faisant entendre
Tout ce qu'en un Roman on peut lire de tendre.
Quoi, bons Dieux ! à la Cour, où tout charme, où tout rit,

La tristesse a toujours regné sur votre esprit?
Voit-on d'un autre Amant une plus belle vie?
Votre fidélité me donne de l'envie;
Si je pousse la mienne aussi loin, je pourrai
La voir comme la vôtre au suprême degré.

D. SANCHE.
Ce langage mocqueur est un peu fort, Madame.

FLORE.
C'est l'effet de la joye où s'emporte mon ame,
De vous revoir vivant, & vous avoir crû mort.

D. SANCHE.
Etre absent, ou mourir, ne different pas fort.

FLORE.
On ne vous crut pas mort des rigueurs d'une absence,
Mais d'un cœur sans pitié : c'est le bruit de Valence :
Quelle apparence aussi de vivre sans amour,
Entre tant de beautez qui brillent à la Cour?

D. SANCHE.
Pour une autre que vous, moi soûpirer, Madame?
Ha! vous connoissez mal les secrets de mon ame.

FLORE.
Je les ai mal connus, mais je les connois mieux,
Depuis que vous avez abandonné ces lieux.

D. SANCHE.
Sur quelque faux rapport, vous en jugez peut-être.

FLORE.
Hé bien, j'avouerai donc, de ne les pas connoitre.

D. SANCHE.
Ha! cette indifférence, est un signe apparent...

FLORE.
Que vous ne m'êtes plus, qu'un homme indifférent;
Et que faussant la foi que l'on m'avoit promise,
On perd de mon amour l'esperance permise.

D. SANCHE.
Je ne vous puis nier qu'un funeste accident....

FLORE.
Voulez-vous déguiser un mensonge évident?
Songez que votre front, qui rougit & se trouble,
Me parle malgré vous contre votre ame double.

D. SANCHE
Que ne pourroit troubler un sort si malheureux?
Ma Partie est mon Juge, & Juge rigoureux.

FLORE.
Je ne veux point ces noms de Juge & de Partie,
Je veux absolument que Dom Sanche m'oublie:
Je lui permets aussi, s'il veut, de me haïr.

D. SANCHE.
Il mourra bien plûtôt, que de vous obéïr.

FLORE
Qu'il vive donc heureux pour cette belle fille,
Qui le pût retenir si long-tems en Castille.

D. SANCHE.
Je la vis, il est vrai, mais ce fut sans amour.

FLORE.
Oubliez vous déja cet Astre de la Cour?
Me voyant, l'avez-vous de votre ame effacée,
Ainsi qu'en le voyant, vous m'en avez chassée?
Votre sang qu'un Rival répandit à ses yeux,
Dans son cher souvenir vous conservera mieux.
Allez, Dom Sanche, allez retrouver cette belle.

Elle est digne de vous; vous êtes digne d'elle;
Ses charmes vous ont fait revolter contre moi,
Les vôtres l'ont portée à rompre aussi sa foi:
Le Ciel qui vous a fait sans doute l'un pour l'autre,
Devoit bien à son cœur, un cœur comme le vôtre.
Mais ne lui parlons plus par des déguisemens,
Découvrons à l'ingrat mes justes sentimens.
Dom Sanche, je vous hais d'une haine mortelle,
Comme un Amant ingrat, un lâche, un infidelle.
Un homme dans Madrid pour venger son amour,
Vous a quasi réduit à votre dernier jour:
Une femme peut bien vous faire dans Valence
Courre un même péril, pour une même offense.

D. SANCHE.

Si vous voulez m'ouïr...

FLORE.

Ne me parlez jamais,
Retournez à Madrid: & me laissez en paix.

SCENE VII.

MARINE, FLORE, D. SANCHE, CARDILLE.

MARINE.

Tout est perdu.

FLORE.

Quoi-donc?

MARINE.

L'on frappe, & je soupçonne
Que c'est pour nos péchez votre frere en personne.

FLO-

FLORE.

Quel accident, Marine!

MARINE.

Où les cachera-t-on?

FLORE.

Que sais je? où tu voudras; songe.

MARINE.

Dans le balcon;
Et si l'on veut ouvrir, la clef sera perduë;
En tout cas, ils n'auront qu'à sauter dans la ruë.

FLORE.

On refrappe, hâte toi de cacher cet ingrat.

MARINE.

Il paroît tout contrit.

Ils s'en vont.

FLORE.

Ce n'est qu'un scelerat.
O qu'il est mal aisé de garder sa colere,
Quand celui qui la cause, a le secret de plaire;
Et que le souvenir d'une offense d'amour
Dure trop dans un cœur, s'il dure plus d'un jour!
A peine ai-je fait craindre une éternelle absence
A cet ingrat Amant que j'aime, & qui m'offense,
Que j'ai peur de le perdre; & mon cœur impuissant,
Qui le hait criminel, le souhaite innocent.
Amour trop violent! trop sévere conduite!
De vos conseils divers quelle sera la suite?
Chasserai-je un ingrat qui vient de me trahir?
Saura-t-il que mon cœur ne le sauroit haïr?
Qui peut s'imaginer le trouble de mon ame?

SCE-

SCENE VIII.

MARINE, FLORE.

MARINE.

Moi.

FLORE.

Tu m'écoutois donc?

MARINE.

Vous l'avez dit, Madame:
Mais c'eſt pour vous ôter du trouble où je vous voi,
Pourvû que vous vouliez vous en remettre à moi.
Il faudra qu'on ſe fâche, & que l'on me querelle,
Quand je ramenerai votre Eſclave infidelle,
Et je ferai par-là d'une pierre trois coups;
Je raccommoderai le coupable avec vous:
Vous ne laiſſerez pas de bien faire la fiere,
Et de vous conſerver dans votre humeur altiere:
Dom Sanche me devra ſon raccommodement,
Et m'en regalera, s'il a du jugement.

FLORE.

Travaille à mon repos, & ménage ma gloire.

MARINE.

L'un & l'autre eſt aiſé, ſi vous m'en voulez croire.
A propos, votre frere au bas de l'eſcalier,
Conteſte pour l'entrée avec ſon Cavalier:
Quand ils ſe feront faits de grandes reverences,
Force civilitez, & force déférences,
Dom

Dom Louïs vous viendra préſenter ſon Couſin,
De qui vous entendrez quelque compliment fin.
Tandis que ce Couſin radouci de viſage,
Vous rendra ſes reſpects en ſublime langage,
Dom Sanche peut ſortir: mais d'un autre côté,
Je me viens d'aviſer d'une difficulté;
Votre frere inquiet, autant qu'homme du monde,
Quand il donne à manger ſur ſa grand' table ronde,
Et que ſon ordinaire eſt un peu rehauſſé,
Va, vient, monte, deſcend, & fait fort l'empreſſé.
Quand il ira cent fois viſiter ſa cuiſine,
S'il alloit rencontrer, & Dom Sanche, & Marine,
Indubitablement, il les rouëroit de coups,
Et ſes coups pourroient bien s'étendre juſqu'à vous.
Laiſſons-le donc encore avecque ſon Cardille
Contempler à loiſir le balcon, & ſa grille,
Juſqu'à tant que la nuit de couleur de charbon,
Déité favorable à tous gens de Balcon,
Inſpire le ſommeil à tout notre Hemiſphere,
Et l'inſpire, ſur-tout, à Monſieur votre frere:
Lors j'irai ſûrement les des-embalconner.

FLORE.

J'approuve aſſez l'avis que tu viens de donner,
Va les en avertir, & ne demeure gueres,
Afin de revenir préparer des lumieres.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS DOM CARLOS, FABRICE.

D. LOUIS.

VOus nous quittez si-tôt ?

D. CARLOS.

Vous savez mes affaires:
Je ne veux pas manquer l'Escadre des Galeres,
Qui sont à Barcelone, & qui partent demain.
J'éprouve en mon Païs un sort trop inhumain,
Pour n'aller pas chercher dans une étrange terre,
Le repos que la mort fait trouver dans la guerre.
C'est un bien qui jamais ne manque aux malheureux.

D. LOUIS.

Puis-je vous obliger d'attendre un jour ou deux?

D. CARLOS.

Si c'est pour vous servir, j'attens ma vie entiere.

D. LOUIS.

Je ne vous ferois pas une telle priere,
Et ne vous romprois pas un voyage arrêté,
Sans avoir pour excuse une nécessité.

D. CARLOS.

Que la raison en soit, ou bien foible, ou bien forte,

Vous servir me suffit, le reste ne m'importe.
Je ne pars point, Fabrice, il faudra renvoyer
Les chevaux arrêtez.

FABRICE *sort.*

Et pas moins les payer.

D. CARLOS.

Sors.

D. LOUIS.

Une jeune sœur n'est pas au soin d'un frere
Un tranquille travail, une charge legere.
La mienne a de l'esprit, est sage, aime l'honneur;
Mais rien n'est si changeant aux filles que l'humeur;
Et quand ses actions feroient médire d'elle,
J'en saurois des derniers la fâcheuse nouvelle.
Hier, quand je vous eus mis dans votre Appartement,
Afin qu'en mon logis vous fussiez sûrement,
Je vis fermer ma porte, & contre l'ordinaire,
Je voulus de mes clefs être dépositaire.
A peine me laissois-je assoupir au sommeil,
Quand un bruit surprenant qui causa mon réveil,
Me fit sortir du lit, & contre la fenêtre,
Curieux de savoir ce que ce pouvoit être,
Je vis de mon Balcon deux hommes descendans,
Et fermer le Balcon par quelqu'un de dedans.
Soit larcin, soit amour, l'un & l'autre m'oblige
A craindre un mal qui croît pour peu qu'on le néglige:
J'en suis en des soupçons que je n'ose averer,
Le bruit que j'en ferois peut le mal empirer;
Ce peut être aussi-tôt ma sœur qu'une servante,
Et je pourrois m'en prendre à la plus innocente.
Vous voyez, mon Cousin, quel accident fâcheux
Me fait avoir besoin d'un ami généreux.

Je croi l'avoir en vous qui m'aimez, & que j'aime,
Comme un très-cher parent, comme un autre moi-même;
Et qui caché chez moi, sans qu'on en sache rien,
Verra de ma famille, & le mal & le bien;
Y veillera pour moi, tandis que mon absence,
Pour de pareils desseins donne toute licence.
Afin de mieux cacher cet important secret,
De votre prompt départ je feindrai du regret,
Et ferai vos adieux à votre Leonore.
Par bonheur, tout mon monde est dans le lit encore,
Et hors votre valet....

D. CARLOS.

Pour lui ne craignez rien,
Fiez-vous-y sur moi.

D. LOUIS

La feinte ira donc bien.
Caché dans cette Chambre, où j'enferme mes Livres,
Où seul j'aurai le soin de vous porter des vivres,
Et dont seul j'ai la clef, vous pourrez aisément
Découvrir les Auteurs de ce déreglement.
Je rougis de l'emploi qu'il faut que je vous donne.

D. CARLOS.

Gardez ce compliment pour une autre personne,
Sur qui vous n'avez pas un absolu pouvoir.
Nous en blâmions l'excès, vous & moi hier au soir;
M'en faire, c'est douter de l'ardeur de mon zèle.
Mais Fabrice revient,

SCENE II.

FABRICE, DOM CARLOS, DOM LOUIS.

FABRICE.

Vous dire une nouvelle
Qui déplaît à Fabrice, & qui vous déplaira.

D. CARLOS.

Qu'est-il donc arrivé ?

FABRICE.

Dom Pedre de Lara,
Pere de Leonore, est en bas qui demande
Le Seigneur Dom Louïs.

D. CARLOS.

O Dieu ! que j'apprehende
Qu'il ne trouve sa fille !

D. LOUIS.

Elle est encore au lit....

D. CARLOS.

Il sait qu'elle est ici....

D. LOUIS.

Qui lui peut avoir dit ?

D. CARLOS.

Alors que l'on saura le sujet qui l'ameine,
Il sera tems assez de vous en mettre en peine;
Mais le voici déja; cachez-vous, mon Cousin,
Ce Castillan paroît un vieillard fort mutin.

SCENE III.

DOM PEDRE, DOM LOUIS.

DOM PEDRE.

Etes-vous Dom Louïs?

D. LOUIS.

C'est ainsi qu'on me nomme.

D. PEDRE.

De Roxas?

D. LOUIS.

Oui, Monsieur.

D. PEDRE.

Cette Lettre est d'un homme,
Qui croit qu'auprès de vous elle seule suffit,
Pour m'y faire appuyer de tout votre crédit,
Dans l'affaire d'honneur qui m'ameine à Valence;
C'est du Duc d'Alve.

D. LOUIS.

Il a sur moi toute puissance.

Il lit la Lettre.

On a enlevé la fille de Dom Pedre de Lara. Le Ravisseur est dans Valence. Je vous prie de croire qu'en servant Dom Pedre, qui est mon Parent & mon Ami, vous obligerez

LE DUC D'ALVE.

Vous avez entendu ce que le Duc m'écrit.
Il a pû vous offrir le bras, & le crédit
D'un homme qui lui doit encore davantage;
Mais il faut que je sache avant que je m'engage,
Quel est ce Cavalier à qui vous en voulez.

D. PEDRE.

Je m'apperçoi par là de ce que vous valez,
Et c'est être prudent que prendre connoissance,
Si vous devez ou non, m'offrir votre assistance.

D. LOUIS

D. LOUIS.

Je ne manquai jamais à ce que j'ai promis;
Mais je ne promets rien qui blesse mes amis.

D. PEDRE.

Dom Sanche de Lussan a-t-il l'honneur d'en être?

D. LOUIS.

Non, mais j'ai seulement celui de le connoître.

D. PEDRE.

Je vous apprendrai donc, puisqu'il ne vous est rien,
Qu'il est mon ennemi.

D. LOUIS.

J'en serai donc le mien.

D. PEDRE.

Ce Dom Sanche à Madrid galantisoit ma fille,
Cette peste fatale à sa noble famille:
Un Rival l'attaqua dans sa chambre une nuit,
Le laissa demi mort, & ma fille s'enfuit.
La Justice en connut, & fit ses procedures:
Mon honneur demandoit plus que des écritures:
Je laissai donc guérir ce Dom Sanche en prison,
Et cherchai son Rival pour en tirer raison;
Mais je ne pûs savoir, quoi que je pusse faire,
Où se cachoit ma fille, & cet autre adversaire.
De ces deux ennemis un seul donc m'est connu;
C'est Dom Sanche, & je sai qu'il est ici venu:
Ma fille l'a suivi, sa Maîtresse, ou sa femme,
Car hors lui qui voudroit se charger d'une infame?

D. LOUIS.

Ce Rival inconnu peut l'avoir comme lui.

D. PEDRE.

Oui, si l'on n'avoit su de lui-même aujourd'hui,
Qu'il est depuis un jour arrivé dans Valence.

D. LOUIS.

C'est encor en juger sur la seule apparence.

D. PE-

D. PEDRE.

Mais on m'a dit souvent, par-tout où j'ai passé,
Alors que j'ai pris langue, & qu'on m'a vû pressé,
Que des gens de cheval dont je suivois la piste,
Emmenoient avec eux une femme fort triste:
C'est sur ce fondement que je veux l'attaquer.
Sur l'un de ces Rivaux, je ne saurois manquer,
Puisqu'ils m'ont l'un & l'autre osé faire une offense,
De montrer à l'Espagne une illustre vengeance.
Adieu, ne sortez point,

D. LOUIS.

Je fais ce que je dois.

D. PEDRE.

Ce sera donc, Monsieur, pour cette seule fois.

SCENE IV.

DOM CARLOS, FABRICE.

D. CARLOS *sortant d'où il étoit caché.*

HEureusement pour nous le vieillard prend le change.
O Dieu! que dois-je faire en ce rencontre étrange?
Dois-je pas m'éloigner d'une ingrate beauté?
Dois-je l'abandonner en cette extrémité?
Et me dois-je cacher? un ami m'en conjure,
Un parent dont j'éprouve une amitié si pure.
Comment donc accorder ces devoirs opposez,
Que l'amour & l'honneur rendent si mal-aisez?
Fabrice, il faut aller avertir Léonore,
Que son Pere la cherche: il lui faut dire encore

Que

Que sans lui dire adieu, j'ai parti ce matin;
Et pour toi, que tu sers désormais mon Cousin.

FABRICE.

J'y vai; mais quelqu'un vient, cachez-vous.

SCENE V.

FLORE, LEONORE, MARINE.

FLORE.

ISabelle.

LEONORE.

Madame.

FLORE.

Achevez donc de remplir ma dentelle.

LEONORE.

Elle est toute remplie, à quelque chose près:
Voulez-vous qu'à l'instant je me remette après?

Léonore sort.

FLORE.

Oui. Marine?

MARINE.

Madame.

FLORE.

Il n'est pas nécessaire.
Que cette fille ait part dans ce que je vai faire.
Va-t-en donc l'observer, Marine, & garde bien
Qu'elle ne me surprenne.

MARINE.

Elle n'en fera rien.

FLORE.

Et Dom Sanche?

MARINE.

Il soupire en ma chambre, il lamente,
Il meurt en attendant que je vous le présente.

FLO-

FLORE.

Va le faire monter.

MARINE.

Vous l'allez voir tremblant. *Elle sort.*

FLORE.

Il n'a pas tant de peur qu'il en fait le semblant.
O Raison sur mon ame autrefois absolue!
O Vertu, qui m'avez si souvent secourue!
Ma fierté, mes dédains, mon devoir, mon honneur,
Que vous résistez mal à ma folle fureur!
Mais quand vous m'offririez vos conseils salutaires,
Ma passion vous croit des vertus trop austeres;
Et mon cœur qui la croit plûtôt que ma Raison,
Chérit le mal qu'il souffre, & craint sa guerison.
Quoi! Dom Sanche à mes yeux ose paroître encore, *Dom Sanche entre.*
Dom Sanche, un infidelle, un Amant que j'abhorre!

SCENE VI.

DOM SANCHE, FLORE.

D. SANCHE.

Dom Sanche, un infidelle, un Amant odieux,
Pour la derniere fois se présente à vos yeux,
Pour obtenir enfin le pardon qu'il demande.
Sa faute, il le sait bien, ne peut être plus grande;
Aussi, confesse-t il d'avoir trop mérité
D'être puni de vous avec severité;
Si la vôtre à sa mort est enfin résoluë,
Vous pouvez l'ordonner de puissance absoluë.

FLORE.

Je ne veux point ta mort.

D. SANCHE.

C'est assez la vouloir,
Que de me déclarer indigne de vous voir,
Et c'est me dire assez ce qui me reste à faire,
Pour me mettre en état de ne vous plus déplaire.

FLORE.

Ingrat qui sais tenir de semblables discours,
Qui te forçoit d'aimer pour n'aimer pas toûjours?

D. SANCHE.

Je vous aimai toûjours, & d'une ardeur extrême:
Mais ne voit-on jamais offenser ce qu'on aime?
Doit-on faire durer si long-tems un courroux?
Nous offensons les Dieux qui peuvent tout sur nous;
Mais ces Divinitez qui quelquefois punissent,
Pardonnent plus souvent, & jamais ne haïssent.
Conformez-vous, Madame, à ces Divinitez,
Dont vous avez déja les célestes beautez:
L'esclave fugitif qui revient dans vos chaînes,
Puni par son remord autant que par ses peines,
En a souffert assez pour apprendre aux ingrats,
Qu'il est des châtimens pires que le trépas.

FLORE.

Et tes discours flatteurs, & tes trompeuses larmes,
N'ont pour moi désormais ni mérites ni charmes.
Méchant, qu'on ne peut trop, ni trop long-tems haïr,
Ne tient-il qu'à tromper, ne tient-il qu'à trahir?
A cause qu'on saura se valoir de ses feintes,
A moi que tu trahis, tu fais de moi des plaintes?
Infidelle! ah jamais ne parois devant moi.
Ce sont-là de vos tours, Marine?

MARINE.

En bonne foi,

Il s'est comme un Lion, un Tigre sanguinaire,
Poussé jusques ici, quoi que je pusse faire.
Un homme plein d'amour est pire qu'enragé,
Prend tout sans demander, entre & sort sans congé.

SCENE VII.

CARDILLE, DOM SANCHE, FLORE, MARINE.

CARDILLE.

Songez à vous, Seigneur.

D. SANCHE.

Et qu'est-ce donc, Cardille?

CARDILLE

Dom Louïs, qui fait tant du Pere de famille,
M'a vû, monte après moi de fort mauvaise humeur;
Il nous tient pour ce coup.

FLORE.

J'en ai toûjours eu peur.

MARINE.

Ne perdons point de tems: entrez dans cette chambre.

D. SANCHE.

Moi, me cacher?

FLORE.

Oui, vous.

CARDILLE.

J'en suis pour plus d'un membre,
Que ne suis-je dehors pour cent coups de bâton!

MARINE

Cache-toi promptement, impertinent bouffon!

SCENE VIII.

D. LOUIS, FLORE, D. CARLOS.

D. LOUIS.

Il ne peut m'échapper.

FLORE.

Et qu'avez-vous, mon frere?

DOM LOUIS.

Vous le verrez, ma sœur.

FLORE.

Vous êtes en colere?

D. LOUIS.

J'y suis avec sujet: laissez-moi seul ici.

FLORE.

Mais pourquoi vous laisser? *Elle s'en va.*

D. LOUIS.

Mais il le faut ainsi.
C'est moi, mon cher Cousin, laissez ouvrir la porte. *Tirant une clef de sa poche.*

D. CARLOS *sort.*

Qu'avez-vous découvert?

D. LOUIS.

Enfin, j'ai fait en sorte,
Que les gens du Balcon seront pris sur le fait,
Si du Balcon en bas ils ne font le trajet.
Votre valet prend garde à la porte fermée.
Ma famille s'en trouble, & paroît allarmée:
Si je puis découvrir que quelqu'un de chez moi
Ait eu la moindre part... Mais qu'est-ce que je voi?

SCENE IX.

D. SANCHE, LEONORE, D. LOUIS, D. CARLOS, MARINE.

D. SANCHE *sortant effrayé d'une Chambre où il a trouvé Léonore.*

Ombre qui me poursuis, n'es-tu pas assouvie
De m'avoir vû chez toi prêt de perdre la vie,
Sans encore venir, spectre horrible à mes yeux,
Te joindre aux ennemis que je crains en ces lieux ?

LEONORE *effrayée de voir D. Sanche.*

Ou Dom Sanche, ou Phantôme, objet qui m'es funeste,
Etant cause déja qu'un époux me déteste,
Et m'ayant fait sortir du logis paternel,
N'étois-tu pas assez envers moi criminel,
Sans venir en Barbare, en Tigre impitoyable,
Achever les malheurs de mon sort déplorable ?

D. LOUIS *à part.*

C'est donc pour Léonor que D. Sanche est ici ?

D. CARLOS *entr'ouvrant la porte de la chambre, où il est caché.*

L'ingrate Léonor me trompe donc ainsi ?
Au moins serai-je quitte avec cette infidelle.

D. LOUIS *à part.*

Au moins, ma sœur n'est pas envers moi criminelle.

D. SANCHE.

Dom Louïs, il est vrai je suis en ta maison.

D. LOUIS.

Oui, Dom Sanche, où ton sang me doit faire raison.

D. SAN-

D. SANCHE.

Mais devant que de croire une aveugle vengeance,
Souffre que je te parle, & voi si je t'offense;
Et si de mes raisons tu n'ès pas satisfait,
De ta fiere menace on pourra voir l'effet.
J'ai servi dans Madrid cette fille: & chez elle
Contre un de ses Amans je pris un jour querelle;
Nous en vinmes aux mains, & je fus fort blessé.
Je la viens voir chez toi, t'ai-je trop offensé ?
L'amour peut ce me semble excuser un tel crime.

D. LOUIS.

C'est me manquer chez moi de respect, & d'estime,
Qu'y faire le galant lorsque je n'y suis pas:
Pour une moindre offense on donne le trépas;
Mais fût-elle excusable, il faut savoir encore
Si tu ne me mens point: dit-il vrai, Léonore ?

D. CARLOS *d'où il est caché.*

Que dira cette ingrate ?

LEONORE.

Il dit la vérité;
C'est par lui, Dom Louïs, que tout bien m'est ôté.
Je me trouve par lui sans païs, & sans pere,
La haine d'un Epoux; réduite à la misére
De servir de suivante, & sans votre secours,
Les malheurs qu'il me cause auroient fini mes jours.

MARINE *bas à Flore.*

La prudente Soubrette a parlé comme un Ange.

FLORE.

Elle en dit trop, Marine.

MARINE.

Ha vous êtes étrange !

Je

Je n'aurois pu moi-même aussi-bien controuver.

D. LOUIS.
Une difficulté reste encore à lever:
Est-ce la seule fois qu'en Amant téméraire
Tu t'ès caché chez moi?

D. SANCHE.
Bons Dieux! que dois-je faire?
Le mensonge me sert, la vérité me nuit;
Mais cessons de mentir. Je passai l'autre nuit
Caché dans ton Balcon.

D. LOUIS.
Tu sautas dans la ruë?

D. SANCHE.
Je ne le puis nier.

D. LOUIS.
Ta mort est résoluë.
Défens-toi, si tu peux.

D. CARLOS *sortant d'où il est caché.*
C'est à moi, c'est à moi,
De le punir encore.

D. SANCHE.
Et que me veux-tu, toi,
Qui m'étant inconnu, viens m'attaquer en traître?

D. CARLOS.
Jé t'ai pourtant donné sujet de me connoître,
Ce fut lorsque mon bras tout ton sang répandit,
Ou bien, lorsque le tien si mal te défendit.

D. SANCHE.
Tu te livres toi-même à ma juste vengeance.

D. LOUIS.
Mon Cousin, laissez-moi punir son insolence.

FABRICE *entre & veut frapper Dom Sanche.*
Point de quartier, main basse.

MARINE *l'arrête.*
Arrête, malheureux.

D. SANCHE.
C'est donc, contre moi seul, trop peu que de vous deux?

D. CARLOS.
Il dit vrai: s'en venger avec tant d'avantage,
C'est moins une action de valeur que de rage.
Ta foiblesse te sert, Dom Sanche, sauve toi;
Tu n'auras desormais qu'à te garder de moi.

D. LOUIS.
Dom Carlos n'est pas seul à menacer ta vie.

D. SANCHE.
Il ne tiendra qu'à vous d'en passer votre envie.
Qui seul contre vous deux se croit hors de danger,
Seul contre un de vous deux peut bien se partager.

D. CARLOS.
Garde après ta victoire une telle insolence,
Et battu dans Madrid, sois modeste à Valence.

CARDILLE *parlant bas à son Maître.*
N'allez pas faire ici du vaillant indiscret,
Et filez doux, Seigneur, quoi qu'avecque regret:
Pour moi sans me piquer de faire l'ame forte,
Hardi comme un Lion, je viens d'ouvrir la porte.
Sauvons nous.

D. SANCHE *se retirant.*
A demain, Castillan fanfaron.

D. LOUIS.
Insolent! souviens-toi qu'on te traite en poltron.

D. SANCHE.
Je veux prendre mon tems, pour vous battre à mon aise.

CARDILLE *fermant la porte après soi.*
Et moi je vous enferme. Adieu, race mauvaise.

D. LOUIS.

Le lâche éprouvera la valeur de mon bras.

FLORE.

Ha! battez-vous, mon frere, & ne l'outragez pas:
D'un homme sans honneur la victoire est honteuse,
Et d'un homme d'honnenr la haine est généreuse.
Avoir à vaincre un homme, & le perdre d'honneur,
C'est manque de prudence, ou bassesse de cœur.

D. LOUIS *à part.*

On voit dans ses discours sa criminelle flâme.

D. CARLOS *parlant à Léonore.*

Tu ne me peux cacher le plaisir de ton ame,
De voir Dom Sanche encor échappé de mes mains.

LEONORE.

Il est vrai, cher Carlos, je t'aime, & je le crains.

D. CARLOS.

Tu n'ès pas avec lui d'intelligence? infâme!

LEONORE.

Cesse de m'outrager, cher Epoux.

D. CARLOS.

Toi, ma femme!
Appelle ton Epoux, ce lâche qui s'enfuit,
Qui te vient visiter & le jour & la nuit.
Qu'il te faut peu de tems pour te faire connoître!

LEONORE.

Si tu voyois mon cœur!

D. CARLOS.

Je verrois un grand traître.

LEONORE.

Te dois-tu prendre à moi de tes emportemens?

D. CARLOS.

As-tu cru conserver à la fois deux Amans?

LEO-

LEONORE.

Cruel! tu ne crois pas tout ce que tu m'imputes.

D. CARLOS

Ha! c'est perdre le tems en de vaines disputes.
Mon Cousin, desormais je ne fais rien ici,
Puisque de vos soupçons vous êtes éclairci.
Je veux donc aujourd'hui sortir de cette Ville,
Léonore chez vous n'a plus besoin d'azile,
Puisque chez le Rival qu'elle m'a préferé,
Elle trouve celui qu'elle a tant desiré.
Son pere est à Valence, il faut qu'il en dispose:
Après tant de rumeur que chez vous elle cause,
Votre sœur se plaindroit avec juste raison,
D'avoir à la garder encore en sa maison.
Cependant que Dom Sanche exalte sa vaillance,
Qu'il dise que la peur me chasse de Valence;
Que Léonore l'aime, & qu'il me pousse à bout;
Qu'il me l'ôte; il en est quelque chose après tout:
Non qu'il me fasse peur; mais le laisser en vie,
Ce me seroit sans doute une grande infamie,
Si mon cœur généreux qu'elle a traité si mal
Ne respectoit en elle un trop heureux Rival:
Et ce dernier service en une ame équitable,
Seroit de tous les miens le plus considérable;
Mais l'ingrate qu'elle est, pour ne me devoir rien,
Dira qu'elle le hait, & qu'elle m'aime bien.

LEONORE.

Oui, je le hai, je t'aime, ou plûtôt je t'adore;
Mais toi, cruel, tu hais la pauvre Léonore.

D. CARLOS.

C'est encore t'aimer que ne te pas haïr,
Toi qui m'as pu tromper, toi qui m'as pu trahir.

LEONORE.

Ce reproche dernier m'acheve, & te délivre
De l'objet odieux qui sans toi ne peut vivre.

 Je

Je me meurs. *Elle s'évanouit.*

D. LOUIS.

Elle tombe, hé prenez-la, ma sœur.
Marine !

MARINE.

C'en est fait.

D. CARLOS *à part.*

J'en mourrois de douleur.

FLORE.

Portons-la dans ma chambre.

On l'emporte.

MARINE.

Elle respire encore.

D. CARLOS.

Sauvons, mon cher Cousin, la vie à Léonore,
Si quelqu'humain remede est encor de saison ;
Je la distingue encor d'avec sa trahison,
Et si cet accident alloit finir sa vie,
Sa mort seroit bientôt de la mienne suivie.

D. LOUIS.

Et pour elle, & pour vous, y prenant interêt,
Je vais voir chez ma sœur en quel état elle est.

Il sort.

D. CARLOS.

Non, laissons-la mourir, il n'y va plus du nôtre,
Puisqu'elle ne vit plus que pour le bien d'un autre.
Mais avec ses défauts ne l'adores-tu pas ?
Et pourrois-tu, mon cœur, survivre à son trépas ?
Quand tu détestes plus son humeur infidelle,
Ne te souviens tu pas à quel point elle est belle ?
Foible cœur ! qui ressent plus vivement l'effet
Du mal qu'elle a souffert, que du mal qu'elle a fait.

A quoi vont t'engager tes nouvelles tendresses ?
Songe aux maux que t'ont fait ses trompeuses caresses ;
Songe combien de sang notre bras répandit,
A l'infidélité que l'ingrate nous fit ;
Songe combien de sang on auroit pû répandre,
Si l'on eût obligé Dom Sanche à se défendre ;
Et songe, foible cœur ! à quoi t'obligera
Le bonheur d'un Rival qui la possedera.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. CARLOS, D. LOUIS.

D. CARLOS.

Est-elle revenuë ?

D. LOUIS.

Oui, mais d'une maniere,
Que je la plaindrois moins de perdre la lumiere.

D. CARLOS.

Et qu'a-t-elle donc fait après sa pâmoison ?

D. LOUIS.

Elle a repris ses sens, & non pas sa raison,
Et m'a si fort paru de ses ennuis troublée,
Et si sourde aux discours qui l'auroient consolée,
Qu'en son esprit qu'accable un chagrin triste & noir,
Je crains les accidens d'un cruel desespoir.
De peur qu'elle ne soit à soi-même cruelle,
Et ma sœur & Marine auront les yeux sur elle:
Et vous, puisque son mal vient de votre rigueur,
Traitez-la desormais avec plus de douceur.

D. CARLOS.

Vous vous étonnerez de ce qu'aimant encore,
Autant qu'on peut aimer, l'ingrate Léonore,
Par un effet d'amour qui n'eut jamais d'égal,
Je veuille la ceder à mon heureux Rival.

Ceder

Ceder à son Rival ainsi ce que l'on aime,
C'est bien ce qu'on appelle aimer plus que soi-même:
C'est bien l'effort plus grand que puisse faire un cœur,
Que perdre son repos pour sauver son honneur.

D. LOUIS.

Mon cœur comme le vôtre à l'Amour tributaire,
Croit un homme amoureux capable de tout faire;
Mais je ne comprens pas, qu'étant bien amoureux,
On veuille à ses dépens rendre un Rival heureux.

D. CARLOS.

C'est pourtant le dessein que j'ai pour l'infidelle;
C'est le dernier effort que je ferai pour elle,
Et par cette action l'imprudente apprendra,
Quel Amant elle perd quand elle me perdra.
Il faut que ce Rival, par un prompt Hymenée,
Rétablisse l'honneur de cette infortunée;
Pour peu qu'il le refuse, il n'est rien ici-bas
Capable de le mettre à couvert de mon bras.
Je veux, soit que l'on s'aime, ou que l'on se haïsse,
Qu'avant la fin du jour cet Hymen s'accomplisse.
Hélas! si je pouvois brûler d'un autre feu,
Je la perdrois sans peine, ou j'en souffrirois peu;
Mais je perds tout en elle, & lorsque je la cede,
D'un mal douteux encor, j'en fais un sans remede.

D. LOUIS.

Ce généreux dessein que votre amour a pris,
M'a donné de la joye, & ne m'a pas surpris.

D. CARLOS.

Allez donc de ma part voir Dom Sanche, & lui faire
La proposition.

D. LOUIS

D. LOUIS.

La plus facile affaire
Cesse bien-tôt de l'être en la pressant trop fort.
Il ne faut pas aller à Dom Sanche d'abord
Tout homme ayant du cœur fait-il la moindre chose
De ce qu'un Adversaire, un Rival lui propose?
Bien loin d'y consentir, ils s'en offenseroit,
Quand bien sa passion par-là se flatteroit.

D. CARLOS.

Il faut donc voir Dom Pedre, & lui faire promettre
De bien traiter sa Fille, & puis la lui remettre.
Ensuite à cet Hymen vous le disposerez,
Par les plus doux moyens que vous aviserez.

D. LOUIS.

Mais qui verra Dom Sanche?

D. CARLOS.

Et qui le peut mieux faire
Qu'un Pere interessé?

D. LOUIS.

C'est pour rompre l'affaire,
Et ce futur Beau pere & ce futur Epoux
Sont ensemble aussi mal qu'ils le sont avec vous.
Ni Dom Pedre, ni vous, ne devez pas paroitre,
Où quelqu'un moins suspect réussira peut-être.
Ma sœur connoit Dom Sanche, elle le peut mander,
Lui proposer la chose, & le persuader:
Outre que son esprit sans doute en est capable,
Un tel emploi me semble à son sexe sortable:
Et de plus, Léonor chez elle, & ce qu'elle est,
L'oblige à la servir par son propre interêt:
Entrez donc dans ma chambre.

D. CARLOS.

Il n'est pas nécessaire
Que je me cache encor.

D. LOUIS.

Le Rival ou le Pere

Pourroient vous quereller, s'ils vous trouvoient ici.

D. CARLOS.

Que vous seul sachiez donc que je me cache ainsi.

SCENE II.

FLORE, DOM LOUIS.

FLORE.

Je cherchois Dom Carlos: Léonor le demande.

D. LOUIS.

Je venois comme vous le chercher.

FLORE.

J'apprehende
Qu'il n'ait suivi Dom Sanche, & que se rencontrant,
La mort de l'un des deux vuide leur différend.

D. LOUIS.

Je veux les observer craignant la même chose;
Mais de leurs différends puisque l'on sait la cause,
Il nous est fort aisé de les racommoder,
Pour peu que vous vouliez mes efforts seconder:
Je vous vai donc fier un secret d'importance.

FLORE.

Me fier un secret! vous dont la défiance
M'a tantôt outragée avecque tant d'aigreur?

D. LOUIS.

N'aimant rien tant que vous, si ce n'est mon honneur,
Et l'honneur d'une sœur étant celui d'un frere,
Je croi n'avoir rien fait que je ne dusse faire;
Et votre esprit possible en seroit satisfait,

S'il ſavoit les motifs de tout ce que j'ai fait.

FLORE.

De ſon frere une ſœur n'eſt jamais ſatisfaite,
Quand d'injuſtes ſoupçons contre elle il s'inquiette ;
Mais ſachons ce ſecret.

D. LOUIS.

Quand Dom Sanche & Carlos
Seroient moins Ennemis, ne ſeroient point Rivaux ;
Quand je n'aimerois pas Carlos plus que ma vie,
Carlos à qui le ſang & l'amitié me lie,
Dom Sanche eſt envers nous à tel point criminel,
Que je ſerois toûjours ſon ennemi mortel.
La querelle jamais n'en ſera terminée,
Si l'un d'eux préferé par cette infortunée,
Et lui rendant l'honneur, devenu ſon Epoux,
L'autre ne ſoit par-là ſatisfait comme nous.
Agiſſez donc, ma ſœur, de toute votre adreſſe,
Calmez un differend où Carlos s'intereſſe ;
D'où peut naître un combat fatal à ſa valeur,
Et pour nous un ſujet d'éternelle douleur.
Encor que Léonore aujourd'hui reconnuë,
Se tire du bas rang où nous l'avons tenuë,
Elle eſt chez nous encor, & c'eſt encor aſſez,
Pour être avec Carlos de Dom Sanche offenſez.
Parlez-donc.

FLORE.

A Carlos ?

D. LOUIS.

Non, à ſon Adverſaire,
A l'inſolent Dom Sanche.

FLORE.

Hé bien, il le faut faire.

D. LOUIS.

Figurez lui les maux dont il eſt menacé,
De ſon Rival Carlos qui l'a déja bleſſé ;
De moi ſon ennemi ; du Pere de la Fille,

Parent & fort aimé des plus Grands de Caſtille ;
Qu'il trouve en cette Fille, outre ſa ſûreté,
De l'honneur, des amis, du bien, de la beauté.
Adieu, mandez Dom Sanche, & je vai chercher l'autre.

Dom Louïs ſort.

FLORE.

Je vous obéïrai. Quel deſtin eſt le nôtre !
Dom Sanche fut toûjours mon eſpoir & mon bien :
Il poſſeda mon cœur, je poſſedai le ſien :
Et par une funeſte & bizarre avanture,
Par une loi d'honneur, mais des loix la plus dure,
Il faut que ce ſoit moi, moi qui n'aime que lui,
Qui traite ſon Hymen, mais hélas pour autrui !
Ainſi je hâterai l'heure de mon ſupplice,
Ainſi contre moi-même il faut donc que j'agiſſe ;
Et qu'ayant tous les jours à cacher mes ennuis,
J'aye à paſſer en pleurs mes ſolitaires nuits.
Mais devant que donner à ce penſer funeſte
Les malheureux momens que ma vie a de reſte,
Voyons Dom Sanche encor, & tâchons de ſavoir
Quelle part en ſon cœur je puis encor avoir ;
Et pour peu que l'ingrat en ſon devoir héſite,
La mort aux malheureux n'eſt jamais interdite :
Ce remede aſſuré des maux qui n'en ont pas,
Ne peut intimider que des courages bas.
Marine, à moi.

SCENE III.

LEONORE, FLORE, D. CARLOS.

LEONORE.

MAdame !

FLORE.

Aimable Léonore,
Avez-vous nom Marine, & servez vous encore ?

LEONORE.

Me ravir cet honneur, c'est vouloir tout m'ôter.

D. CARLOS *à part entr'ouvrant la porte de sa Chambre.*

J'entens mon infidelle, il la faut écouter.

FLORE.

Je n'exige de vous que d'être mon amie. *à part.*
Tu seras bien plûtôt ma mortelle ennemie.

LEONORE.

Quand je vous veux servir, je fais ce que je doi,
Après tant de bontez que vous avez pour moi.

FLORE.

Je veux faire pour vous encore davantage.

LEONORE.

Et que pourriez-vous faire ?

FLORE.

Un heureux mariage.

LEONORE.

Et le Ciel, & Carlos me veulent trop de mal,

FLORE.

Au défaut de Carlos vous aurez son Rival.

LEONORE.

Et par quelle action puis-je assez vous déplaire,
Pour mériter le mal que vous me voulez faire ?

FLORE.

Et ne l'aimez-vous pas ?

LEONORE.

Et pourrois-je l'aimer,
Puisque j'ai même horreur à vous l'ouïr nommer ?
Les Monstres, les Serpens, tous les objets semblables,
Deviendroient à mes yeux des objets supportables,
Plûtôt qu'un importun, de qui les vains desirs

Ont

Ont commencé mes maux & fini mes plaisirs.

FLORE *à part.*

Ne m'en dis plus de mal, puisque mon cœur l'adore.

LEONORE.

Le Ciel me gardoit-il cette disgrace encore ?
Un cruel !

FLORE *à part.*

Tais-toi donc.

D. CARLOS, *d'où il est caché, à part.*

Elle n'en parle ainsi,
Qu'à cause qu'elle sait que je l'entens d'ici.

LEONORE.

Un Dom Sanche !

D. CARLOS *à part.*

Un Rival que ton cœur me préfére.

LEONORE.

M'épouser !

D. CARLOS *à part.*

Pourquoi non, puisqu'il a pu te plaire ?

LEONORE.

Ah ! Madame, quittez ce dessein malheureux,
Trop malaisé pour vous, pour moi trop dangereux.

FLORE.

Mais ne songez-vous pas que par cet Hymenée...

LEONORE.

On hâte de ma mort la fatale journée.
Quand bien Dom Sanche auroit plus de bien, plus d'appas,
Quand il seroit aimable autant qu'il ne l'est pas ;
Et quand bien je serois cent fois plus malheureuse,
Je lui préférerois la mort la plus affreuse.

FLORE.

Vous savez le [illegible] qu'il a couru pour vous,

Lors-

Lorsque dans votre chambre il reçut tant de
coups?

LEONORE.

Quoi, bon Dieu! vous comptez pour quelques
grands services,
Les funestes effets de toutes ses malices?

FLORE.

Vous voyez comme il suit ses amoureux des-
seins,
Ici comme à Madrid.

LEONORE.

Et c'est dont je me plains.

FLORE *s'en allant.*

Songez-y, Léonore.

LEONORE.

Hélas! lorsque j'y songe,
Et lorsqu'en ce penser mon desespoir me plon-
ge,
De mes malheurs passez le souvenir cuisant
Augmente la rigueur de mon malheur présent.
Inhumain Dom Carlos! que ne peux-tu m'en-
tendre!
Non pour m'aimer encor, je ne l'ose préten-
dre;
Mais afin que mon nom te soit moins odieux,
Lorsque j'aurai perdu la lumiere des Cieux.

D. CARLOS.

A-t-on jamais vu feindre, & fourber de la
sorte?

LEONORE.

Ennemi qui m'es cher! mais on frappe à la
porte.

SCENE

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE,
D. CARLOS.

D. PEDRE.

Le Seigneur Dom Louïs.

LEONORE.

Et qu'est-ce que je voi?
Juste Ciel! c'est mon Pere.

D. PEDRE.

Infame, c'est donc toi!
Quel azile assez sûr, quelle puissance humaine,
Te peut mettre à couvert des effets de ma
haine?

D. CARLOS *ouvrant la porte & tirant Leonore dans sa Chambre.*

Ne crains rien, infidelle, où sera ton Carlos:
Viens encor éprouver comme il sert àpropos.

D. PEDRE.

Il n'est chambre fermée où ne s'ouvre un pas-
sage
L'impétueux effort d'un homme qu'on ou-
trage.
Je te tiens, malheureuse, & de ton châtiment
Tu recules en vain le funeste moment.
Si l'honneur te donnoit des remords de ton
crime,
Tu te viendrois offrir toi-même pour victime;
Mais celle qui perdit sa réputation,
Ne peut faire jamais une bonne action.
Ouvre, fille perduë! ingrate! ouvre à ton Pere.

LEONORE *de l'autre côté de la porte.*

Ouvrons-lui, cher Carlos.

D. CARLOS *de l'autre côté de la porte.*

Non,

Non, non, laissons-le faire.

D. PEDRE.

Et des pieds, & des mains.

SCENE V.

MARINE, FLORE, DOM PEDRE.

MARINE.

Ce Cavalier grison
Veut-il à coups de pied démolir la maison ?

FLORE *entre.*

Marine, & d'où vient donc ce bruit épouvantable ?

MARINE.

De ce Vieillard qui fait une rumeur de diable.

FLORE.

Et devant une Dame, & chez un Cavalier,
Téméraire Vieillard, faut-il tant s'oublier ?
Savez-vous qui je suis ? savez-vous où vous êtes ?
Et jusqu'où peut aller l'action que vous faites ?

D. PEDRE.

Je connois la maison dont je trouble la paix,
Et jusqu'où peut aller l'action que je fais ;
Mais quand d'une maison plus qu'un temple sacrée,
Et le fer & le feu me défendroit l'entrée,
J'oserois y chercher un bien qui m'appartient,
Comme je cherche ici celui qu'on m'y retient.

FLORE.

Et que vous retient-on ?

D. PEDRE.

L'ingrate Léonore,
Qui jadis me fut chere, & qu'aujourd'hui j'abhorre :
Rendez-la donc, Madame, ou ma juste fureur,
Remplit votre maison de massacre & d'horreur.

FLORE.

Un homme de cet âge aime aussi Léonore ;
Et Dom Sanche, & Carlos ont ce Rival encore ?

MARINE.

Tant d'Amans à la fois ne se gardent pas bien,
Et qui veut tout avoir, le plus souvent n'a rien.

D. PEDRE.

Madame, encor un coup, faites-moi la donc rendre.

FLORE.

Ha mon frere ! approchez, & nous venez défendre: *Dom Louïs entre.*
Ce colere Vieillard qu'on ne peut appaiser,
Ne veut pas moins chez vous que les portes briser.

SCENE VI.

D. LOUIS D. PEDRE, FLORE.

D. LOUIS.

Tout beau, ma sœur, parlez avec moins de colere :
Maître absolu chez moi, Dom Pedre y peut tout faire.

D. PEDRE.

Etre maître chez vous, n'est pas ce que je veux,
Et je sai mieux régler mes souhaits & mes vœux:
Je songe encore moins à vous faire une offense,
Moi qui n'ai pour ami que vous seul dans Valence :
Mais ma fille est chez vous, & je la veux avoir,
Et l'ayant, vous deviez me le faire savoir.

D. LOUIS.

La sachant en ces lieux de votre bouche même:
De la chercher par-tout j'ai pris un soin extrême,
En-

Enfin je l'ai trouvée, & l'amenant chez moi,
Je croi m'être acquitté de ce que je vous doi :
Elle est avec ma sœur, & ne peut pas mieux être.
Lorsque je vous verrai de vous même le maître,
Capable d'arrêter un premier mouvement,
Je vous la ferai voir ; mais non pas autrement.

D. PEDRE.

Je vous suis obligé d'avoir trouvé ma Fille :
Mais où trouver l'honneur qu'elle ôte à sa famille ?

D. LOUIS.

On peut vous rendre aussi ce service important ;
Mais j'ai peur de manquer un homme qui m'attend,
Et qui me peut servir à vous tirer de peine.

FLORE *parlant bas à son frere.*

Dom Sanche va venir.

D. LOUIS.

C'est pourquoi je l'emmeine.
Allons, Monsieur.

D. PEDRE.

Allons, c'est de vous seulement,
Que j'espere en mon mal quelque soulagement.

FLORE.

Vous n'avez plus à craindre, aimable Léonore ;
Et vous pouvez sortir.

D. CARLOS *parlant à Léonore en la laissant sortir.*

Non seulement à Flore,
Mais à qui que ce soit, ne va pas reveler
Que Dom Carlos se cache.

FLORE.

Ils s'en viennent d'aller.
Vous avez eu grand' peur.

LEONORE.

On doit craindre son Pere,
Quand on se fait l'objet de sa juste colere.

FLORE.

Vous pourriez aisément adoucir son esprit

Par

Par cet heureux Hymen que je vous avois dit.

LEONORE.

Cessez, si vous m'aimez, de songer davantage,
A faire réussir un pareil mariage ;
Songez au déplaisir que me pourroit causer
La dure extrémité de vous rien refuser.
La rigueur de mon Pere à ma perte obstinée,
Pourroit bien me forcer à ce triste Hymenée ;
Mais par tant de moyens on trouve le trépas,
Que la peur d'un tel mal ne m'inquiéte pas.
La haine de Carlos toûjours inéxorable,
Est bien un plus grand mal, & bien moins supportable ;
M'en guérir, c'est autant que me ressusciter ;
Mais mon malheur commence à ne se plus flater
Des espoirs mal fondez : il fait trop la coûtume,
De changer leur douceur en beaucoup d'amertume ;
Il a trop éprouvé combien leurs faux appas
Irritent les douleurs qu'ils n'adoucissent pas.

FLORE.

Venez-vous dans ma chambre ?

LEONORE. *Flore sort.*

Allez, ma chere Dame,
Je vous suis. Cher Carlos ! le Maître de mon ame :
Si d'un si tendre nom j'ose encor appeller,
Celui qui ne veut pas seulement me parler :
Ouvre un moment ta porte, & voi ta Léonore ;
Sans ta protection prête à périr encore ;
Une seconde fois tire-la du tombeau.

D. CARLOS *sortant de sa chambre.*

As-tu fait contre moi quelque crime nouveau ?
Car c'est de nos destins la fatale ordonnance,
Que mon bras te protege, & que ton cœur m'offense.

LEONORE.

De nos destins plûtôt, c'est la fatale loi,

Que

Que tu ne m'aimes point, que je n'aime que toi.

D. CARLOS.

Eſt-ce là ce grand mal dont je te dois défendre?

LEONORE.

C'en eſt bien un plus grand, ſi tu daignes m'entendre.

D. CARLOS.

Dis-le donc vite.

LEONORE.

Hélas! pour comble de mes maux,
On m'ordonne d'aimer un autre que Carlos.
Flore pour accomplir ma dure deſtinée,
Me vient de propoſer Dom Sanche en Hymenée,
Et ſi ton noble cœur n'en détourne l'effet,
Tu perdras tout le fruit du bien que tu m'as fait.

D. CARLOS.

Tu me viens demander une plaiſante choſe:
Romprois-je cet Hymen, puiſque je le propoſe?

LEONORE.

Toi, cruel?

D. CARLOS.

Moi, perfide!

LEONORE.

Et pourquoi donc, ingrat?

D. CARLOS.

Pour rendre à ton honneur quelque ſorte d'éclat.

LEONORE.

Inhumain! peux-tu croire à tes ſoupçons encore:
Et n'as-tu pas ouï ce que j'ai dit à Flore?
Et de quelle façon j'ai traité ton Rival,
Quand elle m'a parlé de cet Hymen fatal?

D. CARLOS.

Hé ne ſavois-tu pas que je pouvois t'entendre?
Et dis moi, quand ton pere a penſé te ſurprendre,

Te ſerois tu ſauvée, à moins que l'avoir ſu,
Dans la chambre où j'étois; à cela que dis-tu?

LEONORE.

Que lorſqu'on nous accuſe, & que notre innocence,
Quoique vraie en effet, eſt fauſſe en apparence,
Il vaut autant mourir, que de toûjours nier
Un crime qu'on ne peut d'ailleurs juſtifier. *Elle s'en va.*

D. CARLOS.

Bons Dieux! ſi c'étoit moi qui fuſſe le coupable;
Si mes yeux, pour le vrai, prenoient le vraiſemblable!
S'il eſt vrai que toûjours j'ai regné dans ſon cœur!
Mais auſſi s'il eſt vrai qu'elle n'a plus d'honneur!
Si lors qu'entre deux maux dont l'un ſe peut élire,
C'eſt toûjours le plus ſûr que d'éviter le pire,
Achevons ſon Hymen, & ſans plus héſiter,
Pour lui rendre l'honneur, laiſſons-nous tout ôter.
Mais quand j'aurai perdu toute mon eſpérance,
Me répons-tu, mon cœur, de ton indifférence?
Et la pourras-tu voir dans les bras d'un Rival,
Au milieu des plaiſirs, ſe riant de mon mal?
Es-tu bien aſſuré qu'une jalouſe rage
Ne tourne ſes efforts contre mon propre ouvrage,
Et que me repentant d'être Amant généreux,
Je ne trouble la paix de ces Amans heureux?
Mais fuis des paſſions dont tu n'ès pas le maître,
Sois généreux, mon cœur, on ne ſauroit trop l'être:
Rentrons dans cette chambre, allons-y ſans témoins,

Abandonner notre ame à ses tragiques soins.
Attendons-y l'effet que nous pourra produire
Un Hymen qu'autrefois j'aurois voulu détruire.
Et quoique cet Hymen nous satisfasse ou non,
Empêchons notre bras de noircir notre nom.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE.

Aveugle Déïté! sujette au changement,
Qui fais tout sans raison, sans choix & sans mesure,
Et qui rends malheureux le plus fidele Amant,
Aussi-tôt que le plus parjure :
Si l'injuste Carlos doute de mon amour;
S'il me reprend son cœur pour le donner à Flore;
Si je trouve en tous lieux Dom Sanche que j'abhorre,
Quel mal, cruel Destin, me peux tu faire encore,
Si tu ne te résous à me priver du jour?

Si tu ne me fais pas cette grace funeste,
Pour sortir de tes mains, & de celles d'Amour,
Je me sens des forces de reste.
Accoûtumé peut-être à me voir tant souffrir,
Tu crains qu'après ma mort, enfin, je ne repose;
Mais pour finir ma vie, il suffit que je l'ose,
Et ta rigueur en vain à ce dessein s'oppose,
Si la seule douleur nous peut faire mourir.

Fai-

Faisons agir la nôtre, & lui laissons tout faire:
Peut-être qu'à l'ingrat qui ne me peut souffrir,
Mon trépas au moins pourra plaire.
Finissons tout d'un tems ma vie & mon malheur.
Sous les loix de l'amour, qui toûjours malheureuse,
Endure sans espoir une peine amoureuse,
Doit s'en tirer soi-même, & suivre courageuse
Les funestes desseins qu'inspire la douleur.

En l'état où je suis, ils sont aisez à suivre;
Qui redoute la mort, mérite son malheur,
Quand c'est l'augmenter que de vivre.
Je mourrai, cher Carlos; mais pourrois je esperer,
Quand des pâles Esprits j'augmenterai le nombre,
De sortir quelquefois de ma demeure sombre,
D'errer autour de toi, te faire voir mon ombre?
Hélas! si la voyant, tu pouvois soûpirer!

Que ne devrois-je point à ton ame attendrie?
Que pourrois-je en vivant davantage esperer,
Quand tu m'aurois toûjours cherie?
Mais, ne nous flattons plus d'inutiles desirs.
Quand nos corps ne sont plus qu'un amas de poussiere,
Il ne reprennent plus leur figure premiere;
Et l'on perd à la fois, en perdant la lumiere,
Et l'usage des maux, & celui des plaisirs.

Mais,

Mais, je le voi, l'auteur des peines que j'endure;

Dom Sanche & Cardille entrent.

Eloignons un objet de si mauvais augure.

Elle sort.

SCENE II.

D. SANCHE, CARDILLE.

D. SANCHE.

ELle s'enfuit ainsi, parce qu'elle m'a vu.

CARDILLE.

Grand signe des attraits, dont vous êtes pourvu.

D. SANCHE.

Sa haine, ou son amour ne me tourmentent guere.
Je n'en dis pas ainsi, quand Flore est en colere:
Pour te dire le vrai, j'ai peur de son abord.
Mais me demande-t-elle?

CARDILLE.

Oui, Seigneur, & bien fort.

D. SANCHE.

Marine te l'a dit?

CARDILLE.

Elle-même, où je meure.

D. SANCHE.

Que je vinsse voir Flore?

CARDILLE.

Oui, Flore, & tout à l'heure.

D. SANCHE.

Sans redouter son frere?

CARDILLE.

Oui, sans le redouter.

D. SANCHE.

Ha, tai-toi!

CARDILLE.

Je me tai.

D. SANCHE *à part.*

Qui l'y peut inciter ?

CARDILLE.

Je ne sçai.

D. SANCHE.

Tai-toi, dis-je, il n'est pas tems de rire.

CARDILLE.

Pleurons donc.

D. SANCHE.

Tai-toi donc, te le faut-il tant dire ?

à part.

Mais me faire passer dans son Appartement,
Dans celui de son frere !

CARDILLE.

Elle est sans jugement ;
C'est une....

D. SANCHE.

Oses-tu bien m'en parler de la sorte ?
Est-ce colere, amour, vengeance ?

CARDILLE.

Et que m'importe ?

D. SANCHE.

Mais elle vient à moi.

SCENE III.

FLORE, DOM SANCHE.

FLORE.

Vous êtes étonné,
Du lieu du rendez-vous, que je vous ai donné ;
Et choisir pour vous voir la chambre de mon frere,
C'est vous donner soupçon de quelque grand mystere.

Vous

Vous y voir sans témoins, vous trouble également ;
Mais j'attens compagnie en mon appartement,
Où vous ne devez pas être vu de personne.

D. SANCHE.

Vous ne vous trompez point, ce procedé m'étonne :
Enfin, je suis venu sur votre bonne foi.

FLORE.

Vous y pouviez venir, quoique mal avec moi,
Alors que vous aimiez, ou feigniez d'aimer Flore,
Et que dans son esprit vous étiez bien encore,
Son abord, quelquefois, vous fut à redouter ;
Mais, vous ne devez plus vous en inquieter.
Quand on cesse d'aimer, on en est plus civile ;
Au défaut de l'amour, je veux vous être utile,
Et par quelque bien-fait, je me veux retenir
Quelque petite place en votre souvenir.
La belle Léonore, une adorable fille,
Des meilleurs maisons de toute la Castille,
Est aujourd'hui sans bien, sans honneur, sans Epoux,
Sans païs, sans parens ; & tout cela pour vous.
Vous devez l'épouser.

D. SANCHE.

Moi, l'épouser, Madame ?
Ha ! ce n'est pas de vous, que je veux une femme;
Je n'en aurai jamais, ou bien vous la serez.

FLORE.

Quant à vous épouser, vous m'en dispenserez.

D. CARLOS *à part, entrouvrant la porte où il est caché.*

Flore aimoit mon Rival, & j'allois aimer Flore !
Mais, je veux écouter ce qu'ils diront encore.

FLORE.

Dom Sanche, vous rêvez, & paroissez confus.

D. SAN-

D. SANCHE.

Il eſt vrai, je le ſuis, ſi jamais je le fus :
Me mander, & par-là flatter mon eſperance :
Me dire qu'on me hait, contre toute apparence:
Me parler d'un hymen ſous ombre de bonté,
Mais d'un hymen honteux, autant que déteſté,
Et m'ôter tout d'un tems l'eſperance donnée
De vivre avecque vous ſous un ſaint hymenée,
Qui ne reſſentiroit les divers mouvemens,
Qu'excitent les dédains dans les cœurs des Amans?
Qui ne s'affligeroit de vous voir ſi changée,
Vous par tant de ſermens à m'aimer engagée?
Qui ne ſeroit rêveur, qui ne ſeroit confus,
Ou qui ne ſeroit pas quelque choſe de plus?

FLORE.

Vous tairez-vous, Dom Sanche, & voulez-vous m'entendre?

D. SANCHE.

Tenez donc des diſcours que je puiſſe comprendre.

FLORE.

Il faut vous contenter, Dom Sanche. Vous penſez
Que je ne ſonge plus à vos crimes paſſez :
Vous vous trompez, Dom Sanche; une fois offenſée,
La mémoire à jamais en reſte à ma penſée.
Léonore vous aime; & vous l'aimiez auſſi;
Elle a tout fait pour vous, & ſon pere eſt ici.
Songez combien de ſang vous perdites pour elle,
Les tourmens endurez dans les fers de la belle:
Faites ſervir, Dom Sanche, à votre utilité,
Et la perte du ſang, & de la liberté.
A moins que d'épouſer cette charmante fille,
Craignez l'inimitié de plus d'une famille;
Mille fiers ennemis vous ſuivront en tous lieux:

Et

Et vous êtes perdu: puis-je m'expliquer mieux?

D. SANCHE.

Trop bien pour mon repos, belle & cruelle Flore :
Trop bien pour me laiſſer quelque eſperance encore.
Je pourrois comme Amant vous déguiſer mon cœur;
Mais je veux vous répondre en Cavalier d'honneur.
J'aimai donc Léonore, & mon ame inconſtante
Se prit aux doux attraits de ſa beauté naiſſante;
Je tâchai de gagner ſon inclination,
Et me trouvai l'objet de ſon averſion.
La réſiſtance picque, & la croyant cruelle
Par la ſeule raiſon de ce qu'elle étoit belle,
Et cette raiſon-là me la faiſant aimer,
Son ſevere dédain ne fit que m'enflâmer.
Enfin, je découvris que cette beauté fiere
Pour un autre que moi ne ſe ménageoit guere,
Qu'un bien heureux Rival qu'elle favoriſoit,
Etoit riche des biens qu'elle me refuſoit;
Et qu'à ce Cavalier elle s'étoit donnée,
Sous l'incertaine foi d'un futur hymenée.
Je la ſurpris enfin, avec ſon cher Amant....

FLORE.

Je ſai de vos amours le triſte évenement;
Mais, ingrat, puiſqu'il faut qu'on vous le diſe encore,
Sous ombre de me voir, vous vîtes Léonore,
Vous l'avez dit vous-même.

D. SANCHE,

Il eſt vrai, je le dis,
Pour cacher notre amour au fâcheux Dom Louïs.
Il a pu voir l'horreur que me fit ſa préſence,
Outre que j'ignorois qu'elle fût à Valence.
Mais devez-vous m'offrir un ſemblable parti?
L'honneur avec la honte eſt-il bien aſſorti?

Et

Et quand j'y trouverois un notable avantage,
Prendrois-je pour ma femme, une fille peu sage,
Qui suit depuis Madrid un Amant jusqu'ici,
Et peut-être un Amant, qui n'en veut plus aussi?

D. CARLOS *d'où il est caché.*

J'ai donc cru faussement Léonore coupable:
Hélas! que je le suis, & qu'elle est adorable!

FLORE.

Enfin, il faut finir, qu'avez-vous résolu?

D. SANCHE.

Quand vous l'ordonneriez d'un pouvoir absolu,
Vous, seule Déïté qu'ici-bas je respecte,
De n'épouser jamais une femme suspecte.

FLORE.

Que d'étranges malheurs vous êtes menacé!

D. SANCHE.

Si vous ne m'aimez plus, le plus grand est passé.

FLORE.

Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre,
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.

D. SANCHE.

Et qui sont-ils, grand Dieu! ces mortels ennemis?

FLORE.

Elle, moi, Dom Carlos, Dom Pedre, Dom Louïs.

D. SANCHE.

De tous ces ennemis si grands, si redoutables,
Qui peuvent me jetter dans des maux effroyables,
Je méprise la haine, & ne crains rien que vous:
Soyez seule pour moi, je suffis contre eux tous.

SCENE IV.

CARDILLE, DOM SANCHE, FLORE.

CARDILLE.

Ce frere ingenieux à surprendre le monde,
En qui de l'Univers toute la bile abonde,
Vient avec Dom Pedro, qui lui sert de recors:
C'est à vous à songer au salut de nos corps.

FLORE.

Le péril n'est pas grand du côté de mon frere;
Mais je ne répons pas de la fureur d'un pere.

D. SANCHE.

Il me trouve toûjours, Dom Louïs.

CARDILLE.

Ha! pour lui,
C'est le plus ponctuel des freres d'aujourd'hui:
Et de plus, cachez-vous mille fois, que je meure,
S'il ne vous va trouver mille fois en une heure.

FLORE.

Par bonheur, cette chambre est ouverte; entrez-y,
Et sans perdre de tems. Mais qui la ferme ainsi?

On ferme la porte à Dom Sanche, comme il est prêt d'entrer.

D. SANCHE.

Un homme que j'ai vu: vous le saviez, Madame,
Et je voi bien pourquoi vous m'offrez une femme:
Je voi d'où sont venus vos charitables soins,
Et pourquoi vous vouliez me parler sans témoins.

FLORE.

Que dites-vous, Dom Sanche?

D. SANCHE.

O fille trop légere!
Fausse en votre douceur, fausse en votre colere.
Pour autoriser donc votre infidélité,
Vous vouliez m'inspirer la même lâcheté?
C'est donc pour un dessein de si grande importance,
Que vous me combattiez avec tant d'éloquence?
Mais m'ayant tant aimé, me deviez-vous haïr;
Ou pour m'avoir haï, m'avez-vous dû trahir?

FLORE.

M'osez-vous condamner, avant que de m'entendre?

D. SANCHE.

Convaincuë, osez-vous encore vous défendre?
Il lui faut répéter les discours spécieux,
Dont elle m'appuyoit ses conseils odieux:
Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre;
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.
Il est vrai que jamais une infidélité,
N'appuya ses raisons sur plus de vérité.
Vous m'êtes à la fois, ce bien inaccessible,
Et de mes ennemis, l'ennemi plus terrible:
Et comme un ennemi que l'on veut prévenir,
Pour me tuer, sans doute, on m'aura fait venir.
Mais devant que ma mort vuide notre querelle,
Je jugerai du choix de votre ame infidelle;
Je verrai ce galant.

FLORE.

Si je sai quel il est,
Si vous pouvez prouver que j'y prenne interêt...

D. SAN-

D. SANCHE.

Puisque vous ignorez quel homme ce! peut être,
J'espere en peu de tems vous le faire connoître.

SCENE V.

LEONORE, D. SANCHE, FLORE.

LEONORE.

Quel cris ai-je entendu? horreur de mes regards!
Te verra-t-on toujours me suivre en toutes parts?
Pour la troisième fois me viens-tu nuire encore?

D. SANCHE.

Autre ennemi cruel, qui se vient joindre à Flore!
Mais, ingrate! assemblez tous ces fiers ennemis,
Dom Pedre, Léonor, Dom Carlos, Dom Louïs,
Quand toute leur valeur par vos pleurs animée,
M'empêcheroit d'ouvrir cette porte fermée,
Malgré ces ennemis contre moi conjurez,
Je verrai cet Amant que vous me préferez.

FLORE.

Dom Sanche, regardez ce que vous allez faire.

D. SANCHE.

Il n'est plus question de plaire, ou de déplaire,
D'être dans le respect, d'être dans son devoir:
Qu'a-t-on à ménager, quand on n'a plus d'espoir?

FLORE.

Je n'oublierai jamais vos paroles hardies.

D. SANCHE.

Je n'oublierai jamais vos noires perfidies.

 FLO-

FLORE.

Hé bien! il le faut voir, & je l'ai résolu,
Celui que vous avez, ou croyez avoir vu:
Mais pour votre malheur, si je suis innocente,
Ni les soumissions d'une ame repentante,
Ni tout ce qui fait croire une immuable foi,
Ne vous pourroit jamais remettre avecque moi.
Vous vous repentirez de m'avoir soupçonnée.

D. SANCHE.

Je me rendrois plûtôt au honteux hymenée
Qui jusques à ma mort me seroit reproché,
Qu'à ne connoître pas cet Amant mal caché.

FLORE.

Pourquoi donc, insolent, n'enfoncez-vous la porte?

LEONORE.

Hélas! c'est Dom Carlos.

FLORE.

Qui que ce soit, qu'il sorte.

D. SANCHE.

Se fera-t-il forcer cet homme sans valeur, *Il veut rompre la porte.*
Qui s'entend défier, & se cache en voleur?

SCENE VI.

DOM CARLOS, DOM SANCHE.

D. CARLOS.

JE ne me cache plus.

D. SANCHE.

Ha! c'est donc toi?

D. CARLOS.

Moi-même.

D. SANCHE.

Toujours Rival, toujours aimant tout ce que j'aime?

D. CARLOS.

Toujours prêt à finir ta vie, & tes amours.

D. SANCHE.

Otons-donc cet obstacle au bonheur de nos jours,
Défens-toi, Dom Carlos.

SCENE VII.

D. PEDRE, D. LOUIS, D. CARLOS, D. SANCHE, LEONORE, CARDILLE, MARINE.

D. PEDRE.

QU'apperçois je? qu'entens-je?
Et le Ciel permet-il enfin que je me venge?
Hé, vois-je pas Dom Sanche, & n'a-t-il pas nommé
Dom Carlos?

D. LOUIS *à part.*

Hé, bon Dieu! que n'est il enfermé!

D. PEDRE.

Parle, ès tu Dom Carlos, l'objet de ma colere!

D. CARLOS.

Oui, je suis Dom Carlos, prêt à te satisfaire,
Si tu veux m'écouter.

D. PEDRE.

Ha! je n'écoute pas
Des satisfactions que j'attends de mon bras.
Dom Sanche, Dom Carlos, venez, cruels, ensemble;
Que le commun péril contre moi vous assemble;
Puisqu'un crime commun qui blesse mon honneur,
Mérite également d'éprouver ma fureur.

D. LOUIS.

Dom Pedre, ſuſpendez votre colere encore,
Vous ſerez ſatisfait. Dom Sanche, as tu vu
Flore ?

D. SANCHE.

Et trop vue!

D. LOUIS

Et dis-moi, t'a-t-elle propoſé
Le moyen le plus ſûr, comme le plus aiſé,
De contenter Dom Pedre, & d'appaiſer ta flame ?

D. SANCHE.

Dis plûtôt, le moyen de me rendre un infâme.
C'eſt bien moi qui prendrai les reſtes d'un Rival !
Léonore, ou la mort, m'eſt un malheur égal.

D. LOUIS.

Dom Pedre, vengeons donc notre offenſe commune.

D. CARLOS *ſe mettant au côté de Dom Sanche.*

Arrête, Dom Louïs, j'ai part en ſa fortune.

D. LOUIS.

Vous prenez ſon parti ?

D. CARLOS.

Je le prens, & le doi.

D. PEDRE.

Nous ſommes deux à deux.

D. CARLOS.

Dom Pedre, écoute-moi.
Quand indigne du nom des Auteurs de mon être,
Par cent noirs attentats d'un ſcélerat, d'un traitre,
J'aurois noirci ma vie, & ton honneur bleſſé;
Si contre mon deſſein je t'avois offenſé,
Si mon intention n'étoit pas criminelle,
La tienne paſſeroit pour injuſte & cruelle;
Et quand on te verroit à ma perte animé,

Je ſerois plaint peut-être, & tu ſerois blâmé;
La ſeule intention augmente ou diminue
L'action la plus noire, ou la plus ingénue:
Suſpens donc ta colere, & d'un eſprit plus ſain,
Voi ſi de t'offenſer j'eus jamais le deſſein.
Je vis ta Léonore, & cette fille aimable,
En beauté ſans pareille, en eſprit adorable,
Dès le même moment, du moins le même jour,
Que je brûlai pour elle, eut pour moi de l'amour.
Quand entre deux Amans l'amour eſt partagée,
Elle n'eſt pas long-tems ſans être ſoulagée.
Mais ce n'eſt pas aſſez dans l'empire amoureux,
D'aimer & d'être aimé, pour être bien heureux.
On voit de mille Amans les eſperances vaines,
Flatter juſqu'à la mort leurs mutuelles peines;
Et l'on voit mille Amans, ſe croyant près du port,
Y trouver la tempête, & maudire leur ſort.
Dans le tems que ta fille en ſon amour fidelle
Me croyoit plus donner des marques de ſon zele,
Mes yeux furent trompez d'une jalouſe erreur;
Autant que je l'aimois, elle me fit horreur.
Mais pour ne l'aimer plus, pour la croire infidelle,
Je ne m'offris pas moins à tout faire pour elle:
Je la mis à couvert de ton juſte courroux,
Et je voulois auſſi lui trouver un Epoux:
Ainſi tu m'euſſes dû l'honneur de Léonore.
Voi par-là, ſi ta haine eſt légitime encore,
Et ſonge que mon ſang peut ſur toi rejaillir:
L'amour peut m'excuſer, comme il m'a fait faillir.
Calme donc les tranſports d'une juſte colere:
Prens pitié de ta fille, & lui rends un bon pere.

D. PEDRE.

Puisqu'elle est sans honneur, elle ne m'est plus rien.

D. CARLOS.

Si je suis son Epoux, mon honneur est le sien.

D. PEDRE.

Vous me rendez l'honneur, le repos, & la joye.

D. LOUIS

Mais de tous vos soupçons, que voulez vous qu'on croye?

D. CARLOS.

Que j'aime Léonore, & que de mon erreur
Son innocence enfin triomphe dans mon cœur.

LEONORE.

Il est donc vrai, Carlos, qu'enfin ma patience
Bannit de ton esprit l'injuste défiance?
Tu ne doutes donc plus que je ne t'aye aimé,
Tout ce que peut aimer un cœur bien enflâmé:
Tu m'aimes maintenant, à cause que je t'aime:
Est-il quelque autre Amant qui ne m'aimât de même?
Alors que ton esprit cessant de m'estimer,
Ta raison t'ordonna de ne me plus aimer,
N'étoit ce pas assez pour châtier mon crime,
Que n'avoir plus pour moi, ni d'amour, ni d'estime?
Mais, Carlos, tu joignis l'outrage au châtiment,
Et tu fus inhumain, dans ton ressentiment.
Le moins heureux captif dans les plus rudes chaînes,
Souffre moins qu'en tes fers je n'ai souffert de peines.
Tu m'as vûë à tes pieds mille fois fondre en pleurs:
Je t'ai vû d'un œil sec regarder mes douleurs:
Mais tout cela n'étoit que de légers supplices,
Tu m'affligeas aussi, par d'importuns services.

Oui

Oui, ta fiere rigueur en son plus grand excès,
Ne m'affligea pas tant que firent tes bienfaits.
Cependant cette fille ingrate, & criminelle,
N'étoit que malheureuse, & fut toûjours fidelle;
Et celui qu'elle aima d'un amour éternel,
La condamna toûjours, & fut seul criminel.
Nos sens sont trop enclins à croire l'imposture,
Pour n'avoir plus à craindre une telle avanture:
Tu crois trop tôt le mal sans l'avoir averé,
Pour vivre avecque toi dans un calme assûré.
Mais quoi qu'avecque toi j'aye beaucoup à craindre,
Je ne te puis haïr, moins encore le feindre;
Vainement ma raison m'exhorte à t'oublier,
Mon cœur n'y consent pas, je ne le puis nier.

D. CARLOS.

Ha, que vous vous vengez d'une façon cruelle,
Qu'on se venge aisément alors que l'on est belle,
Et que votre bonté me donne de remors,
Me cause de tourmens, pires que mille morts!

D. PEDRE.

Il n'est plus question de plaintes amoureuses;
Mais bien de donner ordre à vos nôces heureuses,
De rendre grace au Ciel, qui finit vos malheurs,
Et qui fait succeder l'allegresse aux douleurs.

D. LOUIS.

Il ne plaît pas au Ciel, que j'en dise de même;
Mais je veux que Dom Sanche...

D. CARLOS.

A votre sœur qu'il aime,
Donne sans differer la conjugale foi,
Et que ce couple imite & Léonore & moi.
Approuvez donc l'hymen de Dom Sanche & de Flore.

DOM

DOM LOUIS.

J'approuve, & je souhaite un parti qui l'honore.

D. CARLOS.

Dom Sanche, approchez vous du Seigneur Dom Loüis :
Devenez tout d'un tems freres, & bons amis ;
Combattons à l'envi d'amitiez mutuelles,
Et que le souvenir de toutes nos querelles
Nous serve à l'avenir de divertissement,
Et pardonnez, Ami, ce que je fis, Amant.

D. SANCHE.

Vous réparez trop bien les sanglantes blessures...

D. CARLOS.

Ne, de grace, oublions ces tristes avantures.

LEONORE.

Soyez au moins d'accord, vous & votre Rival.
Qu'une fausse apparence est un dangereux mal !

CARDILLE *se battant tout seul.*

Je parts, & tout d'un tems faisant feinte à la vue,
Je lâche le pied droit, & donne une venue.

MARINE.

Et contre qui, grand fou, te sers-tu de ton bras ?

CARDILLE.

Et grand' folle, dis-moi, ne nous battons-nous pas ?

MARINE.

Non, grand fou ; mais ma foi, l'on te devroit bien battre.

CARDILLE.

Lorsque j'ai déguainé, je fais le diable à quatre :

Ces

Ces Rivaux m'ont rendu de si mauvaise humeur,
Qu'il faut absolument que je fasse rumeur,
Si nous n'allons tous deux conjoints par l'hymenée,
Grossir de ces Amans la troupe fortunée.

MARINE.

Ma foi, cher Cardillon, si nous étions conjoints,
Tu maudirois souvent mes ongles & mes poings.

Fin de la Comedie de la fausse Apparence.

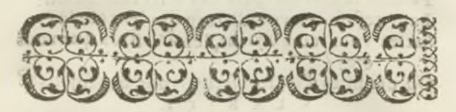


LE
PRINCE
CORSAIRE.
TRAGI-COMEDIE.

ACTEURS.

OROSMANE, Prince Corsaire, Amant de la Princesse Elise, & enfin reconnu, sous le nom d'Alcandre, pour fils de Nicanor.
ELISE, Princesse de Cypre, Maitresse d'Orosmane.
ALCIONE, autre Princesse de Cypre, Sœur d'Elise, Maîtresse d'Amintas.
AMINTAS, Fils de Nicanor, Frere d'Orosmane, Amant de la Princesse Alcione.
NICANOR, Pere d'Orosmane & d'Amintas, & Oncle des Princesses.
SEBASTE, Confident d'Orosmane.
ARGANTE, Lieutenant du même Orosmane.
CLARICE, Confidente des Princesses.
CLITON, Confident d'Amintas.
LICAS, Capitaine des Gardes de Nicanor.
GARDES de Nicanor.
CORSAIRES de la Flotte d'Orosmane.

La Scene est à Paphos, Ville de l'Isle de Cypre, dans le Palais.



LE PRINCE CORSAIRE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SEBASTE, CLARICE.

SEBASTE.

Vous pleurez un grand Roi dont les heureuses armes
Tenoient la Cypre en paix, & l'Asie en allarmes.
Les Peuples éloignez qu'il vous avoit soumis,
Las d'être vos sujets seront vos ennemis.
Le trépas d'un Monarque ébranle ses conquêtes,
Et dans l'Etat plus calme excite des tempêtes;
Le vôtre se divise en partis opposez,
Et doit craindre le sort des Etats divisez.
Mais du Roi qui n'est plus les restes adorables,

Ces Astres de la Cypre aux Amans redoutables,
Perdant le Roi leur pere ont-elles tout perdu?
Leur refuseriez-vous le rang qui leur est dû?
Seriez vous leurs Tyrans, leurs Vassaux que vous êtes?
Ou des filles d'un Roi feriez-vous des sujettes?

CLARICE.

La Cypre a conservé constante dans sa foi,
Le respect qu'elle doit aux filles de son Roi,
Et de l'une des deux se va faire une Reine.

SEBASTE.

D'Elise....

CLARICE.

Jusqu'ici la chose est incertaine,
Elle aura la Couronne épousant Amintas.

SEBASTE.

Et ne l'épousant point?

CLARICE.

Elle ne l'aura pas.

SEBASTE.

Et qui lui peut ravir un droit en la Couronne,
Que sa vertu mérite, & que le sang lui donne?

CLARICE.

Quand la Mort qui confond les Rois & leurs sujets,
De Pisandre eut fini la vie & les projets,
On ne publia point sa volonté derniere;
Son frere Nicanor eut la puissance entiere,
Et son fils Amintas la partage avec lui:
De l'Etat l'un & l'autre est la force & l'appui.
Pisandre avant sa mort en paroles expresses,
Avoit réglé le sort de nos belles Princesses,
Et cet ordre du Roi caché soigneusement,
Est manifeste à tous d'aujourd'hui seulement:
J'en garde une copie & je puis vous la lire,
Si vous le souhaitez.

SEBASTE.

Je n'osois vous le dire.

CLA-

CLARICE.

J'ordonne que ma fille Elise
Regne en Cypre après mon trépas,
Et je veux aussi qu'elle élise
Pour époux le Prince Amintas.
Si méprisant ce que j'ordonne,
Sur un Prince étranger elle jette les yeux,
Je veux que sa sœur Alcionne
Epousant Amintas succede à ma Couronne;
C'est mon dernier vouloir, après celui des Dieux.

Elise ne s'est point sur son choix déclarée,
Encore qu'elle soit de ce Prince adorée;
Et ce fidelle Amant de ce choix incertain,
Attendant son heureux ou son mauvais destin,
Ne sait à qui des deux d'Elise ou d'Alcionne,
Il devra le bonheur d'une double Couronne,
Cypre & la Cilicie où nous donnons des loix;
Où Pisandre a vaincu le dernier de ses Rois;
Et s'il eût eu du Ciel une plus longue vie,
Il eût poussé plus loin sa conquête en Asie.

SEBASTE.

Des peuples asservis le zèle est toujours feint,
Et naturellement l'on hait ce que l'on craint;
Comme Cilicien je sai qu'en cette terre
Pisandre eût eu bien-tôt à soutenir la guerre.

CLARICE.

Son frere Nicanor politique & prudent,
Ferme dans ses desseins, ambitieux, ardent,
Chef d'un parti puissant, absolu dans ses Villes,
Peut jetter cet Etat en des guerres civiles,
Si méprisant son fils, & les ordres du Roi,
Elise disposoit du Royaume & de soi.
Elle est incessamment de Nicanor pressée,
De découvrir enfin sa secrete pensée,
Et pour la découvrir elle a choisi ce jour:
En peu de mots voilà l'état de notre Cour.

N SE-

SEBASTE.

Cet Hymen peut avoir sa raison politique.
Elise peut aussi le trouver tyrannique :
Si cet objet forcé de son affection
N'a jamais attiré que son aversion ;
Ou si quelqu'autre Amant regne en son cœur fidelle,
Amintas pourroit-il être heureux avec elle ?
Et quand elle tiendroit son sceptre d'Amintas,
D'un époux qui déplait les dons ne plaisent pas.
Contrainte en son amour, & contrainte en sa haine,
Amante malheureuse, & malheureuse Reine,
D'un choix violenté le souvenir cruel,
Lui feroit de son Trône un supplice éternel.
Le sceptre & les tresors qu'apporte un Hymenée,
N'en fait point ici-bas l'heureuse destinée ;
On n'est pas moins captif pour l'être avec éclat,
Et les raisons d'amour ne le sont point d'Etat.

CLARICE.

Amintas est bien-fait, généreux, plein de gloire,
Son bras s'est signalé par plus d'une victoire,
Il est aimé du Peuple, adoré de la Cour,
De moindres qualitez donneroient de l'amour.
Mais la Princesse vient, retirez-vous ; possible,
Vas-je la disposer à vous être visible.

SCENE II.

ELISE, CLARICE.

ELISE.

Quel est cet Etranger ?

CLARICE.

C'est un Cilicien,
Pour qui je vous demande un secret entretien.

ELISE.

Et que peut me vouloir cet Etranger, Clarice ?

CLARICE.

Vous rendre, à ce qu'il dit, un important service.

ELISE.

Qu'il vienne ; mais s'il veut quelque grace de moi,
Je n'ai plus de pouvoir depuis la mort du Roi.
Faites lui donc savoir qu'Amintas, & son pere,
Sont aujourd'hui les Dieux que la Cypre revere.

SCENE III.

ELISE *seule*.

Princesse malheureuse, & qu'un indigne sort
Contraint dès sa jeunesse à souhaiter sa mort !
Le Ciel ne te fit donc d'une illustre naissance,
Que pour faire aux mortels redouter sa puissance !
Il te ravit un Trône à ta naissance acquis,
De tes propres sujets il fait tes ennemis :
Et du choix d'un époux t'ôtant le privilège,
Il te rend vers ton pere ingrate & sacrilège.
Mais des ordres d'un pere on se peut dispenser,
Quand une foi promise est honteuse à fausser :
On me peut faire cheoir d'un Trône hereditaire,
Mais me rendre inconstante, on ne le sauroit faire :
Je t'aimerai toujours, soit que loin de ces lieux,
Ton ame dans le Ciel ait place entre les Dieux,
Soit qu'entte les mortels où tu vis plein de gloire,
Tu conserves encore Elise en ta mémoire ;

Soit qu'un ingrat oubli la chasse de ton cœur,
Je t'aimerai toûjours d'une constante ardeur,
Prince qui méritois une autre destinée,
Prince le seul espoir d'Elise infortunée.

SCENE IV.

CLARICE, ELISE, SEBASTE.

CLARICE.

Voici cet Ettanger.

ELISE.

Que voulez-vous de moi?

SEBASTE.

Orosmane des Mers le redoutable Roi,
Qui sur mille Vaisseaux portant par-tout la guerre,
Fait respecter son nom aux Maîtres de la Terre,
Vous offre sa valeur contre vos ennemis,
Et vingt mille Soldats à vos ordres soumis.
Quand vous ordonnerez, d'une puissante Armée
Vous verrez à l'instant cette Ville enfermée;
Vous verrez les Tyrans qui vous donnent la loi,
La recevoir de vous & trembler sous mon Roi.

ELISE.

On a mal informé votre vaillant Corsaire,
Et son secours ici ne m'est point nécessaire;
Mais d'où peuvent venir les soins officieux
D'un homme si funeste à la paix de ces lieux,
Plus craint de nos Vaisseaux que les plus grands orages,
Qui tient nos Ports bloquez, désole nos rivages,
Et qui laissant en paix le reste des humains,
Nous choisit pour l'objet de ses faits inhumains?

SEBASTE.

Orosmane n'est pas tout ce qu'il paroît être,
Et possible le tems le fera mieux connoître;
Mais troublât il la Cypre encor plus qu'il ne fait,
Il vous distingue fort de ses Peuples qu'il hait;
Il n'est soin ni devoir qu'il ne veuille vous rendre,
Et de fortes raisons que vous allez apprendre,
Dans vos seuls interêts l'engagent tellement,
Qu'il fait ses ennemis des vôtres seulement.
Un Prince incomparable & dont l'illustre vie,
A vos yeux ses vainqueurs fut toujours asservie,
Et qui jusqu'au trépas constant en son amour,
Ne regretta que vous quand il perdit le jour,
Eut long tems la fortune à ses vœux favorable;
Mais se fier en elle est bâtir sur le sable:
Ce Prince malheureux vit son Trône envahi,
Il fut de ses Sujets abandonné, trahi,
Et réduit à la fin de quitter une terre
Où tout sembloit d'accord à lui faire la guerre,
Il fonda sur les flots l'espoir de son salut,
N'ayant plus qu'un Vaisseau de tant d'autres qu'il eut:
Sa Galere en ces Mers tombant dans notre Armée,
Se vit en un moment des nôtres enfermée:
Mais lui, loin de ceder à l'ennemi plus fort,
De nos meilleurs soldats se fit craindre d'abord,
Et fit seul contre nous en sa seule Galere,
Ce que le Dieu de Thrace en sa place eût pu faire,
Repoussant plusieurs fois de son bord investi,
Les nombreux ennemis de son foible parti.
Orosmane ravi de sa rare vaillance,
Fait cesser le combat, vers le Guerrier s'avance;
Lui présente à la fois, & la paix & la main,
Et ne reçoit de lui que fierté, que dédain:

Il offense Orosmane, il l'attaque, il le presse
De tout ce qui lui reste & de force & d'adresse,
Irrite son courroux par son sang répandu :
Mais foible par celui qu'il a déja perdu,
Enfin il tombe aux pieds d'Orosmane invincible,
Et trouva son vainqueur à son malheur sensible.
Il s'appelloit Alcandre.

ELISE.

Hélas! il est donc mort,
Alcandre? mon Alcandre!

SEBASTE.

Il a changé de sort.

ELISE.

Et le fier Orosmane est meurtrier d'Alcandre?

SEBASTE.

Il se croiroit heureux, s'il pouvoit vous le rendre.

ELISE.

Hélas!

SEBASTE.

Alcandre donc, ce Prince malheureux,
Expirant, conjura son vainqueur généreux,
Son vainqueur qu'il voyoit près de lui tout en larmes,
Maudire, mais trop tard, ses trop heureuses armes,
De vous offrir son bras, sa Flotte & son pouvoir,
Et d'appaiser par là son juste desespoir,
De voir ainsi finir son amour & sa vie,
Dans un tems où peut-être il vous auroit servie :
Et c'est d'où sont venus les soins officieux
D'un Guerrier sans pareil qui vous est odieux ;
Mais sur qui vous regnez, en qui revit Alcandre,
Qui voudroit comme lui pour vous tout entreprendre,
Et de qui la valeur ne veut point d'autre prix,
Que la gloire d'avoir pour vous tout entrepris.

ELISE.

Ha! plûtôt qu'un Barbare ait part en mon estime,
Un Corsaire insolent qui me propose un crime,
Plûtôt que d'attirer le reproche éternel
D'armer en ma faveur un bras si criminel,
Que les plus grands malheurs que l'on craint sur la Terre,
Me fassent sans relâche une cruelle guerre,
Que ces mêmes Tyrans, dont trop officieux
Il m'offre d'abaisser l'orgueil ambitieux,
Exercent contre moi toute la violence
Qu'inspire à des Sujets une aveugle insolence :
He! que peut-il me rendre après m'avoir ôté
Le seul bien qui manquoit à ma félicité?

SEBASTE.

Orosmane sait bien que vous êtes gênée
Dans la libre action du choix d'un hymenée;
Qu'il vous fait perdre Alcandre, un Amant généreux,
De qui le seul défaut fut d'être malheureux ;
Que tout son sang versé, toute sa Flotte offerte,
Peut réparer à peine une si grande perte.

ELISE.

Et sait-il que mon cœur ne peut trop détester,
Celui qui m'ôte Alcandre, & s'en ose vanter?
Veut-il du sang encore après celui d'Alcandre,
Et m'offre-t-il le fer qui vient de le répandre?

SEBASTE.

Orosmane.....

ELISE.

Otez-vous, Etranger odieux,
Ce qui vient d'Orosmane est horrible à mes yeux.
Ha! ne les ouvrons plus que pour verser des larmes :
Renonçons pour jamais aux objets pleins de charmes :

Donnons-nous toute entiére à nos tristes ennuis,
Et faisons de nos jours des éternelles nuits.
C'étoit donc de nos feux la trompeuse espérance ?
C'est donc ce que le Ciel gardoit à sa constance,
Dans un tems où son bras secondant sa valeur,
Etoit prêt d'établir notre commun bonheur,
De lui rendre un Royaume usurpé par mon pere,
Et de me conserver la Cypre héréditaire ?
Ne vien donc plus, espoir, de tes trompeurs appas,
Adoucir des tourmens que tu ne guéris pas ;
Puisque je pers Alcandre & que je le veux suivre,
De quoi peux-tu servir à qui ne peut plus vivre ?
Oui, bien-tôt dans le Ciel où tu vis loin de moi,
Je t'y joindrai bien-tôt pour n'être plus qu'à toi,
Belle ame qui quittas & fis tout pour Elise,
Et seule eus le pouvoir d'asservir sa franchise.

SCENE V.

ELISE, ALCIONE.

ELISE.

O Ma sœur ! vous voyez mes yeux mouillez de pleurs,
Il ne sont point causez par nos communs malheurs,
J'ai pleuré comme vous une perte commune ;
Mais le Ciel ennemi me cause une infortune,
A moi seule funeste, à moi seule à pleurer,
Et que tout son pouvoir ne sauroit réparer.

AL-

ALCIONE.

Le sujet de vos pleurs ne se peut-il apprendre?
Et le tems & la part qu'une sœur y peut prendre,
Une sœur qui voudroit tous vos maux partager,
Ne pourront-ils du moins votre esprit soulager ?

ELISE.

Le tems & la raison, quand on perd ce qu'on aime,
Servent de peu de chose en ce malheur extrême;
Et qui peut esperer de s'en voir soulagé,
A mérité le mal dont il est affligé.

ALCIONE.

Hé quoi, ma chere sœur, avez-vous quelque affaire,
Ou quelque déplaisir que vous me deviez taire ?

ELISE.

Ce jeune Cavalier, ce vaillant Etranger,
Qui secourut mon pere en un mortel danger,
Dans ce fameux combat où d'un Prince rebelle
Rhodes contre Pisandre entreprit la querelle,
Alcandre: Ha! ce beau nom est tout ce qui de lui
Peut-être resteroit sur la terre aujourd'hui,
S'il ne vivoit encore en l'amoureuse idée,
Que pour ce cher Amant ma mémoire a gardée.

ALCIONE.

Ehquoi, le brave Alcandre ?....

ELISE.

Est le Prince charmant,
Que même après sa mort j'aime si tendrement.
Peut-être blâmez-vous ma foible résistance ;
Mais si jamais l'Amour vous met sous sa puissance,

 Si

Si vous savez jamais ce que c'est que d'aimer,
Vous me plaindrez, ma sœur, au lieu de me blâmer.

ALCIONE.

Pour être sans amour, on n'est pas sans tendresse,
Et je n'ai jamais cru l'amour une foiblesse;
Mais ce vaillant Alcandre en Cypre parvenu
Jusqu'où peut s'élever un mérite connu,
Et puisque vous l'aimiez d'une ardeur non commune,
Heureux dans son amour plus que dans sa fortune,
Pourquoi s'éloigna-t-il ? & s'il vous fut si cher,
L'avez vous du souffrir ?

ELISE.

J'eusse pu l'empêcher ;
Mais loin de m'opposer au voyage d'Alcandre,
Mon seul commandement le lui fit entreprendre:
Vous saurez les raisons de son éloignement
Et de nos feux cachez le triste évenement.

ALCIONE.

Ne me differez pas cette faveur extrême.

ELISE.

Je ne refuse rien aux personnes que j'aime.
Mon Alcandre étoit donc un Prince malheureux ;
Mais qui n'eut pas d'abord un destin rigoureux.
D'une illustre Princesse il reçut la naissance,
Et monta sur le Trône au sortir de l'enfance.
Sa mere eut de l'amour pour un Prince étranger,
Aimable, mais ingrat, infidele & leger,
Et dont elle se vit depuis abandonnée,
Bien qu'unie avec lui par un saint hymenée;

Mais qui peut s'assurer d'un esprit inconstant ?
Ce Prince abandonna celle qu'il aimoit tant,
Et lui laissant un fils, cher, mais funeste gage,
Alla peut être ailleurs offrir son cœur volage.
Elle espera long-tems de le voir de retour,
Que n'espere-t-on point quand on brûle d'amour?
Mais de son vain espoir enfin desabusée,
Et d'un perfide époux se voyant méprisée,
Elle laissa tout faire à sa juste douleur,
Et prête de finir sa vie & son malheur,
Assembla ses Sujets, & leur fit reconnoître
Le fils de son ingrat pour leur souverain Maître :
Elle meurt, & mourant cache même à son fils,
De son pere inconstant le nom & le pays,
Elle ne voulut pas qu'après sa foi faussée,
Un infidelle époux d'une Reine laissée,
Sût qu'il en eût un fils, que ce fils fût un Roi,
Et qu'il fit gloire ainsi d'avoir manqué de foi.
Son fils donc lui succede, & son adolescence
Des Rois les plus prudens égale la prudence.
Il est brave, il est juste, & de son Peuple aimé,
Il est de ses voisins craint autant qu'estimé.
Mon malheureux portrait le ravit & l'enflâme,
Il me fait demander à mon pere pour femme;
Mon pere le refuse, & même avec dédain,
Lui mande sur le bruit de son pere incertain,
Qu'on peut lui reprocher que la Reine sa mere
Fut femme sans époux, & qu'il est fils sans pere.
Alcandre refusé, mais Alcandre amoureux,
Loin de se rebuter d'un refus rigoureux,
Vint en Cypre, où l'Amour me fit bien tôt connoitre
Le feu que dans son cœur ma beauté faisoit naitre :
Vous vouliez tout savoir, & je vous ai tout dit.

ALCIONE.

Je ne vous quitte pas d'un plus ample recit :
Je veux savoir comment vous eutes connoissance
Du secret important de sa haute naissance;
Mais ne seroit-ce point aigrir votre douleur?

ELISE.

Un malheureux se plait à conter son malheur.
Il m'aimoit donc, ma sœur, & ne me l'osoit dire;
Mais sa langueur enfin découvrit son martyre,
Et les tristes soûpirs de son cœur enflâmé
Le firent soupçonner d'aimer sans être aimé.
La pitié par l'estime est souvent excitée;
De son mal dangereux la Cypre est attristée;
En lui l'Etat perdoit un Guerrier généreux,
Mon pere lui devoit plus d'un combat heureux,
Et la Cour autrefois pleine de barbarie,
Devoit sa politesse à sa galanterie.
Pour moi, je lui devois des soins & des respects,
Que sa condition ne rendoient point suspects.
La pitié de son mal dans son mal m'interesse:
Je veux savoir le nom de sa fiere Maîtresse ;
Je le presse en secret de me le découvrir.
Si j'avois, me dit-il, quelque espoir de guérir,
Vous ne sauriez jamais que par la mort d'Alcandre,
La cause de son mal que vous voulez apprendre ;
Le malheureux vous aime : à ce mot échappé,
Déja de vos beaux yeux les foudres l'ont frappé :
Il voit d'un fier dédain s'armer votre visage,
Et dans ce fier dédain de sa mort le présage;
Mais ayant obéi, si vous l'en haïssez,
Daignez connoitre au moins ce que vous punissez.
Il est Prince, Madame, & les Rois de sa race
N'ont point mis dans son cœur sa téméraire audace:
Un feu respectueux, une immuable foi,
Font vivre son espoir plus que le nom de Roi.
Mais si cet humble aveu de sa flâme insensée,
Paroît un nouveau crime à votre ame offensée,
Un regard menaçant de vos yeux en courroux
Le feront à l'instant expirer devant vous.
Lorsque j'allois punir ce discours téméraire,
Sa qualité de Roi suspendit ma colere ;
Je la sentis s'éteindre au lieu de s'allumer:
Peut-on long-tems haïr ce que l'on doit aimer ?
L'union de deux cœurs dans le Ciel déja faite,
Leur inspire à s'aimer une pente secrette;
Elle prévient leur choix, & tel est son pouvoir,
Que l'on s'aime souvent avant que de se voir.
J'écoutai donc, ma sœur, ce qu'il me voulut dire ;
Il m'apprit que l'amour le mit sous mon empire,
Sur mon simple portrait, sur le bruit de mon nom,
Que vous dirai-je encore ? il obtint son pardon.

ALCIONE.

L'orgueil qu'un sang illustre à nos ames inspire,
En vain malgré l'amour veut garder son empire;
Les soupirs d'un Amant agréable à nos yeux
Triomphent tôt ou tard d'un cœur impérieux;
Et selon qu'un Amant est capable de plaire,
Il se rend le destin favorable ou contraire.

ELISE.

Ha ma sœur ! ce n'est pas ce qui nous rend heureux,

La fortune peut tout dans l'Empire amoureux ;
Et souvent son caprice a fait des misérables,
Des plus rares beautez, des Amans plus aimables.
Que le calme est à craindre aux plus heureux Amans !
Que leur sort est sujet à de grands changemens !
Le Soleil a deux fois enrichi les campagnes,
Et deux fois a fondu la neige des montagnes,
Depuis qu'Amour fait voir entre ce Prince & moi
Les plus rares effets d'une constante foi.
Helas ! de quoi nous sert d'avoir été fidelles ?
En avons nous moins eu de traverses cruelles ?
Un Prince que le Ciel avoit fait si charmant,
Si constant à m'aimer, que j'aimai constamment,
Par un indigne sort ; sous une main barbare,
Tombe, & me laisse aux maux que sa mort me prépare.
Ha ! sa perte m'apprend que la fidelité,
Est une vertu vaine & sans utilité.
Mais il est tems, ma sœur, d'aller où nous appelle
De nos propres Sujets l'assemblée infidelle ;
Allons voir Nicanor, d'un prétexte pieux,
Déguiser les desseins d'un cœur ambitieux :
Et son fils Amintas qu'un même esprit inspire,
Couvrir de son amour son dessein pour l'Empire ;
Mais leur ambition, outre l'ordre du Roi,
Aura besoin encor & de vous & de moi.
Si vous voulez, ma sœur, être d'intelligence,
Et comme moi contr'eux vous armer de constance,

Nous les obligerons ces Tyrans odieux,
De recourir au crime, & d'offenser les Dieux ;
Et peut-être le Ciel qu'irrite le Coupable,
D'ennemi qu'il nous est, deviendra favorable.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NICANOR, ELISE, ALCIONE, AMINTAS.

NICANOR.

MAdame, je veux bien ici vous répeter,
Ce que dans le Conseil je viens de protester,
Que mon fils Amintas vous aime & vous adore,
Et qu'il mourra plûtôt du feu qui le dévore,
Que de se prévaloir des volontez du Roi,
Pour un bien qu'il n'attend que de sa seule foi.

ELISE.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le répete,
J'ai du ressentiment de sa flâme discrete,
Et c'est de tout mon cœur que je voudrois aimer
Celui dont la vertu ne peut trop s'estimer;
Mais j'atteste les Dieux que je ne le puis faire,
Et s'il n'est point aimé, que c'est sans me déplaire.

NICANOR.

Cependant Orosmane à la côte paroît,
Vous savez ce qu'il peut, hazardeux comme il est;
Et contre un ennemi que la Cypre appréhende,
Que nous avons besoin d'un Roi qui la défende;
Et vous savez aussi que Pisandre en mourant....

ELISE.

ELISE.

Je sai tout, & de plus, qu'il est indifférent
De laquelle des sœurs, d'Elise ou d'Alcionne,
Votre fils Amintas reçoive la Couronne;
Ma sœur peut comme moi couronner Amintas.

NICANOR.

Mais il n'aime que vous.

ELISE.

Mais je ne l'aime pas.

NICANOR.

Amintas ne veut point de sceptre sans Elise.

ALCIONE.

Je veux encore moins d'Amintas qu'on méprise.

ELISE *se tournant vers Alcione.*

Ha! je l'ai refusé; mais sans le mépriser.

ALCIONE.

Et sans mépris aussi je le puis refuser:
Je le sépare assez des hommes du vulgaire,
Je trouve assez en lui ce qui me pourroit plaire;
J'estime sa vertu, j'admire sa valeur:
Mais à votre refus il m'offriroit son cœur;
Et quoique son amour puisse être son excuse,
Je ne puis accepter ce qu'un autre refuse.

NICANOR.

Vous pourrez entre vous terminer ces débats;
Mais mon fils doit regner.

ELISE.

Et ne regne t-il pas,
Puisque vous dont il tient la vie & la lumiere,
Avez sur cet Etat une puissance entiere?
Du moins tout sans réserve y dépendroit de vous,
Si vous pouviez aussi vous marier sans nous.
Mais à l'ordre du Roi qui du Sceptre dispose,
De grace examinons s'il manque quelque chose:
L'intention du Roi, (vous en serez d'accord)
Est que l'une de nous soit Reine après sa mort;

Et

Et s'il veut qu'Amintas ait part en la Couronne,
C'est comme époux d'Elise, ou celui d'Alcione.
Mais de l'aimer jamais mon cœur est éloigné ;
Il dédaigne ma sœur, il en est dedaigné :
Perdrons-nous elle & moi pour cette antipathie,
Cypre, que nos ayeux nous ont assujettie?
Et pourra-t-il regner votre fils Amintas,
Puisque ma sœur ni moi ne l'épouserons pas ?

NICANOR.

Mon fils peut succeder à Pisandre mon frere.

ELISE.

Ce frere fut son Roi, mais ce Roi fut mon pere.

AMINTAS.

Puis-je parler, Seigneur?

NICANOR.

Oui parle; mais en Roi.

AMINTAS.

A ces divines sœurs qui peuvent tout sur moi,
Comment puis-je parler qu'en esclave fidelle,
Dont le moindre murmure en feroit un rebelle?
Conserver son respect heureux ou malheureux,
C'est comme doit agir un Amant généreux.
J'aime Elise, & mon ame à ses fers asservie,
N'en sortira jamais qu'en sortant de la vie ;
Et toute autre beauté par des sceptres offerts,
La tenteroit en vain de sortir de ses fers.
Pourrois-je donc, Seigneur, épousant Alcionne,
A sa sœur que j'adore ôter une Couronne?
Quand vous l'ordonneriez, vous devrois je obéir ?
Tout d'un tems, puis-je aimer Elise & la trahir ?
Ha! que l'ambition ne nous fasse rien faire,
Dont nous puissions rougir, qui puisse lui déplaire ;

N'exi-

N'exigez rien d'un fils qu'il doive refuser,
Et dont un pere un jour le puisse mépriser.

NICANOR.

Et de ton pere aussi ne trompe pas l'attente.
Mais quel homme inconnu sans ordre se présente ?

SCENE II.

SEBASTE, ELISE, NICANOR, ALCIONE, AMINTAS.

SEBASTE *parlant à Amintas.*

JE vous cherchois, Seigneur: en ces mots vous verrez,
Ce que veut Orosmane; & vous lui répondrez.

NICANOR.

Et que peuvent avoir mon fils & ce Corsaire,
A démêler ensemble?

SEBASTE.

Une importante affaire.

ELISE.

Amintas me regarde, & rougit, & pâlit.

ALCIONE.

Quelque chose le trouble en ce Billet qu'il lit.

AMINTAS.

Ce Billet est pour vous, plus que pour moi, Madame ;
Que de troubles divers s'élevent dans mon ame !

ELISE *après avoir lu.*

Vous me gardiez encor un si cruel malheur ,
Grands Dieux! & vous souffrez qu'un Pirate, un voleur,
Noirci déja d'un crime à mon repos funeste,

At-

Attaque mon honneur, le seul bien qui me reste!
Amintas, vous pourriez douter de ma vertu,
Si je ne publiois ce que vous avez tu.

LETTRE.

Envain, Prince Amintas, tu brûles pour Elise,
Et tu veux devenir son époux & son Roi:
Elle a depuis long-tems disposé de sa foi;
Depuis long-tems elle est éprise
D'un Prince digne d'elle, & plus heureux que toi.
Un Prince qui n'est plus, il est vrai, m'a servie;
Il m'aimoit, je l'aimois, & s'il étoit en vie,
Je l'aimerois encor; il seroit mon époux,
Et je n'aurois jamais que des dédains pour vous.
La douleur de sa mort m'avoit déterminée
A ne vivre jamais sous les loix d'hymenée.
Je change de dessein: mais je me mets à prix;
D'Orosmane sans vie, ou d'Orosmane pris,
La tête criminelle à ma fureur promise,
Vous laisse encor l'espoir d'un Royaume & d'Elise;
Un tel présent vous fait son époux & son Roi:
Songez-y, Prince, ou bien ne songez plus à moi.

AMINTAS.

Ne songer plus à vous? ah! que plûtôt ma vie,
Dans les fers du Pirate à jamais asservie,
Assure son salut, acheve mon malheur,
Et que desespéré je meure de douleur!
Si le Ciel qui vous fit si charmante & si belle,
Mais aussi qui vous fit si fiere & si cruelle,
Accordoit à mes vœux l'honneur de vous vanger,
Quand bien votre fierté constante à m'outrager

Par d'injustes rigueurs troubleroit ma victoire,
Tout ce qui vient de vous fait ma joye & ma gloire:
Je cheris tout en vous jusqu'à votre fierté;
Je ne me plaindrois point d'être si maltraité;
Et quand vous fausseriez la parole promise,
Je me plaindrois du Ciel sans me plaindre d'Elise.

ELISE.

Non, non, Prince, esperez, puisque je le permets,
Vangez moi, je tiendrai tout ce que je promets.
Ce n'est pas, je l'avoue, une basse entreprise,
Que de vaincre Orosmane, & faire aimer Elise.
Vous allez attaquer un prodige en valeur,
Heureux dans les combats, & trop pour mon malheur;
Mais quoique la victoire en soit presque impossible,
Le desir d'être aimé rend un cœur invincible.
Servez-vous donc du tems, tandis qu'il est pour vous,
Et que vous n'avez point encore de jaloux;
Car quand seul vous seriez capable de me plaire,
Je ne me donnerai qu'au Vainqueur du Corsaire.
Je vous l'ai déja dit, sa prise ou son trépas
Laissent tout esperer au vaillant Amintas.
Allez donc, allez vaincre; & cependant mes larmes,
Vont demander aux Dieux, le bonheur de vos armes. *Elle sort.*

AMINTAS.

Avec votre secours qui me peut résister?
A quel hardi dessein ne me puis-je porter?
Vous verrez abbattu l'orgueil qui vous outrage,
Et vous me plaindrez mort, ou louerez mon courage.

SEBASTE.

Avant qu'avoir vaincu vous triomphez, Seigneur.
Je pardonne la fougue à votre jeune ardeur:
Mais si l'excès bouillant d'une ardeur non commune,
Et le prix qu'un combat offre à votre fortune,
Enflamme à un tel point votre cœur amoureux,
Qu'il ne peut differer ce combat dangereux,
Celui qu'on traite ici de Voleur, de Corsaire,
Et qui se rend pourtant plus d'un Roi tributaire,
Ne sera pas long-tems d'Amintas attendu:
Seul dans une chaloupe à vos bords descendu,
Il viendra contenter le desir qui vous presse,
Et vous pourrez ainsi contenter la Princesse.
Donnez votre parole, & fiez-vous en moi,
Que vous pourrez bien-tôt, vous battre avec mon Roi.

NICANOR.

Quoi! la Cypre verroit une telle avanture!
J'offenserois ainsi l'honneur & la Nature!
J'exposerois un fils si vaillant & si cher
Au hazard d'un combat qu'on peut lui reprocher,
D'un combat dont la fin seroit toujours honteuse,
Quand même sa valeur pourroit la rendre heureuse!
Dans mille occasions que le tems peut donner,
Pour obtenir Elise, & pour te couronner,
Tu trouveras assez dequoi te satisfaire,
Sans aller te commettre avecque ce Corsaire.

AMINTAS.

Dira-t-on que vous seul ne m'ayez pas permis
De vaincre le plus grand de tous vos ennemis,
De mériter la Cypre à ma valeur promise,
Et bien plus que la Cypre, une divine Elise,

Sans

Sans qui je ne puis vivre, & sans qui mon trépas,
Que vous redoutez tant, dépendra de mon bras?
Car enfin, la perdant, je n'écouterai guere,
Ni les sages conseils, ni les ordres d'un pere;
Et quand vous m'opposez ces ordres rigoureux,
Vous vous rendez, Seigneur, pour moi plus dangereux,
Que ne sera jamais la valeur du Pirate,
Qu'Elise & mon honneur veulent que je combatte.

NICANOR. *Il sort.*

Va donc, sui ton destin, je ne te retiens plus.

SEBASTE.

Vous perdez bien du tems en discours superflus.

AMINTAS.

Allons donc au combat sans tarder davantage.

SEBASTE.

Allons, Prince, un Vaisseau m'attend près du rivage;
Orosmane à la rade en peu de tems saura,
Ce que vous lui voulez, & vous satisfera.

ALCIONE.

Amintas! ô mon cœur, que me faites-vous faire?
Vous vous exposez donc à la foi d'un Corsaire?
Un Prince comme vous se devroit ménager.

AMINTAS.

Elise est offensée & je la veux vanger:
Qui n'en est pas aimé, n'est pas digne de vivre.
Il faut qu'un prompt trépas de mes soins la délivre,
Ou qu'un combat heureux change son cœur ingrat:
Et ce bonheur vaut bien qu'on hazarde un combat. *Il sort.*

SCE-

SCENE III.

ALCIONE, CLARICE.

ALCIONE.

HElas! ce n'eſt pas là ce que je voulois dire
A l'innocent auteur de mon cruel martyre:
Je lui voulois ouvrir les ſecrets de mon cœur,
Lui dire qu'il y regne en aimable vainqueur;
Lui reveler les maux qu'il ignore, & qu'il cauſe:
Clarice, l'as-tu vu? j'ai fait tout autre choſe.
Ainſi le criminel de ſon remords preſſé,
Se coupe, & ne dit rien de ce qu'il a penſé;
Ainſi ce cher vainqueur de mon ame ſoumiſe,
Dont ma foible raiſon les armes favoriſe,
Ne ſait point ſa conquête, & ne la ſaura point,
Tant un deſtin cruel à mon amour eſt joint;
Et quand bien il ſauroit qu'il cauſe ma ſouffrance,
M'en devrois-je flatter de la moindre eſpérance?
Ce Prince aime ma ſœur, il ne peut donc m'aimer;
Et quand il changeroit, le pourrois-je eſtimer?
Penſant gagner mon cœur, il perdroit mon eſtime,
Et ſon amour pour moi me paroitroit un crime.
Cependant il ſe jette en un mortel danger;
Ai-je à m'en réjouïr? ai-je à m'en affliger?
Si ce Prince eſt vaincu, ce Prince perd ſa gloire,
Et je dois faire ainſi des vœux pour ſa victoire;
Mais ſa victoire auſſi lui donnera ma ſœur,
Et je dois craindre ainſi de le revoir vainqueur.
L'un & l'autre ſuccès, favorable ou contraire,
S'oppoſe également à tout ce que j'eſpere;

Ou plûtôt je crains tout, & je n'eſpere rien:
Eſt-il un deſeſpoir plus juſte que le mien?

CLARICE.

Mais Amintas laſſé d'aimer qui le mépriſe,
Peut un jour vous offrir ce que refuſe Eliſe.

ALCIONE.

Après les ſentimens d'une noble fierté,
Où mon cœur contre lui s'eſt tantôt emporté,
Après avoir promis à ma ſœur qui m'eſt chere,
De réſiſter comme elle aux volontez d'un Pere,
Lâche puis-je trahir la fierté de mon cœur,
Et plus lâche manquer de parole à ma ſœur?

CLARICE.

Il ſauroit mon amour ſi j'étois Alcionne.

ALCIONE.

Que pourroit-il penſer d'une ame qui ſe donne?
Ha! ſi de là dépend tout l'heur de mon deſtin,
Réſolvons-nous plûtôt d'en avancer la fin;
Craignons l'état honteux d'une amante qui prie.
Mais à quoi ſonges-tu, mon aveugle furie?
Hé, n'ai-je pas voulu dans ce même moment,
Lui découvrir ma flâme, & mon cruel tourment?
Et découvrir ſa flâme à celui qui la cauſe,
Si ce n'eſt le prier, il s'en faut peu de choſe.
O Dieux! quand je reproche à mon eſprit confus
Que je viens de courir le danger d'un refus;
Qu'il n'eſt rien de plus bas qu'une inutile plainte,
Qu'aiſément je m'engage aux loix de la contrainte,
A ne croire jamais mes déſirs trop ardens,
A défendre à mon cœur ſes ſoupirs imprudens.
Mais en vain on le cache: un air triſte au viſage,
Une langueur aux yeux ſont un muet langage,
Qui trahit le ſecret d'un ſoupir retenu,

Et le feu de l'amour tôt ou tard est connu.
Non non, triste Princesse, il faut cesser de vivre,
C'est le meilleur conseil que tu peux jamais suivre.
Choisis, choisis plûtôt la mort que de rougir;
Laisse à ton desespoir la liberté d'agir,
Et soit que ton Amant vainque ou perde la vie,
Meurs de ton déplaisir, ou de ta jalousie.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NICANOR, CRITON.

NICANOR.

Le Corsaire Orosmane a donc pris terre ainsi?

CRITON.

Et renvoyé sa Barque & ses Soldats aussi.

NICANOR.

Et mon fils?

CRITON.

Et le Prince a de la même sorte
Renvoyé les Soldats qui lui servoient d'escorte.
Ils se sont allez battre au pied d'un grand rocher,
Où sans se faire voir on ne peut approcher.
Mais, Seigneur, consentir à ce combat funeste...

NICANOR.

J'ai fait ce que j'ai dû, les Dieux feront le reste;
La victoire en dépend, & non pas notre cœur,
Qui doit être invincible en cédant au vainqueur.
Mais la Flotte Corsaire à notre rade ancrée,
S'est à l'aube du jour en deux parts séparée.

CRITON.

Dont l'une, vent en poupe, a pris la haute mer,
Pendant qu'on a vu l'autre en bon ordre ramer,

Vers l'Occident de l'Isle où l'abord est facile,
Et qui n'est défendu ni de Fort ni de Ville.

NICANOR.

Ils ont quelque dessein qui nous est inconnu.
Mais que veut donc Licas ?

SCENE II.

LICAS, NICANOR.

LICAS.

Le Prince est revenu,
Seigneur !

NICANOR.

De son combat il revient plein de gloire,
Qu'en est-il ?

LICAS.

Il n'a point parlé de sa victoire.
Le Prince est modéré.

NICANOR.

Le Prince est donc vaincu ?
Et s'il l'est avec honte, il n'a que trop vêcu.

LICAS.

Le Corsaire, Seigneur, a surpris Amatonte.

NICANOR.

O Dieux ! ajoûtez-vous cette perte à ma honte ?
Et si votre secours me veut abandonner,
Quel remede assez prompt y pourrai-je donner ?
Mais sait-on le détail d'une telle avanture ?

LICAS.

Ce que j'ai pu tirer d'un Peuple qui murmure,
Et vous savez, Seigneur, ce qu'on en peut tirer,
C'est ce qu'en peu de mots je vais vous déclarer.
Les troupes d'Orosmane en terre descendues,

Se sont en divers corps dans l'Isle répandues ;
L'un a pris Amatonte, & le plus fort de tous,
Que les autres suivront, marche & vient droit à nous.

NICANOR.

C'est assez.

SCENE III.

NICANOR, ELISE, LICAS.

NICANOR.

Savez vous qu'Amatonte est surprise,
Madame, & qu'on s'en prend à la Princesse Elise ;
Qu'on dit qu'elle s'entend avec nos ennemis,
Puisqu'elle a refusé de couronner mon fils ;
Que par ce fier refus une guerre imprévue
Trouve Cypre allarmée & de Roi dépourvûe ;
Et qu'à nous qui pourrions les esprits rassurer,
Elle ne permet pas seulement d'esperer ?

ELISE.

Je permets d'esperer au vainqueur du Corsaire.

NICANOR.

Mais Amintas vaincu perd l'espoir de vous plaire.
Ce Prince qui vous aime, & que vous méprisez,
Pour conserver un bien que vous lui refusez,
Pour défendre la Cypre à d'autres destinée,
Ira-t-il exposer sa vie infortunée ?
Ha ! puisqu'à son amour l'espoir est défendu,
Que Cypre soit perdue autant qu'il est perdu.

ELISE.

Ce n'est pas la saison de faire des reproches,

Quand de nos ennemis nous craignons les approches,
Ni de laisser ainsi tout un Peuple effrayé,
Qui n'espere qu'en vous, qui vous a tout fié.
Que fait donc en vos mains la Régence remise,
Et vous en servez-vous seulement contre Elise ?
J'aurois donc bien choisi pour Epoux & pour Roi,
Un Prince qui craindroit de s'exposer pour moi.
Ce n'est qu'en défendant, en forçant des murailles,
Marchant vers l'ennemi, lui donnant des batailles,
Quand on n'est pas né Roi, qu'on se peut couronner;
A de moindres exploits je ne me puis donner,
Quand ce que j'ai juré pourroit un jour s'enfraindre,
Et dans mon cœur changé la vengeance s'éteindre.
Mais le Prince Amintas ne s'est-il point battu ?
Tient-on secret, s'il est vainqueur ou bien vaincu ?

LICAS.

Il vous cherche, Madame.

ELISE.

Ha! qu'il vienne m'apprendre
Le succès du combat que je brûle d'entendre.
Je vous demandois, Prince; est-il mort, est-il pris
Le barbare Corsaire, & suis-je votre prix ?
Ou vaincu, venez-vous en affliger Elise,
Assez triste déja d'Amatonte surprise ?

SCENE

SCENE IV.

AMINTAS, ELISE, NICANOR.

AMINTAS *le bras en écharpe.*

JE suis vaincu, Princesse, & je cede à mon sort;
Mon bras blessé n'a fait qu'un inutile effort,
Et les longues rigueurs de votre fier courage,
Ont enfin accompli leur malheureux presage.
Je vous perds, belle Elise, & je ne cherche plus
D'où venoient vos mépris, vos froideurs, vos refus:
Qui pour vous acquerir a manqué de vaillance,
A bien plus mérité que votre indifférence.
Dois-je vous l'avouer ? un illustre vainqueur,
Tout ennemi qu'il est, auroit gagné mon cœur:
Mon ame auroit été de la sienne charmée,
Dans le tems que sa main la mienne a désarmée,
Si je pouvois aimer ce que vous n'aimez pas.
Lorsque j'ai succombé sous l'effort de son bras,
Va, Prince, m'a-t-il dit, vis pour aimer Elise;
Un Dieu ne feroit pas de plus belle entreprise:
Qui par de tels desseins fait envier son sort,
En mérite un meilleur que mes fers ou la mort.
De si beaux sentimens si conformes aux nôtres,
N'adouciront-ils point la cruauté des vôtres?
Quoique par lui vaincu, que par lui malheureux,
Je dois cette justice à son cœur généreux,
Que sa vaillante main ne m'a laissé la vie,
Qu'à cause que l'amour vous l'avoit asservie.
Vous souhaitez sa mort; mais j'atteste les Cieux

Qu'il

Qu'il ne parle de vous que comme on fait des Dieux ;
Qu'il n'eſt point de mortel plus digne de vous plaire,
Et que l'on connoît mal cet illuſtre Corſaire.

ELISE.

Ajoûtez, Amintas, que cet heureux vainqueur
Vous ôte en même tems la victoire & le cœur.
D'autres Guerriers que vous dans l'Aſie ou la Grece,
Prendront les interêts d'une jeune Princeſſe,
Combattront Oroſmane, & s'ils en ſont vaincus,
Ne lui parleront point de ſes rares vertus.

AMINTAS.

Vous me blâmez, Madame, à cauſe que j'eſtime,
En mon ennemi même, un vainqueur magnanime.
Jugez plûtôt par-là, combien c'eſt vous aimer,
Que de haïr pour vous ce qu'on doit eſtimer :
Obligé de la vie à ce vaillant Corſaire,
Je préfére à l'honneur la gloire de vous plaire ;
Car, ingrate beauté, quand mon noble vainqueur
Me devroit reprocher que je ſuis ſans honneur ;
Dans ſon camp, dans ſa tente, au péril de ma vie,
J'irai par ſon trépas aſſouvir votre envie ;
Privé même d'eſpoir de vous plus poſſeder,
Je veux pour vous encor aller tout hazarder.

ELISE.

Un ſi beau deſeſpoir, Prince, plus qu'autre choſe,
Pourroit faire ceſſer le malheur qui le cauſe.
Vaincre au milieu des ſiens mon ennemi cruel,
C'eſt bien un autre exploit que le vaincre en duel.

Pour les biens de l'Amour comme de la Fortune,
Ce qu'on manque une fois ſe doit tenter plus d'une ;
On s'expoſe pour vaincre, on vainc en combattant,
Et la guerre & l'amour veulent qu'on ſoit conſtant.

NICANOR.

Mais la guerre & l'amour couronnent la conſtance,
Et des plus malheureux font vivre l'eſpérance.

ELISE.

Mais un cœur généreux de malheurs combattu,
Pour perdre ſon eſpoir ne perd point ſa vertu.
Songez, ſongez plûtôt à l'Armée ennemie,
Qui menace Paphos par la Paix endormie ;
Songez à nos remparts en danger d'être pris,
Et ſongez qu'il faut vaincre avant qu'avoir un prix.
Tandis que notre encens brûlera dans nos Temples,
Allez aux Cypriens donner de beaux exemples ;
Ils vous tendent les bras, courez les ſecourir,
Et pour vous-même enfin allez vaincre ou mourir.

SCENE V.

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

DEffions-nous, mon fils, de cette ame cachée:
Quand du commun danger elle paroît touchée,
Et nous porte au combat pour le salut de tous,
Elle veut seulement se défaire de nous.

AMINTAS,

Quelque dessein qu'elle ait, cette belle Princesse,
Sa volonté toujours de la mienne est maîtresse,
Et de mes actions seule & fatale loi,
Dispose absolument de moi-même sans moi.
Heureux qu'en ce rencontre elle ne me propose
Qu'une bonne action, à quoi rien ne s'oppose,
Et qu'elle ne se sert de son divin pouvoir,
Qu'à porter mon courage à faire son devoir!

NICANOR.

Qu'aveuglément tu suis une amour insensée!

AMINTAS.

Vous m'en avez, Seigneur, inspiré la pensée.

NICANOR.

On change de dessein selon l'utilité.

AMINTAS.

On ne suit pas ainsi l'exacte probité.

NICANOR.

Ha! ne te pique point de ces vertus frivoles.

AMINTAS.

C'est perdre tems, Seigneur, en de vaines paroles,
Tandis que de Paphos tout le peuple étonné
Se croit avec raison de nous abandonné.

Donnons pour son salut des ordres nécessaires,
Envoyons des Partis observer les Corsaires:
Tandis que vous veillez à défendre nos murs,
Employez ma valeur aux travaux les plus durs;
Rendez-moi digne enfin de ces hautes pensées,
Que vos conseils hardis dans mon ame ont laissées.

NICANOR.

Allons donc faire encor des ingrats dans Paphos.

SCENE VI.

AMINTAS, CRITON.

AMINTAS.

PRens mes armes, Criton, & deux de mes chevaux,
Sur le bord de la mer je te joins dans une heure:
Mais ne te lasse point de ma longue demeure.
Les Princes, éclairez & suivis en tous lieux,
Ont dans leurs actions à tromper bien des yeux,
Et ce monde empressé qui ne les quitte guère,
Les rend plus malheureux que ne croit le Vulgaire.
Je veux aller combattre Orosmane en son camp:
Nous sommes peu, Criton, pour un dessein si grand.

CRITON.

Un semblable dessein n'en veut pas davantage.

AMINTAS.

Je voulois éprouver ton sens & ton courage.

CRITON,

Mon zèle,..

AMINTAS.
Il m'eſt connu, va vîte, & ſois adroit.

CRITON.
Seigneur.....

AMINTAS.
Je la vois bien, va, dis-je, ſois ſecret.

SCENE VII.

ALCIONE, AMINTAS.

ALCIONE.
HA Prince! il eſt donc vrai que ma ſœur vous engage
A verſer votre ſang pour venger un outrage,
Et vous expoſe encore à ce honteux duel,
A l'incertaine foi d'un Corſaire cruel?
Les charmes de ſes yeux, ceux de ſon Diadême,
Vous jettent donc encor en ce péril extrême?

AMINTAS.
Que penſez-vous de moi, Madame? ah! jugez mieux
D'un Prince deſcendu de vos nobles Ayeux.
Un cœur que la beauté de votre ſœur inſpire
Fait aller ſes deſirs plus loin que ſon Empire,
Et ne fait point ſervir ſa noble ambition
A l'avare interêt d'une autre paſſion.
Quand je devins d'Eliſe eſclave volontaire,
Son Trône à m'aſſervir lui fut peu néceſſaire;
Il prit dans ſes beaux yeux l'éclat qu'il eut pour moi,
Et ſon mérite ſeul me rangea ſous ſa loi.

ALCIONE.
Devez-vous hazarder des jours comme les vôtres,
Quand de votre ſalut dépend celui des autres,
Et quand par votre mort, l'Etat aura perdu
L'unique protecteur, qui l'auroit défendu?

AMINTAS.
Je me connois, Madame, & lorſque je m'expoſe,
Je crois n'expoſer rien, ou du moins peu de choſe;
Eliſe m'apprend trop par d'éternels mépris,
Que mes jours malheureux ne ſont pas de grand prix.

ALCIONE.
Un injuſte mépris n'ôte rien du mérite,
Et la fiere beauté que votre amour irrite,
Peut avoir eu pour vous d'injuſtes cruautez,
Sans avoir ignoré ce que vous méritez.
Mais, Amant malheureux, vous ſavez d'elle-même,
D'où ſon cœur a pour vous cette froideur extrême,
Et que ce cœur fidelle aux cendres d'un Amant,
Vous ſuſcite un Rival au fond d'un monument.
Tel que Cypre aujourd'hui vous admire & vous priſe:
Car tout n'eſt pas dans Cypre injuſte autant qu'Eliſe;
Vous méritez un cœur qui vous ſût eſtimer,
Un cœur qui pour vous ſeul eût commencé d'aimer.

AMINTAS.
Eliſe rigoureuſe, Eliſe pitoyable,
Elle eſt toujours Eliſe, elle eſt toujours aimable,
Et toujours Amintas mépriſé, malheureux,
Sera toujours fidelle & toujours amoureux.

ALCIONE.
Un plus ſage que vous en aimeroit une autre,
Qui feroit ſon bonheur d'un cœur du prix du vôtre.
Une autre, auſſi bien qu'elle, a droit de vous donner

Le titre qui vous manque à vous voir couronner.
Car enfin vous feriez... O Dieux ! que vai-je dire ?
Vous feriez plus heureux, ah ! si vous saviez lire..
Adieu, Prince. *Elle sort.*

AMINTAS.

Ha ! j'entends, je serois plus heureux,
Si je pouvois forcer un destin malheureux,
Qui me force d'aimer celle qui me méprise,
Et me fait mépriser celle qui m'est acquise.
Mais, ô vous ! qui m'offrez un sceptre & votre foi,
Pourriez-vous bien changer, si vous n'aimiez que moi ?
Jugez, jugez, ô vous ! dont je crains la colere,
Par ce que vous feriez, de ce que je puis faire.
Je voudrois vous aimer, & ne le devant pas,
J'en souffre des tourmens pires que le trépas.
Pouvoir tant pour un autre, & si peu pour moi-même,
C'est bien encore un coup de mon malheur extrême;
Et c'est bien sans raison que j'ose demander,
Ce que je ne veux pas ni ne dois accorder.

SCENE VIII.

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

La fortune est pour nous, cessons de nous en plaindre,
Ce fier Corsaire est pris, nous n'avons plus à craindre;
La tempête a brisé son vaisseau contre un banc;
Tu te vois son vainqueur, sans répandre de sang;
La Princesse est à toi, la Cypre est secourue:
Réjouï-toi, mon fils.

AMINTAS *à part.*

O disgrace imprévüe !

NICANOR.

Tu soûpires.

AMINTAS.

La joye a ses excès, Seigneur,
Nous surprend & nous trouble autant que la douleur.

NICANOR.

Sa Flotte ne sait point quelle perte elle a faite,
Si nous savons bien vaincre, elle est déja défaite.

AMINTAS.

Mais sur notre parole, Orosmane est venu,
A-t'on pu l'arrêter ?

NICANOR.

Pourquoi ne l'a-t'on pu ?
Sa Flotte nous surprend, assiége, attaque, vole;
Ne nous montre-t'il pas à manquer de parole ?
Lorsque les deux Guerriers au combat déja prêts,
Le fer doit terminer les divers interêts,
La moindre hostilité cesse de part & d'autre.

AMINTAS.

Son manquement de foi n'excuse pas le nôtre.

NICANOR.

Il a pris Amatonte, & cette hostilité
Nous rend notre parole, & finit tout Traité.
Il faut que le trépas de ce Roi des Corsaires

Nous vange, & tant de Rois qu'il s'est fait
tributaires.
Je veux faire périr par le feu, par le fer,
Ces ennemis communs, ces Tyrans de la
Mer;
Et toi, va donner ordre à garder le Corsaire.

AMINTAS.

Pour son salut plûtôt tout oser & tout faire.

Fin du troisième Acte.



SCE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE.

Maître absolu de l'Empire de l'Onde,
Par mille beaux Exploits,
De mon Trône flottant j'ai fait trembler des
Rois;
Et ma puissance vagabonde
En a vu soûmis à ses loix,
Qui voyoient à leurs pieds tout le reste du
monde.

De ce lieu si voisin des Cieux,
Où le destin capricieux,
Avoit ma fortune portée,
En un moment elle tombe aux Enfers,
Et languit sous d'indignes fers,
Quand loin de la voir arrêtée,
Je ne la croyois limitée,
Que des bornes de l'Univers.

J'ai vu cent fois au fort de la tempête,
L'onde aux Cieux se mêler;
Le foudre étincelant, fendre, abattre, brûler
Des voiles, des mats sur ma tête.

Je

Je l'ai vu des rocs ébranler,
Et faire mille éclats du débris de leur faîte.

Cent fois dans ma noble fureur,
Portant la guerre & la terreur,
Aussi loin qu'alloit mon courage,
J'ai vu la mort s'opposer à mes pas.
Mais qu'un visage plein d'appas,
Fait souvent trembler davantage,
Que le foudre, que le naufrage,
Que la guerre, que le trépas!

SCENE II.

OROSMANE, AMINTAS.

OROSMANE.

APproche, mon vainqueur, mais vainqueur sans combattre,
Viens voir si dans ses maux mon cœur se laisse abbattre,
Ou plûtôt si mes fers sont aisez à briser.
Ou des Princes ingrats le plus à mépriser,
Viens, pour ne me plus craindre, être mon homicide:
Tu peux bien être lâche ayant été perfide.

AMINTAS.

Je ne reconnois plus ce Vainqueur moderé,
De qui j'avois tantôt le courage admiré.

OROSMANE.

Et je reconnois moins ce Vaincu magnanime,
De qui le faux éclat a surpris mon estime.

AMINTAS.

Je suis tel que j'étois quand tu fus mon vainqueur.

OROS-

OROSMANE.

Manquer à sa parole, est-ce avoir de l'honneur?
Quand ton pere insolent & fier de ma disgrace,
A déchaîné sur moi toute une populace;
Quand après mon naufrage il m'a mis dans les fers;
Toi qui dûs t'opposer à tant d'affronts soufferts,
Tu viens d'une insolence à nulle autre semblable,
Repaître tes regards des fers dont on m'accable.
Par ce procedé lâche, injuste, & rigoureux,
Croit-on vanger l'affront d'un combat malheureux;
Avancer d'un Hymen la célèbre journée,
Et crois tu voir plûtôt ta tête couronnée?
On a vu des vainqueurs insulter aux vaincus;
Insulter aux vainqueurs, ha! c'est bien faire plus.
Tu mérites par-là de posseder Elise,
Quand on ne l'auroit pas à ta valeur promise.

AMINTAS.

Tu m'insultes toi-même, & tu sais en ton cœur,
Que j'ai peu mérité ce reproche moqueur;
Tu sais bien que je perds l'espérance d'Elise,
Et qu'à ton seul vainqueur elle s'étoit promise;
Et ne reproche point de noire lâcheté,
Toi qui viens de commettre une infidélité.
Pendant notre combat avoir pris une Place;
Quelque injustice après que la Cypre te fasse,
Tu l'auras attirée en lui manquant de foi,
Et tu te plains à tort de mon pere & de moi.
Mais je te dois la vie, & l'honneur me conseille
De rendre à mon vainqueur une grace pareille,
Pour reprendre sur lui sans passer pour ingrat,
L'honneur que m'a fait perdre un malheureux combat.
Ta mort & ta fortune à nos fers asservie,
Peut pourtant m'assurer le bonheur de ma vie:

Mais

Mais je veux ne devoir mon bonheur qu'à mon bras ;
Mériter la victoire, & ne la voler pas.
De quelque rare prix que soit la récompense,
Dont tes fers resserrez flattent mon esperance,
Je les briserai tous au lieu d'en profiter;
Je te conserverai ce que je peux t'ôter,
Mais pourtant sans cesser après de te poursuivre,

OROSMANE.

Va! ni moi de te vaincre & de te laisser vivre.

AMINTAS.

Que veux-tu cependant que je fasse pour toi?

OROSMANE.

Me laisser, si tu veux, ici seul avec moi :
Le travail du combat, de la Mer, du naufrage,
Les efforts que j'ai faits à gagner le rivage,
M'accablent de sommeil; & de soins combattu,
Mon esprit cede enfin à mon corps abbattu.

AMINTAS.

A l'instant si tu veux....

OROSMANE.

Je ne veux autre chose;
Adieu Prince, & du moins permets que je repose. *Orosmane s'endort.*

AMINTAS.

O! qu'avec tous les soins qui me vont combattant,
Je suis bien éloigné d'en pouvoir faire autant!

SCENE

SCENE III.

LICAS, AMINTAS.

LICAS.

JE vous vais reveler un secret d'importance ;
Mais promettez-moi donc de garder le silence,
Seigneur.

AMINTAS.

Acheve donc.

LICAS.

La Princesse a voulu,
Et me l'a commandé d'un pouvoir absolu,
Que je lui fasse voir cette nuit le Corsaire ;
Et vous savez, Seigneur, si j'ose lui déplaire.
La nuit est avancée, elle s'en va venir.

AMINTAS.

Hé! voudroit-elle donc de sa main le punir?
Je la veux observer, & quoiqu'elle s'en fâche,
Telle action pourroit lui laisser une tache,
Reprochable à moi seul, puisque je l'aurois su.

LICAS.

De cet endroit, Seigneur, sans en être apperçu,
Vous verrez.... Mais j'entends du bruit; c'est elle-même.
Cachez-vous.

AMINTAS.

O, qu'en tout mon malheur est extrême!
Ce n'est peut-être ici que l'effet d'un courroux;
Et j'en ai toutefois des sentimens jaloux.

SCENE

SCENE IV.

LICAS, ELISE.

LICAS.

Madame, vous voyez où pour vous je m'expose:
Le fier Corsaire est seul, & je croi qu'il repose,
Vous avez souhaité de le trouver ainsi.

ELISE.

O vengeance! ô fureur! que vais-je faire ici?
Et toi d'entre les Dieux, dont je te croi du nombre,
Viens conduire mes coups dans l'obscurité sombre;
Viens donner, cher Alcandre, à ma tremblante main
La force de percer le cœur de l'inhumain.
Viens donner à mon cœur....

SCENE V.

OROSMANE, ELISE, AMINTAS.

OROSMANE.

A Moi, cruelle Elise!

ELISE.

O Dieux! il m'a nommée!

OROSMANE.

Après la foi promise?
Hélas!

ELISE.

N'écoutons point un songe suborneur,
Qu'un démon tutelaire oppose à ma fureur.
Achevons....

AMINTAS.

Ha! Madame, & que voulez vous faire?

ELISE.

Amintas contre moi proteger le Corsaire!
Amintas m'épier!

OROSMANE.

Ma Princesse, est-ce vous?
Et puis je donc encore embrasser vos genoux?

ELISE.

Où suis-je? ô Dieux! que vois-je? & que viens-je d'entendre?
Dois je croire à mes yeux? est-ce une ombre? est-ce Alcandre?

OROSMANE.

Oui, Princesse, je suis cet Amant trop heureux,
Si dans les longs malheurs d'un exil rigoureux,
La seule Déïté de mon cœur adorée,
M'a conservé la foi qu'elle m'avoit jurée:
Mais je suis des Amans le plus infortuné,
Si je n'ai plus un cœur que vous m'avez donné.

ELISE.

Hélas! ce qu'à l'instant pour vanger mon Alcandre,
Mon bras contre lui-même étoit prêt d'entreprendre,
T'empêche de douter, que ma fidélité
Ne soit toujours pour toi, ce qu'elle avoit été.
Dieux! si dans la fureur dont j'étois prévenue,
Votre puissante main ne m'avoit retenue,
Si la mienne eût donné par un barbare effort,
A tout ce qui m'est cher une sanglante mort,
En quel abîme affreux te serois-tu jettée,
Amante trop crédule & trop précipitée?
Et quel crime une erreur, maîtresse de nos sens,
Ne peut faire commettre aux feux plus innocens?

OROSMANE.

Si vous m'aimez encore, ô divine Princesse!

De tous ces longs malheurs qui me suivoient sans cesse,
Je ne conserve pas le moindre souvenir,
Je perds même la peur de tous maux à venir;
Et puisqu'enfin le Ciel permet que je vous voye,
Je ne m'en plaindrai plus, quelque mal qu'il m'envoye.

ELISE.

Ne craignons rien du Ciel après un bien si doux,
Ce ne peut être en vain qu'il s'est changé pour nous.
Nos fidelles amours si long tems tourmentées,
Nos peines, nos douleurs à la fin surmontées,
Témoignent que le Ciel en nous faisant souffrir,
N'a voulu qu'éprouver ce qu'il vouloit cherir.

AMINTAS.

Un malheureux Amant, trop heureuse Princesse,
Ne peut plus être ici qu'un objet de tristesse,
La sienne troubleroit vos mutuels plaisirs.
Et toi puissant obstacle à mes justes désirs,
Et de qui le bonheur acheve mon desastre,
Par quel charme secret, quel ascendant, quel Astre,
As-tu pu suborner mon cœur à me trahir,
A t'aimer malgré moi, toi qu'il devroit haïr?
Je te devois la vie, Elise peut t'apprendre
En quelle occasion je viens de te la rendre.
Je veux briser tes fers, puisque je l'ai promis;
Mais, ô le plus mortel de tous mes ennemis,
Il faut que j'obéïsse au sort qui me maitrise;
Il faut qu'encor un coup je te dispute Elise;
Et quoique sans espoir de jamais l'acquerir,
Que je l'afflige au moins, ne pouvant l'attendrir.

ELISE.

Ha! n'attens rien de moi par une telle voye,
Ni d'Alcandre ennemi que jamais je te voye.

AMINTAS.

N'esperez pas aussi qu'Amant desesperé,
Je laisse mon Rival dans un calme assuré.

ELISE.

Il t'offre une amitié qui n'est point méprisable.

AMINTAS.

C'est son défaut pour moi d'être trop estimable;
C'est parce qu'elle a pu la vôtre mériter,
Que mon cœur s'en éloigne, & ne peut l'accepter.
Oui, dangereux Rival, il faut que je t'estime,
Quand un juste sujet à ta perte m'anime,
Et que mon cœur n'ait rien tant à craindre que moi,
Dans le dessein que j'ai de me battre avec toi.
Mais le tems que je perds à ma plainte frivole,
Se peut mieux employer à tenir ma parole.

SCENE VI.

ELISE, OROSMANE.

ELISE.

AMintas généreux, même à ses ennemis,
Te tirera des fers comme il te l'a promis:
Mais, cher Prince, il est tems qu'Elise impatiente,
Cesse enfin d'ignorer ta fortune inconstante;
Et pourquoi si long-tems, & si proche de moi,
Le faux nom d'Orosmane abusa de ma foi.

OROSMANE.

Quand la parfaite Elise, aussi juste que belle,
M'eut appris les desseins de son pere infidelle,
Qui sur de spécieux, mais frivoles sujets,
Avoit fait contre moi révolter mes Sujets,
Et qui pour mieux cacher où marchoit son Armée,
En menaçoit les bords de la Grece allarmée;
Elle vit que mon cœur ne pouvant la quitter,
Pour la premiere fois osa lui résister.
J'abandonnois mon Trône à votre injuste Pere,
Votre cœur généreux s'en mettoit en colere;
La crainte de languir un moment loin de vous,
Me faisoit mépriser cet obligeant courroux;
Mais vos yeux se servant de toute leur puissance,
Il se fallut résoudre à cette longue absence,
Courir au moins pressé de deux maux dangereux.
Sur la Mer mon destin ne fut pas plus heureux,
Je fus battu des vents, & dans la Cilicie,
J'eus à tous mes desseins la fortune ennemie.

ELISE.

Je sai que la fortune accablant la valeur,
En un dernier combat vous eutes du malheur,
Et qu'un jeune guerrier tué dans la bataille
Fut pris pour mon Alcandre.

OROSMANE.

Il étoit de ma taille,
Et l'on ne connut point son visage blessé,
Sous un de mes harnois qu'il avoit endossé.
Ce faut bruit de ma mort ardemment désirée,
Outre les miens, trompa ceux qui l'avoient jurée,
Et me fit oublier aux puissans ennemis,

A qui tout contre moi sembloit être permis.
Accablé de malheurs & par Mer & par terre,
Il me restoit encor un seul Vaisseau de guerre,
Et j'avois conservé des amis généreux,
Qui loin de mépriser un Prince malheureux,
D'une fidélité qui ne s'est point lassée,
Respecterent toujours ma dignité passée.
Nous montâmes en Mer de la terre chassez;
La vague étoit émue, & les flots courroucez:
Mais c'étoit le parti qui nous restoit à prendre,
Suivis que nous étions des troupes de Pisandre.
Le barbare Orosmane, un Corsaire inhumain,
Attaqua mon Navire, & mourut de ma main:
Aigri des longs malheurs de mon sort déplorable,
Aux Corsaires vaincus je fus inéxorable;
Tout tombant sous le fer, ou dans l'onde jetté,
Eprouva la rigueur du Vainqueur irrité.
De massacre & d'horreur ma colere assouvie,
Aux tremblans Matelots fit grace de la vie.
J'achevois de les vaincre, & de les desarmer,
Quand je vis mon Vaisseau tout à coup abîmer.
Ce péril évité me fut de bon présage,
Réveilla mon espoir, anima mon courage.
Je prens le nom fameux du Corsaire détruit;
Ce nom en peu de tems est un nom de grand bruit,
Et me fait esperer qu'auprès de votre Pere,
Un Corsaire fera ce qu'un Roi ne put faire.
Lors je vous détrompai du faux bruit de ma mort;
Mais sans vous reveler le secret de mon sort.

ELISE.

Pourquoi me cachois-tu, que ta rare vaillance,

Faisoit aux plus grands Rois redouter ta puissance?
Pourquoi n'ai-je pas su que l'Empire des Mers
Dépendoit d'un Esclave arrêté dans mes fers?
O! que de ce penser ma vanité flattée,
Eût calmé pour un tems mon ame inquiétée!
Que les Dieux qu'à ta perte imploroit mon courroux,
M'eussent été cruels, s'ils m'eussent été doux!
Mais à quoi te servit une histoire, une feinte,
Qui pouvoit me donner une mortelle atteinte?
Quel plaisir as-tu pris à te faire haïr?
Et qui trompe en amour ne peut-il pas trahir?
Pourquoi de nos amours rompois-tu le silence?

OROSMANE

Je voulus d'un Rival éprouver la vaillance,
Et chercher dans sa mort le funeste plaisir,
D'accuser votre cœur d'avoir su mal choisir.
La crainte d'un Rival, qu'un pere favorable..

ELISE.

Prince, n'acheve pas un discours si coupable.
Alcandre a pu douter d'Elise & de sa foi!

OROSMANE.

Hé! qui n'est pas jaloux quand il aime?

ELISE.

Et c'est moi,
Qui n'ai jamais douté de ta persévérance,
Quand j'avois plus à craindre une ingrate inconstance;
Car les Beautez d'Asie ont des charmes puissans,
Et je sai qu'on oublie aisément les absens.
Oui, Prince ingrat, pendant que tu fus en Asie,
Je n'eus jamais pour toi la moindre jalousie:
Je ne crus point de cœur plus ferme que le tien:
Mais tu ne rendois pas cette justice au mien;
Tu me croyois ingrate, infidelle & coupable,
Quand

Quand pour toi j'irritois un pouvoir redoutable.
Croi donc que c'est un crime, & le plus grand de tous,
Que d'être sans sujet un ingrat, un jaloux;
Et qu'une telle excuse en la bouche d'Alcandre,
Multiplie une erreur au lieu de la défendre.

OROSMANE.

Percez donc, belle Elise, un cœur méconnoissant.

ELISE.

Un coupable qui plaît est bien-tôt innocent.

OROSMANE.

Je ne saurois souffrir de trépas assez rude,
Si j'ai pu vous donner la moindre inquietude.

ELISE.

Et le moindre tourment que tu pourrois souffrir....

OROSMANE.

Vangeroit ma Princesse.

ELISE.

Il la feroit mourir.
Songeons plûtôt aux maux qui pressent davantage:
Ta vie est dans les mains d'un homme plein de rage,
Qui croit que pour vanger, tous crimes sont permis.
Mais taisons-nous, sachons ce qu'aura fait son fils.
Hé bien! Prince.

SCENE VII.

AMINTAS, ELISE, OROSMANE.

AMINTAS.

J'Ai fait tout ce que j'ai pu faire,
Mais les Gardes doublez par l'ordre de mon Pere,
Que de l'humeur qu'il est je ne saurois changer,
Laissent mon ame en peine & ta vie en danger.
Mais où la force est foible, employons-y l'adresse;
Sous mes habits connus sors avec la Princesse;
Si l'entreprise manque, au mépris de la mort,
Je briserai tes fers par un dernier effort.
Licas, que j'ai gagné, mon dessein favorise.
A quoi donc se résout l'heureux Amant d'Elise?

ELISE.

Nous suivrons ton conseil, ô Prince généreux!
Prince que malgré moi, j'ai rendu malheureux.

AMINTAS.

Ce Prince malheureux, & qui vous importune,
Ne se prend qu'à lui seul de sa longue infortune.
Allons changer d'habits où Licas nous attend.
Viens-tu donc?

OROSMANE.

Je te suis; n'espere pas pourtant
Qu'en me tirant des fers de ton injuste Pere,
J'en sois moins ton Rival, ton cruel Adversaire.

Tant

Tant qu'Elise vivra sous vos indignes loix,
Que vous lui ravirez la liberté du choix,
Orosmane & les siens périront pour Elise,
Paphos suivra de près Amatonte surprise.
Et ne me blâme plus de mes hostilitez:
On manque pour Elise à des formalitez;
Pour meriter Elise, on peut, on doit tout faire.

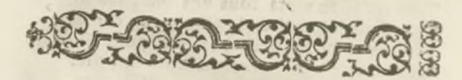
AMINTAS.

C'est par cette raison, vaillant Prince ou Corsaire,
Puisqu'on doit tout oser pour un bien d'un tel prix,
Que je veux achever le dessein que j'ai pris.

Fin du quatrième Acte.



 ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIONE, ELISE,

ALCIONE.

HE' quoi ! d'une si juste & si longue tristesse,
Votre ame en un moment passe dans l'allegresse !

ELISE.

Mon Alcandre, ma sœur, est vivant, est trouvé,
Et le grand Orosmane est fidèle, est sauvé.
Jugez à quel excès me doit porter la joye
D'un bien long-tems perdu, que le Ciel me renvoye.
Mais ma bouche qu'emporte un premier mouvement,
Veut tout dire à la fois, & parle obscurément:
Alcandre donc, ma sœur, est cet homme admirable,
Ce guerrier si vaillant, si grand, si redoutable...

SCENE II.

CLARICE, ELISE, ALCIONE.

CLARICE.

HA, Princesses ! pleurez l'accident malheureux
Qui ravit à la Cypre un Prince généreux.
Amintas ayant su que son barbare pere,
Redoutoit Orosmane, & s'en vouloit défaire,
Lui donnant ses habits pendant l'obscurité,
L'avoit heureusement remis en liberté;
Quand son pere endurci dans son dessein sinistre,
S'est servi de la main d'un barbare Ministre,
Qui blessant Amintas par ses habits trompé,
Ne l'a point reconnu qu'après l'avoir frappé.
On sait de l'assassin, que l'on mene au supplice,
Que Nicanor du crime est auteur & complice,
Et le Prince plaint moins la rigueur de son sort,
Qu'Orosmane repris qu'on destine à la mort.
Nicanor l'a jurée, & sa douleur extrême,
Du funeste accident qu'il a causé lui-même,
Le porte à des transports indignes de son rang,
Et déja d'Orosmane il eût versé le sang;
Mais jusqu'à son trépas Amintas magnanime,
Retient son cruel pere, & s'oppose à son crime.

ELISE.

Clarice, que dis-tu?

CLARICE.

Je dis la vérité.

ELISE.

Mon cher Alcandre, hélas ! m'est donc encor ôté?

Mais dis-tu qu'il eſt pris ?

CLARICE.

Sa priſe eſt aſſurée.

ELISE.

O Ciel ! que tes faveurs ſont de peu de durée !

ALCIONE.

Et le Prince, Clarice ?

CLARICE.

Il attend le trépas.

ELISE.

Ha ! ma ſœur, mon Alcandre !

ALCIONE.

Ha ! ma ſœur, Amintas !

ELISE.

Et l'aimiez-vous ?

ALCIONE.

Hélas ! n'étoit-il pas aimable ?
Oui, ma ſœur, je l'aimois, ce Prince miſérable ;
J'ai ſouffert dès le tems qu'il entra dans vos fers,
Les mêmes maux pour lui qu'il a pour vous ſoufferts :
Mais, ô ma chere ſœur ! comme vous déſolée,
Et plus que vous d'ennuis & de maux accablée,
Les vôtres par les miens ſe pourroient augmenter.
Que le Ciel ceſſe enfin de vous perſécuter,
Et qu'à vous favorable, autant qu'à moi contraire,
Il conſerve à vos feux votre aimable Corſaire !
Conduis-moi donc, Clarice, où je vais faire voir,
Ce que peut ſur mon cœur un juſte deſeſpoir.

ELISE.

Allons, allons, ma ſœur, par nos morts généreuſes,
Rendre illuſtres les feux de deux ſœurs malheureuſes.

SCENE III.

Alcione ſort.

NICANOR, ELISE, GARDES.

NICANOR.

OU courez-vous, Princeſſe ? arrêtez un moment.
Le Pirate eſt repris & gardé ſûrement,
Et s'il faut que mon fils meure de ſes bleſſures,
Il mourra, le Barbare, après mille tortures.
A ce diſcours, je vois votre teint ſe changer :
Il court pourtant encor un plus preſſant danger.
Si Paphos qu'on aſſiége eſt enfin emportée,
La vie au priſonnier ſera bien tôt ôtée.
Ni vous qui le ſauviez, ni mon fils qui m'eſt cher,
Ni nul autre ici-bas ne pourroit l'empêcher.
Son métier de voleur laiſſe un grand priviége
Aux Princes qui l'ont pris, & pourtant qu'il aſſiége :
Et l'on peut bien punir un Corſaire odieux,
Sans attirer ſur ſoi la colere des Dieux.
Mais par mon fils ſauvé, par Paphos délivrée,
Sa mort eſt ſeulement pour un tems differée,
Si ne s'oppoſant plus au bonheur d'un Rival,
Il ne conſent ſans feinte à cet Hymen fatal,
Qui rend mon fils heureux en poſſedant Eliſe :
Autrement contre lui toute choſe eſt permiſe.
Tandis qu'à ce parti vous le diſpoſerez ;
Car Licas vous l'amene, & vous lui parlerez,
Je cours où de Paphos la défenſe m'appelle.
Gardes, ſuivez mon ordre, & qu'on me ſoit fidelle.

SCENE IV.

ELISE *seule.*

VA, Tyran ! n'attens pas d'Orosmane & de moi,
Que la crainte nous rende aussi lâches que toi.
Dieux ! qui de Nicanor souffrant les injustices,
Semblez ses protecteurs, ou plûtôt ses complices,
Par de rares vertus être semblable à vous,
Est-ce donc s'attirer votre injuste courroux ?
Est-ce avoir mérité votre haine mortelle,
Que de m'avoir aimée, & de m'être fidelle ?
O Prince ! qui sans moi serois moins malheureux ;
A quoi donc nous reserve un destin rigoureux ?
Et d'un heureux moment de joye inespérée,
D'un espoir aussi vain que de peu de durée,
A-t-il voulu flatter ceux qu'il vouloit punir ?
Mon cher Alcandre, enfin, qu'allons nous devenir ?

SCENE V.

OROSMANE, ELISE.

OROSMANE.

IL veut punir, Madame, un Amant téméraire,
Un insensé, qui crut mériter de vous plaire ;
Dont la vie est funeste au bonheur de vos jours.
Mais finit-il des miens le long & triste cours,
Puisque nos ennemis souffrent que je vous voye.

Tout rigoureux qu'ils sont, ils me comblent de joye.

ELISE.

Que tu les connois mal, ces communs ennemis,
Quand tu leur sais bon gré de ce qu'ils t'ont permis !
La faveur dont tu crois leur être redevable,
De leurs méchancetez est la plus redoutable ;
Et tu le vas bien voir par les rudes effets
Des maux qu'elle va joindre aux maux qu'ils nous ont faits.
Te le dirai-je ? on veut qu'Orosmane choisisse,
Ou d'être sans Elise, ou d'aller au supplice ;
On me donne à choisir, ou d'aimer Amintas,
Que je ne puis aimer, ou de voir ton trépas.
Laisserai-je périr un Amant que j'adore ?
Ferai-je mon époux, d'un Amant que j'abhorre ?
Parle, ouvre-moi ton cœur, & sans dissimuler,
Fais voir à mon amour où le tien peut aller.
Choisis sans hésiter de la vie, ou d'Elise ;
A ton choix, quel qu'il soit, elle sera soumise.
Si ton ame s'étonne & redoute la mort,
Quand le Prince qui m'aime, & que je hais si fort,
Des monstres plus affreux seroit le plus horrible,
J'en ferai mon époux, pour toi tout m'est possible ;
Mais si ton cœur fidèle & transporté d'amour,
Peut mépriser pour moi la lumiere du jour,
Il n'est humain pouvoir qui sur mon ame obtienne,
Que ma fidélité ne réponde à la tienne :
Non pas même les Dieux me pourroient empêcher,
De joindre après ta mort, ce que j'eus de plus cher ;

Et je ferois bien plus, ô malheureux Alcandre!
Si l'on pouvoit pour toi davantage entreprendre.
Fais, fais donc nos destins, ils dépendent de toi,
Fais nous mourir ensemble, où vis heureux sans moi.

OROSMANE.

C'est m'offenser, Madame, & c'est mal me connoître.
Mal juger d'un amour que vous avez fait naître,
Que me donner le choix de la vie ou de vous.
En pouvez-vous douter sans haine & sans courroux?
Et quand bien je serois un ingrat, un parjure,
Auriez-vous pu me faire une plus grande injure?
Hélas! s'il ne falloit pour augmenter vos jours,
Ou pour les rendre heureux en leur tranquille cours,
Que souffrir qu'un Rival obtint votre hymenée,
Vous m'en verriez hâter la cruelle journée;
Et s'il manquoit ma vie à cet Hymen fatal,
Je l'offrirois moi-même à cet heureux Rival,
Mais que pour la sauver vous me soyez ravie:
Quel remede, grands Dieux! pour assûrer ma vie!
Et qu'il la raviroit bien plus cruellement,
A votre inconsolable & malheureux Amant,
Que ne feroit jamais en sa plus grande rage,
Du cruel Nicanor le barbare courage.

ELISE.

Mourons donc, cher Alcandre, & ne résistons plus
A l'injuste pouvoir des destins absolus.

OROSMANE.

Un malheureux, qu'opprime une indigne fortune,
Vous aime, & souffrira qu'elle vous soit commune?
Un Prince trop heureux d'avoir porté vos fers,
Et trop récompensé des maux qu'il a soufferts,
Pour peu qu'en ses malheurs vous preniez part encore,
Verra mourir pour lui la beauté qu'il adore?
O Dieux! ce seul penser dans l'esprit d'un Amant,
Est son plus véritable & plus cruel tourment.
Songez, songez, Princesse à mes maux trop sensible,
Que votre mort rendroit la mienne plus horrible;
Et songez que mourant & pour vous & sans vous,
Le plus cruel trépas me peut devenir doux.
Et qui sait si le Ciel sur ma funeste vie
N'a pas toute son ire & sa rage assouvie,
Et qu'ayant sur ma tête épuisé ses rigueurs,
Il n'ait gardé pour vous ses plus rares faveurs?
Vos célestes beautez par les Dieux achevées,
A de meilleurs destins sont par eux réservées;
Et s'ils ont le pouvoir d'exempter du tombeau,
Qui seroit-ce que vous, leur ouvrage plus beau?
Vivez, vivez heureuse, & qu'un Prince fidèle,
Avec plus de mérite, & non pas tant de zèle,
Succede en votre cœur au malheureux amant,
Qui ne vous fut jamais qu'un sujet de tourment,
Et qui ne peut avoir de fin plus glorieuse,
Que de perdre pour vous une vie ennuyeuse.

ELISE.

Et moi pourrois-je avoir de plus honteuse fin,

Que de survivre ingrate à ton triste Destin?
Mais comment oses-tu me proposer de vivre?
Me donner des conseils que tu ne veux pas suivre?
Cesse, Prince cruel, cesse de m'attendrir,
Ne me rends point la mort difficile à souffrir;
Laisse-moi partager la gloire de la tienne;
Songe que mes malheurs finiront par la mienne,
Et songe que l'amour n'en a point de plus grand,
Que d'aimer, d'être aimée, & de perdre un Amant.
Mais où court, & que veut Clarice épouvantée?

SCENE VI.

CLARICE, ELISE, OROSMANE.

CLARICE.

Le Ciel nous abandonne, & la Ville emportée,
Est le triste butin de l'avare étranger;
Vous n'êtes pas vous même hors du commun danger.
Dans le Palais tout manque, & le soldat barbare,
Déja pour le forcer, ses machines prépare.

ELISE.

Hélas! au bruit confus que j'entens augmenter,
De ce dernier malheur il ne faut plus douter.

OROSMANE.

Vous n'avez rien à craindre où je serai, Madame...

ELISE.

Que tu me connois mal, si tu crois que mon ame

Dans

Dans le péril s'étonne, & même auprès de toi;
Mais on peut pour autrui craindre plus que pour soi.
Si tu m'aimes, cher Prince, Amintas & son pere,
Quoi qu'indignes objets de ta juste colere,
Connoitront....

OROSMANE.

Jugez mieux d'un cœur où vous regnez,
Et qui n'a d'ennemis que ceux que vous craignez
Nicanor & son fils vivront.

SCENE VII.

ARGANTE, OROSMANE, ELISE, CLARICE, CORSAIRES.

ARGANTE.

Que la licence
Ne vous emporte pas à la moindre insolence.
Soldats, cherchons par-tout notre invincible Roi:
Mais nos vœux sont ouïs, & c'est lui que je voi.
Cher Seigneur, que le Ciel à la fin nous renvoye....

OROSMANE.

Suspendons, mes amis, notre commune joye.

ARGANTE.

Grand Prince!

OROSMANE.

Cher Argante, il faut sans differer,
Empêcher le desordre.

ARGANTE.

Il faut donc vous montrer,

se-

Sebaste en vain l'essaye, & tel excès de rage
Des plus sages Soldats maitrise le courage,
Qu'il est à redouter que l'incendie enfin
N'acheve de Paphos le malheureux destin.

ELISE.

O quel malheur!

OROSMANE.

Allons, Argante, allons sans cesse,
Mourir, ou contenter ma divine Princesse.

SCENE VIII.

CLARICE, ELISE.

CLARICE.

Le plus grand, le plus fier de tous vos ennemis,
Est donc ainsi, Madame, à vos ordres soumis?

ELISE.

Prépare-toi, Clarice, à voir d'autres merveilles,
Qui surprendront bien plus ses yeux & les oreilles:
Cypre ne verra plus la fille de ses Rois,
Redouter des Tyrans, & gémir sous leurs loix:
Ma puissance en ces lieux ne sera plus bornée,
Et j'y disposerai de mon libre Hymenée.
Mais que vois je? grands Dieux!

SCENE

SCENE IX.

NICANOR, ELISE.

NICANOR.

Le Ciel me venge enfin,
Et met entre mes mains ta vie & ton destin.
Deshonneur de ton sang, peste de ta Patrie,
De mon lâche Amintas la basse idolâtrie,
Ne s'opposera plus à ma juste fureur,
Et je te confondrai dans mon dernier malheur.

ELISE.

Acheve! est-ce à moi, lâche, à t'en donner l'audace?
Qu'attends-tu? que mon cœur s'effraye à ta menace?
Il est trop dès long-tems aux maux accoutumé,
Pour avoir peur de toi, ni de ton bras armé.
Frappe donc, vieux Tyran, immole ta victime,
Hâte les châtimens que mérite ton crime.
Sois Nicanor enfin: mais méchant, hâte-toi;
Sois ingrat à ton frere, & perfide à ton Roi;
D'un vengeur offensé crains la juste colere.

NICANOR.

Qu'il vienne à ton secours, qu'il vienne ton Corsaire:
Il ne manque plus rien à mon ressentiment,
Que de t'ôter la vie aux yeux de cet Amant.
Il te verra périr au plus fort de ta joye.
Mon ame à ce penser dans le plaisir se noye,
Et si j'ai differé de te faire mourir,
C'est pour plaire à ma haine, & te faire souffrir.

ELISE.

Et moi pour te parler dans la même franchise,
Je te hai beaucoup moins que je ne te méprise.

NI-

NICANOR.

Amante d'un Pirate, après ta lâcheté,
Peux-tu parler encor avec tant de fierté?

ELISE.

Hé! qu'étoit donc tantôt la tienne devenue,
Quand tu gardois Paphos, & que tu l'as perdue?
Que faisoit ta valeur dans les murs de Paphos,
Quand les Soldats sans Chef t'ont fait tourner le dos?

SCENE X.

OROSMANE, ELISE, NICANOR, SEBASTE, CORSAIRES.

OROSMANE.

IL nous a prévenus, ô Dieux!

ELISE.

Hélas! Alcandre,
Ta valeur desormais ne peut plus me défendre.
Mais punis un Tyran, quoi qu'il puisse arriver:
Préfere ma vengeance au soin de me sauver.

OROSMANE.

Tigre affamé de sang, que penses-tu donc faire?

NICANOR.

Me venger d'une ingrate, en dépit d'un Corsaire.

OROSMANE.

Verser le sang d'Elise!

NICANOR.

Arrête, ou tu feras
De cette chere Elise avancer le trépas.
Arrête, dis je, & voi cette main toute prête
A

A troubler par sa mort l'aise de ta conquête.
Tremble, songeant au sang que ce fer va verser.
Si tu veux qu'elle vive, il y faut renoncer;
Il faut quitter la Cypre, & loin de cette terre,
Aller porter ailleurs tes crimes & la guerre.

OROSMANE.

Hé! n'ès-tu point touché de cet objet charmant?
Barbare!

NICANOR.

Ha: je suis sourd aux plaintes d'un Amant.
Prens parti, si tu veux.

OROSMANE.

En puis-je prendre un autre,
Que de sauver sa vie, & de perdre la nôtre?

ELISE.

Garde-t'en bien, Alcandre, & que par mon danger,
Ton cœur plûtôt s'irrite, & songe à me venger.

OROSMANE.

Hélas! il est trop tard, ma divine Princesse.
En vain mon triste cœur me conseilloit sans cesse,
De ne la point quitter; mon respect m'a trahi,
Et je suis malheureux pour avoir obeï.
Mais pouvant la sauver par un trépas funeste,
Hâtons-nous de joüir du seul bien qui nous reste.
Prens ce fer, cruel Prince! & maître de mon sort,
Sauve ma chere Elise, & me donne la mort.

SEBASTE *à l'oreille d'Orosmane.*

Seigneur...

NICANOR.

Et d'où lui vient cette fatale épée?

SEBASTE.

Tant plus à l'observer ma vue est occupée,
Tant

Tant plus je m'y confirme & je le reconnois.
Nicanor, connois-tu mon visage & ma voix?

NICANOR.

Et serois-tu Sebaste?

SEBASTE.

O l'heureuse journée,
Que je revoi l'époux d'Aminte infortunée!
Voi ton fils, Nicanor; mais qu'un bizare sort
Obligea plusieurs fois à souhaiter ta mort.
Il fut ce vaillant Roi qu'a refusé pour Gendre,
Et qu'a depuis détruit l'ambitieux Pisandre;
Il est fils de la jeune & charmante beauté,
Que quitta sans sujet ton infidélité.

NICANOR.

Hélas! je la quittai, mais sans être infidelle;
Et sans les longs malheurs d'une prison cruelle,
Le courroux de son pere, ou la peur du trépas,
N'eussent pu m'empêcher de revoir ses appas.
Mais seroit-il mon fils, ce Corsaire invincible?
Et croirai-je qu'Aminte à l'oubli trop sensible,
Ait pu si-tôt changer en dédains rigoureux,
Les tendres sentimens de son cœur amoureux?
Me dérober un fils si grand par son mérite,
Qu'il semble que la terre est pour lui trop petite:
Pourquoi me le ravir après l'avoir donné?
Pourquoi laisser sans pere un fils infortuné?
Le crime se doit-il punir sur l'innocence?
De combien d'actions pleines de violence,
Noircit-elle mon nom par cette longue erreur,
Et doit-on croire ainsi son aveugle fureur?

SEBASTE.

De quoi me serviroit une pareille feinte?
De quoi serviroit-elle au vaillant fils d'Aminte?

En l'avouant pour fils qui gagne plus que toi?
Tu n'as que trop douté, croi-moi, Prince, croi moi.

NICANOR *à part*.

Il est vrai que je trouve en ce noble visage
De la Reine & de moi, la ressemblante image.
O son fils! ô le mien! car je n'en doute plus,
Pardonne généreux à ton pere confus,
Qui t'a long tems haï sous le nom d'un Corsaire,
Et fait gloire aujourd'hui d'être connu ton pere.
Approche-toi de moi sans haine & sans courroux,
Viens dans mes bras, mon fils.

OROSMANE.

Ou plûtôt qu'à genoux,
J'obtienne le pardon qu'une aveugle ignorance...

NICANOR.

Il ne faut plus songer qu'à la réjouïssance.
Et vous, ô belle Elise, oubliez le passé;
Excusez les transports d'un courroux insensé;
Agréez un époux qu'un ennemi vous donne,
Et que mon Amintas soit celui d'Alcionne.
Mais, hélas! sa blessure au fort de mes plaisirs,
Fait sortir de mon cœur d'inutiles soupirs,

OROSMANE.

Si je perdois ainsi ce frere incomparable,
Mon ame de sa mort seroit inconsolable.

ELISE.

Les Dieux nous traiteront plus favorablement;
Mais il faut l'informer de l'heureux changement,
Qui donne à cet Etat une face nouvelle.

NICANOR.

Allons tous lui porter cette grande nouvelle.
Differons le récit de mon funeste amour;
Et que Cypre à jamais célébre l'heureux jour,
Qui donne un pere au fils, rend le fils à son pere,
Et finit les malheurs d'un grand Prince Corsaire.

Fin du Prince Corsaire.



FRAGMENS DE DIVERSES COMEDIES DE Mr. SCARRON.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, TANCREDE.

ISABELLE.

PRince, tu me fuis donc?

TANCREDE.

Oui, Princeſſe infidelle,
Et je vous fuirois moins, ſi vous étiez moins belle.

ISABELLE.

Finis, finis ma vie, ou ton cruel méptis,
Ou je fais retentir le Palais de mes cris.

TANCREDE.

Rendez, rendez à tous votre faute connue,
A ma diſcretion vous ſerez moins tenue.

ISABELLE.

Et qu'ai-je fait, ingrat?

TANCREDE.

Mille tours inconſtans,
Dont je vous convaincrois, ſi j'en avois le tems.

ISABELLE.

Si je te puis encor faire valoir ma flâme,
Et te nommer encore, & ma vie, & mon ame,
Di moi ce que j'ai dit, di moi ce que j'ai fait,
Pour me venir ainsi mal-traiter sans sujet.

TANCREDE.

L'infidelle me nomme & son ame & sa vie,
Cependant qu'un Rival tient son ame asservie.
O femme! comme un ombre, alors que l'on vous suit,
Legere vous fuyez, & suivez qui vous fuit.

ISABELLE.

Hélas! faut il que j'aime, & que l'on me haïsse!

TANCREDE.

Vous avez découvert mon défaut & mon vice.
Je vous ai fort haïe, & vous le savez bien.

ISABELLE.

Si tu voulois m'ouïr!

TANCREDE.

Vous n'y gagneriez rien.
Madame, finissez vos plaintes amoureuses;
Ces tendres passions, ces paroles pompeuses,
D'amour, de desespoir, de rage, de tourment,
Ne me peuvent tromper qu'une fois seulement.
Je ne suis plus, Madame, un Prince trop credule,
Qui de vous soupçonner auroit fait un scrupule,
Qui ne douta jamais de ce que vous disiez,
Qui se croyoit aimé, quand vous le trahissiez,
De qui le cœur pour vous étoit rempli de flâme,
Enfin qui se croyoit le Maitre de vôtre ame.
Mais aujourd'hui je suis aussi plein de soupçons,
Que pour moi votre cœur est rempli de glaçons.

Que dis-je de soupçons? à mon ame éclairée
Votre infidelité n'est que trop averée;
Et ce crime d'amour me quitte du serment,
D'être votre captif jusques au monument.
Helas! quand je le fis, je vous croyois fidelle;
Mais qu'on trompe aisément, alors qu'on est fort belle!
Que l'on croit aisément, quand on est amoureux!
Et quand on est trahi, que l'on est malheureux!
Grace aux Dieux, je connois mon mal & son remede:
Donnez à l'Espagnol le rang que je lui cede;
Et là-dessus, Madame, essuyez vos beaux yeux;
Je les vais délivrer d'un objet odieux.

ISABELLE.

Cruel, ne t'en va point.

TANCREDE.

Que me voulez vous dire?
Je sai tous les discours que le remords inspire,
Que l'on peut bien nier un crime sans témoins;
Mais on ne peut nier des services, des soins:
Mais on ne peut nier qu'étant desheritée,
Fort mal auprès du Roi qui vous a maltraitée,
Et contre un favori disputant un procès,
Tant qu'on a pû douter de son heureux succès,
Qui faisoit votre bonne ou mauvaise fortune,
Qu'alors je me voyois sans concurrence aucune,
Qu'alors je me voyois autant favorisé,
Que l'Espagnol alors se voyoit méprisé.
Vous n'aimiez rien alors qu'un Prince de Tarante;
Son grand bien lui rendoit la fortune riante.
Salerne vous manquant que l'on vous disputoit,

Tout au moins, pensiez-vous, Tarante vous restoit.
La maxime d'Amour étoit assez bien prise ;
Votre esprit paroissoit dans votre convoitise ;
Et vous portiez alors jusqu'à l'extrêmité,
Et votre Politique, & ma fidelité.
De caresses alors vous n'êtiez pas fort chiche ;
Car vous êtiez alors bien pauvre, & moi bien riche :
Mais, si tôt qu'un Arrêt vous rendant votre bien
Vous eut mis en état de vous passer du mien,
Que Naples vous revit une grande Princesse,
Et d'un puissant Etat, & d'un grand bien Maîtresse,
Vous voulutes changer dès ce bienheureux jour,
La maxime d'Etat, en maxime d'amour.
Oubliant vos sermens vous vous mîtes en tête,
Qu'il falloit mépriser d'un Prince la conquête,
Qu'il falloit renoncer à toute ambition,
Et suivre seulement votre inclination ;
Vous crutes qu'un Mari se pourroit rendre Maitre,
Et qu'un Cavalier pauvre autant qu'on le peut être
Seroit votre valet plutôt que votre Epoux ;
Qu'un Prince de Tarante, un Prince égal à vous,
Vous seroit à la longue un joug insupportable.
L'Espagnol s'apperçoit de ce vent favorable,
Sa vanité s'en enfle, il dépense en habit,
Il acheve son bien, épuise son credit,
Il porte vos couleurs, son train porte vos chiffres
Et suivi de Tambours, de Trompettes, de Fifres,
Le jour de votre Arrêt (ce fut le même jour)
D'une course de bague il regale la Cour,

Devant votre Palais une Lice se dresse,
L'Espagnol bienheureux y fait voir son adresse,
Le peuple l'applaudit, la Cour s'en satisfait :
C'est sous votre balcon que tout cela se fait,
Vous le souffrez, Madame ; & vous m'aimez encore ?
Et moi, je vous déteste, & moi, je vous abhorre,
Comme une ame legere, un esprit d'interêt,
A qui l'on plait un jour, & l'autre l'on déplait.
Aimez, Madame, aimez l'Espagnol Hypolite,
Et l'aimez plus que moi, de peur qu'il ne m'imite ;
Et là-dessus Madame, essuyez vos beaux yeux,
Je les vais délivrer d'un objet odieux.

ISABELLE.

Acheve, Prince ingrat, acheve tes injures ;
Tu n'en dis pas encore assez, ni d'assez dures :
Puisque je t'ai donné tout pouvoir sur mon cœur,
Tu ne saurois avoir pour moi trop de rigueur.
Si tu te satisfais, quand ton mépris m'offence,
Et si c'est à ce prix que s'obtient ta présence,
Je ne me plaindrai point de la rigueur du prix,
Et rien ne me sera plus doux que ton mépris.
Le Ciel me soit témoin, Prince, si pour te plaire,
Rien m'est rude à souffrir, m'est difficile à faire :
Ordonne des tourmens, je suis prête à souffrir ;
Ordonne-moi la mort, je suis prête à mourir.

TANCREDE.

Je ne veux point la mort d'une femme perfide :
Je puis me rendre heureux sans me rendre homicide.

ISABELLE.

Tu ne me peux quitter sans me donner la mort.

TANCREDE.

Oui, car mon changement vous affligeroit fort;
Mais pour vous consoler, l'Espagnol a des charmes,
Qui secheront bientôt vos yeux remplis de larmes.

ISABELLE.

L'Espagnol Hypolite, ame ingrate & sans foi,
N'a reçu jusqu'ici que des rigueurs de moi.

TANCREDE.

Que des rigueurs de vous? Dieux! quelle effronterie!
Pourquoi donc consentir à sa galanterie?

ISABELLE.

Et puis je l'empêcher?

TANCREDE.

Et pauvre comme il est,
A moins que d'être ému de son propre interêt,
Joûroit-il de son reste à la simple nouvelle
D'un Arrêt favorable à sa chere Isabelle?
Feroit-il des présens qui le mettroient à bas,
Quand il auroit du bien autant qu'il n'en a pas?
Un pauvre Cavalier donne-t-il cent Pistoles?
Et fait-on aujourd'hui des dépenses si folles?

ISABELLE.

Alors que l'on t'apprit le gain de mon procès,
Que fis-tu?

TANCREDE.

Moi? j'en fus ravi jusqu'à l'excès.
J'embrassai votre Page, & lui promis cent choses,
Je portai vos couleurs, blanc & couleur de roses,
J'en couvris un habit, & ceux de tous mes gens;
Et la Cour admira ma Plume & mes Galans.

ISABELLE.

Et porter mes couleurs, & promettre à mon Page,
Ce n'est de ton amour qu'un foible témoignage;
Une autre en auroit eu pour toi de la froideur,
Au lieu que de mon feu j'en augmentai l'ardeur.
Mais mon Amour me rend à tel point insensée,
Que tu me plais encor, quand tu m'as offensée.
Ton Rival fit bien voir qu'il aimoit mieux que toi,
Et n'en reçut pourtant que des rigueurs de moi;
Il donna des presens, il donna des Musiques,
Il fit de grands festins, & des fêtes publiques,
Il dépensa son bien avec profusion,
Et son luxe égala sa forte passion.
Mais il en eut de moi si peu de recompense,
Que je n'eus pas pour lui la moindre complaisance;
Qu'alors que de la bague il emporta le prix,
Que l'air en sa faveur retentissoit de cris,
Je quittai mon balcon: ce qu'on trouva si rude,
Qu'il m'accusa par-tout de trop d'ingratitude.
Inferes-tu de là que je te fais grand tort?
Que je te hai beaucoup? que je l'aime bien fort?
Et feras-tu jamais de plus grande injustice?
Tu m'accuses encor d'avoir de l'avarice,
Et que jamais en toi je n'aimai que ton bien,
Par la seule raison qu'on m'a rendu le mien.
Cette conclusion est fausse, est chimerique:
Et, pour moi, nonobstant ma foible Politique,
Qui m'apprit, disiez-vous, à changer l'autre jour

La maxime d'Etat en maxime d'Amour,
Je raisonne, il me semble, avec plus de justesse,
Encor que je ne sois qu'une folle Princesse,
Qui manque à son devoir, qui manque à son honneur,
Qui suit un Espagnol, qui suit un grand Seigneur:
Je reconnois pourtant que ce Seigneur m'outrage,
Et que c'est un effet moins d'amour que de rage;
Qu'il agit en vainqueur, & non pas en Amant;
Qu'il me traite en Esclave, & trop insolemment;
Enfin qu'il n'aime point, ou bien qu'il n'aime guere,
Celle dont la raison se perdit pour lui plaire;
Et je connois encor qu'un objet odieux
Me devroit être cher, si j'avois de bons yeux.
Mais pleine que je suis d'une fureur extrême,
J'aime qui me méprise, & méprise qui m'aime.
O trop cher ennemi de ma félicité!
Qui me viens mal-traiter sans l'avoir mérité,
Si tu veux l'avouer, tu sais bien en ton ame,
Qu'il n'est rien de plus pur que mon cœur plein de flâme,
Et que ce cœur si pur & si fort enflamé,
Si ce n'est toi, cruel, n'a jamais rien aimé.
Mais plûtôt, Prince ingrat, songe à ta conscience;
On te veut pardonner, confesse ton offence;
Ou, si tu veux encor que tout tombe sur moi,
Que veux-tu que j'avoue avoir fait contre toi?
Ton courroux contre moi n'est que trop légitime,
J'ai failli contre toi, je confesse mon crime;
Mais, puisque ta rigueur tacheroit ta vertu,
Je demande pardon, me le refuses-tu?
Un Rival te déplaît, il faut que je le chasse:

Enfin, pour t'appaiser que veux-tu que je fasse?
Il n'est rien d'impossible à qui sait bien aimer.

TANCREDE.

Ni rien que vos beaux yeux ne puissent bien charmer,
Il n'est point de froideur qui leurs regards soûtienne,
Leurs flâmes ont déja triomphé de la mienne,
Et, de quelques soupçons que je sois agité,
Ces beaux yeux m'ont remis dans la tranquillité.

ISABELLE.

Tu m'aimes donc encor?

TANCREDE.

Oui, ma belle Princesse,
Mon espoir ressuscite, & mon déplaisir cesse.
Je me croi seul heureux parmi tous vos Amans.
Mon esprit ne suit plus ses jaloux sentimens,
Il ne craint plus les soins d'un Rival de mérite,
Et ne se souvient plus du galant Hypolite.
Mais, oubliez aussi mes transports indiscrets,
Puis que je les confesse avec mille regrets.

ISABELLE.

Ou plutôt oublions nos mutuelles plaintes,
Mettons-nous dans l'esprit qu'elles ont été feintes,
Ou bien figurons-nous qu'elles n'ont point été.

TANCREDE.

Je n'ai plus rien à faire après tant de bonté
Que détester mon crime, & vous m'en devez croire,
Et qu'à vous obéïr je mets toute ma gloire.

ISABELLE.

Et moi, je mets la mienne à n'aimer rien que toi.
Mais donne-moi, cher Prince, un gage de ta foi,
Qui soit comme une marque au front de ta captive,

Et qui t'assûrera son humeur fugitive,
Si du charmant desir d'avoir sa liberté
Son esprit inconstant étoit jamais tenté.
Pourvû que je te plaise, il ne m'importe guere,
Que j'attire sur moi les discours du vulgaire :
Des plumes dont ton chef est aujourd'hui paré
Un bouquet éclatant sur ma tête arboré
Fera connoître à tous ma conquête impossible,
Et qu'à tous, fors à toi, je suis inaccessible.
Et toi, pren ce ruban qui nouoit mes cheveux,
Comme un gage assuré de mes sinceres vœux.
Quand tu me le rendras ce bien-heureux simbole,
Tu verras si je suis Princesse de parole,
Et si de te changer j'eus jamais le desir.
Détache donc ta plume, & me donne à choisir :
Exposons aujourd'hui nos faveurs dans la lice.
Si l'on rend par des vœux la fortune propice,
Tu dois tout esperer de ceux que je ferai.

TANCREDE.

Puisque vous le voulez, je m'y présenterai.

ISABELLE.

Remportez-en l'honneur.

TANCREDE.

Tout me seroit possible,
Si l'excès de l'amour rendoit l'homme invincible;
Mais la Fortune injuste au choix des plus heureux,
Ne jette point les yeux sur les plus amoureux.

ISABELLE.

Mene-moi chez le Roi : quoi que dans mon affaire
Le vent de la faveur m'ait été fort contraire,
Je viens ici pourtant remercier le Roi,
De tout ce qu'en son nom l'on a fait contre moi.
Mais je connoi la Cour, & par experience,
Je sai qu'il y faut être armé de patience,
Y souffrir des affronts, faire des complimens,

Et payer des refus par des remercimens.
Voici le Roi qui vient.

TANCREDE.

Ma Princesse, il me semble
Qu'il n'est pas à propos que l'on nous voye ensemble,
Pour certaines raisons.

ISABELLE.

Vous craignez la faveur,
Et faites bien, Tancrede.

TANCREDE.

Ha, non, sur mon honneur;
Auprès de vous, objet à mon ame adorable,
La faveur de la Cour m'est peu considerable.

SCENE II.

LE ROI, CAMILLE.

LE ROI.

Tu méritois sans doute un plus heureux succès :
Mais ne t'attriste point du malheur d'un Procès.
La faveur de ton Roi peut à ton avantage
Faire plus, qu'un Arrêt n'a fait à ton dommage;
Salerne est un Etat, dont la possession
Etoit un digne objet de ton ambition :
Mais, à quelque haut point que la tienne te porte,
Pour t'y faire arriver ma main est assez forte.
On te ravit Salerne ; il n'y faut plus songer :
Sous la rigueur des Loix chacun se doit ranger.
Tout le bien d'Isabelle, & toute sa dépouille,
Ne vaut pas ce qu'un Roi te donne dans la Pouille;
Je t'en fais Gouverneur, & ce Gouvernement

Des bienfaits de ton Roi n'est qu'un commencement.

CAMILLE.

Vous surmontez des Cieux la mauvaise influence.
Ce qu'un sort rigoureux refuse à ma naissance,
M'est doublement rendu par votre Majesté;
Et je serois perdu, si je ne l'eusse été.
Je n'accuserai point mes Juges d'injustice,
Et ne me plaindrai point d'un Arrêt peu propice.
J'obéïs à celui qui m'a dépossédé;
Si j'avois eu bon droit, on me l'auroit gardé.
Mais je ferois bien voir que ma belle adversaire,
Si votre volonté ne m'étoit point contraire,
Devroit perdre Salerne, & qu'un Etat soûmis
A de pareilles mains, rit à vos Ennemis,
Fait revivre aux François leurs mortes esperances,
Et jouer les ressorts de leurs intelligences;
Et je dirois bien plus.

LE ROI.

Tu n'en peux dire assez;
Ne respecte personne, & dis ce que tu sais.

CAMILLE.

Sire, je sai fort bien que cette ambitieuse,
Oubliant son devoir en sa fortune heureuse,
Entretient grand commerce avec vos ennemis;
Et je le prouverois, s'il me l'étoit permis,
Si, par un ordre exprès de votre main Royale,
Fouillant exactement chez cette déloyale,
Je trouvois un papier qu'elle tient bien caché,
Qui la convainc d'avoir le François recherché,
Et de devoir donner par son Etat entrée
A la flotte qu'on fait devant Marseille ancrée,
Qui menace nos bords, & qui vient contre vous,
Par la force appuyer les desseins des Anjoux.

LE ROI.

Je sai que des François les secrettes pratiques

Nous menacent encor de spectacles tragiques;
Que l'Etat est rempli de Prêtres dangereux,
Aussi traîtres pour moi, que fidèles pour eux.
Je n'en soupçonnois point la Princesse Isabelle.
Que si tu peux prouver ce que tu me dis d'elle,
Non seulement Salerne, & son bien sont à toi;
Mais ma Cour te verra le premier après moi.
Vien, je te vai donner l'ordre que tu souhaittes;
Sois prudent, pren ton tems, tiens les choses secrettes,
Mes gardes te suivront. Mais la voici venir;
Mon ame en la voyant ne se peut retenir,
Et, quoi que de cacher mon courroux il m'importe,
Mon premier mouvement sur ma Raison l'emporte.
Dissimulons pourtant, & ne lui disons rien,
Princesse, on vous rend donc Salerne, & votre bien?

SCENE III.

ISABELLE, LE ROI, CAMILLE.

ISABELLE.

Oui, grand Roi, la Justice enfin me restitue
Ce qu'on m'avoit ravi de puissance absolue:
Les Loix m'ont protegée, & vous les soutenez,
Je reçois par leurs mains ce que vous me donnez.
Ainsi des justes Rois le Protecteur suprême
N'éloigne point ses mains de votre Diadême,
En soutienne le fonds, & vous fasse vainqueur
Par-tout où vos exploits suivront votre grand cœur!

LE ROI.

La Justice en vos biens vous ayant rétablie,
Songez à conserver une si bonne Amie :
Elle rend les Etats, & d'un pouvoir égal,
Elle les sait ôter quand on en use mal.

ISABELLE.

O ! que cette réponse, & que ce froid visage,
A ma tranquillité sont de mauvais présage !
Qu'un Favori de Roi peut nuire ! & contre lui,
Que l'Innocence est foible, & trouve peu d'appui !

* * * * *





LE FAUX ALEXANDRE.

COMEDIE.

ACTE I.

*************.

SCENE III.

JODELET, LEANDRE.

JODELET.

Vous vous mourez d'amour ! ô molesse ! ô molesse !
Que tu causes de maux à la pauvre jeunesse !

LEANDRE.

Cher ami, tes conseils sont ici superflus,
Et même sont fâcheux : ne m'en donne donc plus.

JODELET.

Bon si je n'avois pas interêt en la chose :
Mais seul je pâtirai de la métamorphose ;
Et puis, ayant raison.....

LEANDRE.

Et si je n'en ai point,
M'en veux-tu faire avoir, Pedant au dernier point?

JODELET.

Après avoir bien fait les fous, & l'un & l'autre,
Moi tenant ma partie, & vous tenant la vôtre,
Moi faisant l'Alexandre, & vous l'Ephestion,
Si l'on va découvrir la transformation,
Nous serons pour le moins le sujet d'une Histoire.
Eloignons nous d'ici, si vous me voulez croire;
Reprenez le chemin de votre Régiment,
Sans faire plus long tems l'amoureux de Romant:
La plus courte folie est toujours la meilleure.

LEANDRE.

Il faut que je possede Aminte, ou que je meure.

JODELET.

Le Cousin qui l'épouse est pourtant arrivé.

LEANDRE.

Il est vrai, mais je croi qu'il n'aura pas trouvé
Grande correspondance en sa belle Cousine.

JODELET.

Pourquoi non? il est jeune & de fort bonne mine.

LEANDRE.

Avecque sa jeunesse, & sa mine, il déplait,
Et même il est haï, débauché comme il est:
C'est un homme perdu dans le vin, dans les femmes,
Qu'on ne voit point ailleurs que dans les lieux infames;
Glorieux, fanfaron, poltron au dernier point,
Qui souvent a querelle, & qui ne se bat point,
D'un esprit mal tourné, de naissance vulgaire.
Un pere le voulant, de peur de lui déplaire,

Amin-

Aminte l'a voulu ne le connoissant pas;
Mais elle aimeroit mieux aujourd'hui le trépas;
Elle même aujourd'hui m'en a fait confidence;
Juge si j'ai sujet d'avoir de l'esperance.

JODELET.

Je voudrois bien parler, si vous le trouviez bon.

LEANDRE.

Parle.

JODELET.

Un certain Marquis prend les eaux à Bourbon,
Un vieil Seigneur Anglois vient avecque sa fille,
Qui surpasse en beauté le Soleil quand il brille;
Cet Ange lumineux embrase le Marquis,
Qui découvre sa flâme à l'un de ses amis,
De semblables secrets fréquens dépositaire;
Cet Ami franchement dit qu'il n'y sait que faire:
Ce Marquis aussi fou qu'il croit l'être bien peu,
La raison fort malade, & l'esprit fort en feu,
Croit que si son Ami contrefait l'Alexandre,
Ce Phœnix de beauté se pourra laisser prendre;
Sans plus songer à boire, il déloge un beau jour,
Et va sur le chemin scandaliser un bourg,
Par l'etrange harnois dont cet Ami fidele,
Pour plaire à ce Marquis dépourvû de cervelle,
S'est armé dans Moulins. Périsse malement,
Quiconque est inventeur de tel déguisement.
Que le Diable d'enfer n'ait mis dedans la tête,
De ce pauvre Marquis cette noble conquête,
Et n'ait même fourni ce harnois malheureux,
Pour causer un grand mal au Marquis amoureux,
Et faire à son Ami partager l'infortune,
C'est une chose vraie & sans replique aucune.
Ce beau couple de fous, faisant bien les plaisans,
Et donnant dans le Bourg à rire aux Païsans,

Le

Le Marquis plein d'espoir, son Ami plein de crainte,
Voici venir l'Anglois avec sa fille Aminte.
On leur parle des Fous : l'Anglois aussi fou qu'eux,
Et sa fille aussi folle, en deviennent tous deux
Si fous, que tous ces Fous, font un gros de folie,
Et tous quatre, & leurs gens partent de compagnie.
Les voilà dans Paris; un Hymen accordé
Vient ôter au Marquis son espoir mal fondé.
Le Marquis extravague, on découvre sa feinte;
Il faut se retirer sans épouser Aminte;
L'Alexandre y reçoit quelques coups en sortant,
Le Marquis par malheur en reçoit bien autant,
Et tous deux sont enfin dans une Prison noire,
Comme fourbes logez : ici finit l'Histoire.

LEANDRE.

Hé bien ? qu'inferes tu de ta narration?

JODELET.

Un affront, ou du moins grande confusion.
Vous aimez une fille à son Cousin promise,
Le plus grand fou des fous qu'abreuve la Tamise;
Son Pere est des Vieillards le plus grand contestant;
Et sa Vieille moitié, qui du moins l'est autant,
S'est mis dans son esprit que sa fille est tant belle,
Qu'un Prince seulement peut être digne d'elle,
Et qu'un moindre parti ne lui peut être égal.
Le Pere d'autre part desire bien ou mal,
Qu'un Neveu de son nom, soit l'époux de sa fille,
Et le Restaurateur de sa noble famille.
Sa femme y contredit, & veut un grand Seigneur.
Là-dessus vous pensez, Monsieur le suborneur,

Que

Que ses fous de Parens vous la laisseront prendre,
Si je fais bien le fou sous le nom d'Alexandre ?
Eh de grace, est-ce avoir le jugement bien sain ?
Considerez un peu quel est votre dessein,
Comme il est entrepris contre vent & marée,
Et que la réussite en est mal assurée,
Et qu'une fourbe enfin est nn lâche moyen
Pour gagner d'une femme ou le cœur ou le bien.
La reputation vaut bien une Maîtresse.

LEANDRE.

Le mérite d'Aminte excuse ma foiblesse;
Ami, si tu savois tout ce qui s'est passé,
C'est ce que toi, ni moi, n'aurions jamais pensé.

JODELET.

Qu'est-ce?

LEANDRE.

Tu le veux donc savoir ?

JODELET.

Oui, j'en enrage.

LEANDRE.

Je reçus de sa part hier au soir un message,
Par le moyen duquel tant qu'a duré la nuit,
Je l'ai vue à mon aise.

JODELET.

Et tout ce qui s'ensuit ?....

LEANDRE.

Je ne dis pas cela.

JODELET.

Tant pis : & notre Histoire ?

LEANDRE.

Elle la sait.

JODELET.

Tant pis : fût-elle sans mémoire.
Autant que vous avez été sans jugement,
De révéler ainsi notre déguisement!

LEAN.

LEANDRE.

Elle connoît par-là l'amour que j'ai pour elle.

JODELET.

Elle connoît par-là votre peu de cervelle:
Si nous n'avons par-là, vous & moi, mille coups,
Je veux passer par là pour plus grand fou que vous.

LEANDRE.

Et t'ayant dit qu'Aminte est à demi gagnée,
Et que de son Cousin elle est fort éloignée,
Et qu'elle m'aime autant qu'elle lui veut de mal,
Quand tu viens contester, n'es-tu pas un brutal?

JODELET.

Et n'en êtes-vous pas plus d'un, & plus de mille,
D'avoir un tel dessein en une telle ville?
Et n'en démordre point, sachant bien que demain
Aminte & son Cousin se donneront la main?
La Nôce.......

LEANDRE.

De deux jours elle ne se peut faire.

JODELET.

Pourquoi non?

LEANDRE.

J'ai mis ordre à reculer l'affaire.

JODELET.

Et ces deux jours passez?

LEANDRE.

Quelque autre invention
Redonnera l'espoir à mon affection.
Deux jours de tems me sont d'une importance extrême.

JODELET.

Et ne saurai-je point ce nouveau stratagême,
Qui doit ressusciter votre Amour aux abois?

Moi

Moi qui fais tout pour vous & plus que je ne dois?

LEANDRE.

Tu sais bien que sa mere est folle, & sans remede?

JODELET.

Et son mari ne l'est pas moins.

LEANDRE.

Elle possede
L'esprit de ce Mari.

JODELET.

Ces Nôces, toutefois,
Se font en dépit d'elle, & non pas de son choix.

LEANDRE.

Tu sais que sa Marotte est d'avoir pour son Gendre
Un Prince, un Grand Seigneur: qu'elle voudroit voir pendre
Ce beau Felton; enfin qu'elle fera rumeur,
S'il se vient présenter quelque parti meilleur.
Demain un Grand Seigneur vient demander Aminte.
Devant qu'on ait connu que ce n'est qu'une feinte,
Et qu'on ait appaisé la Mere là-dessus,
Je veux que ses efforts, foibles & superflus
Ne fassent que du bruit. Au moins en tirerai-je
Quelques jours de répit.

JODELET.

Et cela vous allege?

LEANDRE.

Tu ris!

JODELET.

Oui-da, je ris, mais c'est en enrageant.

LEANDRE.

Rire du mal d'autrui, c'est rire en outrageant.

JODELET.

Tâcher de vous guérir, c'est donc vous faire outrage?

Vous

Vous ne pouvez jamais me fâcher davantage.

LEANDRE.

Hé mon Dieu ! prens-tu garde à mes brutalitez ?

JODELET.

Et quand vos beaux desseins seront tous avortez,
Que ferons-nous encor ?

LEANDRE.

Ne sachant plus que faire,
J'enleve, je me bats, & je me desespere.

JODELET.

Et quel est ce Seigneur supposé ?

LEANDRE.

C'est Stilpon.

JODELET.

Où Diable avez-vous pris cet insigne fripon ?

LEANDRE

Hier je le rencontrai par bonheur dans la rue.

JODELET.

Il faut que vous croyiez que le monde est bien grue !
Eh quoi, sans équipage, & sans train, un Filou
Passera pour Seigneur ? ma foi, vous êtes fou.

LEANDRE.

Je le suis, cher Ami, plus qu'on ne peut le dire;
Mon mal de jour en jour s'accroît, & devient pire.

JODELET.

Je ne dis donc plus rien, car j'y gagnerois peu.

LEANDRE.

Retirons-nous, voici le Comte & son Neveu.

SCENE II.

LE COMTE DE LA TOUR, FELTON.

LE COMTE.

Vous dites donc, Monsieur, qu'en lisant la Cassandre,
Il s'est imaginé qu'il étoit Alexandre ?
Du fameux Dom Quichot, c'est marcher sur les pas.
Dom Quichot étoit fin, celui-ci ne l'est pas ;
C'est un fou véritable, & qui me fait bien rire ;
Il est épris d'Aminte, & lui dit son martyre,
En des termes plaisans, où paroît tant d'esprit,
Que je ne doute point, lors que son mal le prit,
Qu'il n'en ait eu beaucoup : mais la mélancolie,
Qui donne de l'esprit, donne aussi la folie.
Celui qui l'accompagne est un homme bien fait,
Qui sent son Gentil-homme, & fort peu son valet :
Il est homme d'esprit, il a dequoi dépendre,
Et tous les soins qu'il rend à ce pauvre Alexandre
Sont bien plûtôt les soins d'un véritable ami,
Que d'un simple valet qui ne sert qu'à demi.

FELTON

Mais ne peut-on savoir, ni son nom, ni sa race?

LE COMTE.

On les doit bien cacher après cette disgrace.
Pour moi, je croi qu'il est homme de qualité,
Qui devient furieux s'il n'est en liberté.
Tel qu'il soit, je prendrai plaisir de sa folie,
Puis qu'il n'est pas de ceux qu'on enferme, ou qu'on lie.

FELTON.

D'où vous est-il venu ?

LE COMTE.

Revenant de Bourbon,
En un Bourg....... ma mémoire en a perdu le nom,
Un Cheval mort me fit deux ou trois jours attendre,
Jusqu'à tant qu'on m'en pût trouver un autre à vendre.
Ce fou depuis huit jours qui logeoit dans ce Bourg,
Visitant tout le monde & les lieux d'alentour,
Par mon Hôte introduit vint me rendre visite;
Ma fille pour le vaincre eut assez de mérite,
Il se dit son Esclave, & lui rend mille soins;
Elle y prend son plaisir, je ne l'y prens pas moins:
Il ne m'est point à charge, il donne, il fait dépence,
Et ses gens ont pour moi beaucoup de déférence;
Il ne parle jamais qu'avec authorité,
Et conserve par-tout beaucoup de gravité:
Quelquefois ses discours sont d'un homme bien sage,
Et l'on le croiroit tel dans un autre équipage.

SCENE III.

JODELET, LEANDRE, LE COMTE, FELTON, AMINTE, LA COMTESSE.

JODELET.

Ephestion.

LEAN-

LEANDRE.

Seigneur.

JODELET.

Viens à moi, cher ami.
Depuis qu'Amour m'apris, je ne dors qu'à demi,
Mais les grands Conquerans dorment moins que les autres.
Ha, Comte, vous voici ! cet homme est-il des vôtres ?

LE COMTE.

C'est mon Neveu.

JODELET.

Pauvre homme ! avez-vous des Neveux ?
Les Parens ne sont bons qu'à blanchir les cheveux :
Ces meubles superflus dedans une famille
A ceux qui comme vous ont une belle fille,
Ne sont bons qu'à la guerre, où le plomb d'un mousquet
Les réduit tôt ou tard à leur dernier hoquet.

LE COMTE.

Mon Neveu vaut beaucoup.

JODELET.

Tout Oncle en dit de même,
Et chacun ici bas est fou de ce qu'il aime.
La taille en est assez passable, mais du cœur
En a-t-il ? est-il juste ? est-il homme d'honneur ?
Souvent un corps bien fait est la maison du vice.

FELTON.

J'ai grande passion de vous rendre service.

JODELET.

C'est disposition, sans doute, à la vertu!
Que d'être officieux. A propos, d'où viens-tu ?
Absent depuis hier au soir.

LEANDRE.

Certaine affaire
Me fit coucher dehors.

JODELET.

Ce n'eſt pas là me plaire:
Que je n'entende plus que l'on ait découché.

LEANDRE.

Je ne puis plus long-tems vous cacher mon péché;
J'avois fait la débauche.

JODELET.

Ame vile & buvante,
Tu n'as en tout ton corps que la vertu mouvante,
Et tant ſoit peu d'inſtinct: ô! que les grands Heros
Sont différens de ceux qui ne ſont que Zeros,
Des bons à rien.

LEANDRE.

Grand Roi, Plutarque en votre vie,
Vous fait paſſer pour un Ivrogne.

JODELET

En compagnie,
On m'a vu buvoter quelquefois, mais le vin
N'eſt pas incompatible à mon être Divin;
C'eſt le vice des Grecs. Feu Philippe mon Pere.
Au moins l'Epoux mortel de Madame ma Mere,
Car on ſait que mon Pere eſt Jupiter Ammon,
De vous dire comment, c'eſt un trop long ſermon;
Philippe donc, buvoit, dit-on, comme une éponge,
Et moi buvant auſſi, ſouventefois je ſonge,
Quoi qu'il n'ait point de part en ma production,
Qu'il avoit quelquefois communication
Avecque ſa moitié, vous m'entendez? Ma Mere
Me donna du Divin du côté de mon Pere;
Et ſon Epoux étant un homme fort vineux,
Elle

Elle devint vineuſe: ainſi je tiens des deux,
Je fus homme vineux, & Divin tout enſemble.
Eſt-ce bien raiſonner? Cher Ami, que t'en ſemble?

LEANDRE.

Votre Maître Ariſtote auroit moins raiſonné.

JODELET.

O le Maître Pédant qu'on m'avoit là donné!
Mais voici mon Soleil, la peſte, comme il brille!
Comment avez-vous fait une ſi belle fille?
Y fûtes vous long-tems? dites: en vérité
Je veux me faire auſſi quelque Poſtérité.
Comte, vous ricanez!

LE COMTE.

Je ris de ſouvenance.

JODELET.

Rire de la façon c'eſt une impertinence.
N'y revenez donc plus, je le dis en paſſant,
Entre amis, un conſeil n'eſt jamais offençant.
Belle, pour qui j'aurois fait affront à Roxane,
Et même à Statira, ma divine Sultane,
Angloiſe comparable à la Reine Stuard,
Utile à ma ſanté comme du Bezoard,
Ayant mis à vos pieds le Vainqueur de la Terre,
Les chagrins oſent-ils vous déclarer la guerre?
Cependant je remarque un air fort nubileux,
Qui ſe mêle au beau tems de vos yeux lumineux.

AMINTE.

Je n'ai pas bien dormi cette nuit.

JODELET.

Choſe étrange!
Je n'ai pas mieux dormi que vous, ô petit Ange!
Que nous ſympatiſons! Car j'aime, & vous aimez,
Et de mêmes déſirs nos Eſprits animez

Inſpireront nos cœurs de s'unir l'un à l'autre.
Qu'ainſi ne ſoit, le mien me bat, que fait le vôtre ?

AMINTE.

Il ne me bat pas moins.

JODELET.

Je me connois en cœurs.
Epheſtion, fai lui ſur ſes yeux mes vainqueurs,
De petits impromptus, comme tu ſais bien faire.
Ses yeux ont du rapport avec l'Aſtre Solaire,
Et s'ils haloient mon teint, comme l'Aſtre des Cieux,
J'aurois un Paraſol. Grand pouvoir de deux yeux !
Ce que n'ont pu ſur moi cent mille mains armées,
Cent mille combattans, cent nombreuſes Armées;
Deux yeux que creveroit le moindre camion,
Feront bientôt mourir le plus grand Champion
Que l'on ait jamais craint ſur la Terre & ſur l'Onde,
Depuis que Champions incommodent le Monde.
Epheſtion fai donc, ainſi que je t'ai dit,
Sur ſes yeux mes vainqueurs quelques Vers à crédit.
Et d'autant que tes Vers ſont autant de myſtères,
Ses oreilles ſans plus en ſoient dépoſitaires.
Madame, à cet Ami vous pouvez tout fier.
A propos, vous allez, m'a-t-on dit, marier
Votre fille. Quel eſt celui qu'on lui deſtine?

LE COMTE.

Mon Neveu, ſon Couſin.

JODELET.

Avecque ſa Couſine!
Que

Que ne lui donniez-vous un autre qu'un Couſin?
C'eſt avoir de bon ſens un petit magazin :
J'ai vu pluſieurs Couſins peu cheris des Couſines:
C'eſt emplir ſa maiſon de Nôces inteſtines.
Couſin, vous vous chargez d'un très peſant fardeau
Couſin, le bon n'eſt pas toujours avec le beau ;
Non qu'elle ne ſoit bonne, Aminte, & plus qu'une autre ;
Mais êtes-vous ſon fait autant qu'elle eſt le vôtre ?

FELTON.

Je puis tout eſperer par mon affection.

JODELET.

Hé voilà pas dejà trop de préſomption!
Apprenez l'Art d'aimer en liſant la Caſſandre :
Ce Livre ment ſouvent en parlant d'Alexandre;
Il me fait roide mort, & peu s'en faut cocu :
Malgré l'Auteur pourtant, grace aux Dieux, j'ai vécu.
Il avoit penſion de ce Scythe Orondate;
C'eſt pourquoi dans ſon Livre, il le loue, il le flatte:
Mais, quoi qu'à mes dépens cet Auteur ait menti,
Je le veux régaler, car il m'a diverti.
Vous ne me dites point ſi vous avez diſpenſe ?
Quand les mariez-vous ? y ferez vous dépenſe ?
Le Couſin eſt-il riche ? aura-t-il un beau train?
Feront ils bande à part ? ſerez-vous le Parrain
De leur premier enfant ? Qu'a-t-elle de douaire ?
Vous ſerez à la fois, & l'Oncle & le Beaupere,
Et doublement ainſi vous leur ſerez fâcheux,
Et leurs enfans ſeront vos fils & vos neveux.

 Eſpe-

Esperez-vous bientôt de retourner à Londre?
Ne vous pressez pas trop, Comte de me répondre;
Je n'en suis pas pressé, je tiens tout répondu.
Quel plaisir de parler sans être interrompu!
Quelques necessitez que je ne vous puis dire,
Me font sortir bien vîte. A quoi diable tant rire?

LE COMTE.

Hé bien, qu'en dites vous?

FELTON.

Ce que vous m'aviez dit,
Qu'avant qu'il devint fol, il avoit de l'esprit.

LE COMTE.

De son Ephestion j'ai bien su davantage,
Que l on ne peut jamais avoir plus de courage?
Et cet Ephestion qui ne le quitte point,
Est homme de mérite, & sage au dernier point.

AMINTE.

Je ne le sai que trop qu'il a bien du mérite.

FELTON.

Monsieur, il seroit tems de faire la visite
Dont je vous ai parlé.

LE COMTE.

Je le veux, allons-y.

AMINTE.

O l'Epoux incivil autant que mal choisi!

LE COMTE.

Ma fille, je reviens sur mes pas, pour vous dire,
Que le tems arrêté demain au soir expire:
Votre Cousin Felton vous épouse demain;
Donnez-lui votre cœur en lui donnant la main,
Pour réparer par là la desobéïssance,
Qui vous a fait quasi perdre ma bienveillance.

AMINTE.

Mon Pere....

LE COMTE.

Je sais bien tout ce que vous direz:
Faites

Faites ce que je veux, ou vous en pâtirez.
Votre Mere vous gâte.

AMINTE.

Et mon Pere me tue.
Hélas! de quels ennuis me vois-je combattuë!
Et, pour me délivrer de ces fiers ennemis,
Que les derniers efforts ne me sont-ils permis?
L'Amour, & le Devoir dans mon cœur se combattent,
Leurs forces vont croissant, & les miennes s'abbattent;
C'est le succès douteux de ce trouble intestin,
Qui doit finir leur guerre, & faire mon destin.
Mon choix à l'un des deux peut donner la victoire;
Je le donne à l'Amour, si mon cœur j'en veux croire;
Je le donne au Devoir, si j'en croi ma Raison:
Mais que dira mon cœur de cette trahison?
O Raison si souvent, mais en vain, invoquée,
De vos sages conseils je me suis trop mocquée,
Pour avoir droit encor de vous en demander;
Et puis, suis je en état de m'en pouvoir aider?
Pleine comme je suis d'une flâme insensée,
Qui de mon ame éprise a la vertu chassée,
J'ai suivi, malgré vous, le conseil de mes yeux,
Que je connois trop tard être pernicieux.
Ils attirent sur moi d'un Pere la disgrace;
Mais aussi de ce Pere ils tirent leur audace:
Si ce Pere étoit juste, ils seroient innocens,
Tels qu'ils furent toujours pendant mes jeunes ans.
Dure & juste rigueur des loix que je m'impose,
Epoux qui de mes maux ès l'effet & la cause,
Pere qui veux forcer mon inclination,
Et vous, aimable objet de mon affection,
Que je n'ose nommer, ni regarder sans crime,
 En-

Enfin mes passions dont je suis la victime,
Donnez-moi du relâche, ou faites-moi mourir :
Si sous votre pouvoir je n'avois qu'à souffrir,
Je souffrirois assez une flâme cruelle ;
Mais vous m'avez rendue, & folle & criminelle,
Mais je me voi par vous réduite à tel malheur,
Qu'il faut que ma vertu me quitte, ou mon bonheur.
Ma Mere vient ici : faut-il qu'on me surprenne
Dans le funeste état où m'a réduit ma peine !

LA COMTESSE.

Quoi ! ma fille, toujours vous répandrez des pleurs ?
Votre Pere pour nous a d'étranges rigueurs !
Mais j'en use bien mieux que vous, je lui fais tête ;
S'il gronde d'un côté, de l'autre je tempête.
Quand il me recherchoit, il cachoit son humeur,
Ce n'étoit que respect, ce n'étoit que douceur ;
Il me faisoit des Vers, me donnoit des Musiques,
Me régaloit souvent de presens magnifiques :
Qui l'auroit jamais cru qu'un feu si violent
Dût s'amortir sitôt, ou devenir si lent !
Le fourbe a bien changé de vie & de langage,
Depuis le jour fatal de notre mariage :
Depuis qu'il se voit Maître absolu de mon bien,
Il fait tout à sa tête, & me compte pour rien :
Il veut que son Neveu vous épouse, un soudrille.....
Ma foi, je n'en veux point de ce Gendre inégal ;
Mais je veux bien choisir, puis qu'on choisit si mal:

Je veux un grand Seigneur, un Duc & Pair, un Prince,
Ou quelque Gouverneur d'une riche Province.
On m'a parlé tantôt d'un Seigneur Transilvain,
Qui demeure ici près en attendant son train ;
Il est *incognito* depuis peu dans la Ville ;
Sa Nation, dit-on, est polie & civile :
Son Hôte accompagné d'un Truchement François,
M'a dit, que vous ayant vûe une seule fois
Il est épris pour vous d'une estime si grande,
Qu'au hazard d'un refus, il faut qu'il vous demande.
Celui qui m'a parlé de sa part aujourd'hui
M'a fait un grand récit de son bien & de lui :
S'il est tel qu'on le fait, je suis fort résolue
De choquer d'un Mari la puissance absolue ;
Il peut bien disposer de mon corps, de mes biens,
Mais non pas avancer à vos dépens les siens.
Je sai comme il m'en prend, à cause que ma Mere
N'osa pas s'opposer au vouloir de mon Pere,
Alors qu'en dépit d'elle au vôtre il me donna :
Quoi qu'il eût plus de bien que son Neveu n'en a,
Qu'il fût tout autre chose & d'une autre volée,
L'affaire toutefois fut faite à la volée,
Je fus mal mariée, il fut bien marié,
Et dans Londre mon Pere en fut fort décrié.
Sans doute la rumeur ne sera pas petite,
Que fera votre Pere après cette visite ?
Comme je le connois, il est assez brutal
Pour vouloir l'empêcher, ou la recevoir mal :
Il ne manquera pas d'en venir aux injures,
Comme il m'en dit souvent beaucoup & de bien dures ;
Mais, si de votre part vous m'aidez tant soit peu,
Je ferai bien du bruit, & vous verrez beau jeu.

Oui, je consentirai plutôt qu'on vous enleve,
Que de souffrir jamais que votre Hymen s'acheve.
Enfin, encore un coup, si vous me secondez,
Je vous rends leurs desseins rompus ou retardez.
Ne pleurez donc plus tant, ma fille bien-aimée.
Si votre Pere sort à l'heure accoûtumée,
Nous pourrons gouverner ce Seigneur à loisir:
S'il est bien votre fait, je mourrai de plaisir.

AMINTE.

Hélas! à quel espoir dois-je encore prétendre?
Si ce n'est que la mort me vienne bientôt prendre?
D'une Mere imprudente, & d'un Pere obstiné,
Que peut-il m'ar river qu'un sort infortuné?

Fin du prémier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, ISABELLE.

BEATRIX.

Je ne le cele point, je suis fort curieuse,
Et principalement d'une affaire amoureuse.

ISABELLE.

J'ai donc bien, Beatrix, de quoi te contenter.

BEATRIX.

Et moi, j'ai grand dessein de vous bien écouter.

ISABELLE.

Mais pourquoi ce matin n'es-tu pas revenue?

BEATRIX.

La Vieille malgré moi m'a long-tems retenue,
Elle s'est attiffée, & m'a fait enrager,
Par le recit fâcheux de certain Etranger,
Qui devroit épouser sa fille, ce dit-elle.
Elle a pour votre Frere une haine mortelle,
Et quoi qu'il se marie à sa Fille aujourd'hui,
Elle jure tout net, qu'elle n'est pas pour lui.
Sa Fille de sa part en est fort éplorée.

ISABELLE.

Elle aura beau pleurer, la chose est assurée.
O Dieu! si cet Hymen n'alloit pas s'achever.
Quel plus grand accident pourroit-il m'arriver!

BEATRIX.

L'accident seroit grand pour Monsieur votre Frere.

ISABELLE.

Cet accident seroit ma derniere misere :
J'en mourrois, Beatrix.

BEATRIX.

Je ne voi pas comment.

ISABELLE.

Tu le sauras bientôt, écoute seulement.
J'aime, comme tu sais, de tout mon cœur Leandre,
Le généreux Ami de ce fou d'Alexandre.

BEATRIX.

Ce n'est pas mal aimer: car il est fort bien fait.
Mais est-il riche assez pour être votre fait ?

ISABELLE.

Un Epoux l'est assez, quand il plait à sa Femme.
Tu sais bien les soupçons que font naître en mon ame
Les devoirs assidus qu'à ma Cousine il rend,
Et tu sais bien aussi le plaisir qu'elle y prend,
Que sa mine lui plait, que son esprit l'enchante,
Et s'il est son Amant, je la croi son Amante.
Pour m'en bien éclaircir par ton invention,
Je me servis hier d'une assignation.
Au nom de ma Cousine, il vint sous ma fenêtre,
Et là je découvris les secrets de ce traître ;
Et là contre-faisant le mieux que je pouvois,
De ma Cousine Aminte & l'accent & la voix,
J'appris de lui qu'il l'aime avecque violence ;
Qu'il n'est pas ce qu'on croit, mais d'une autre importance,
Employé dans la Guerre, à la Cour fort connu,
Riche de pensions, & de son revenu;
Enfin, en qui je trouve un plus grand avantage,
Que mon Frere n'en trouve avec son Mariage:

Et que son Alexandre est un autre affronteur,
Qui sert dans ses desirs cet aimable imposteur.
O Dieu, qu'il est charmant en sa cajolerie !
Combien facilement il obtient quand il prie !
Me croyant ma Cousine il me dit des douceurs,
Capables de fléchir les plus rebelles cœurs.
Mais, tant plus ses discours me remplissoient de flâme,
Tant plus la jalousie augmentoit dans mon ame:
Car enfin, ma Cousine est l'objet de ses vœux,
Elle a sans le savoir le seul bien que je veux ;
Mais, par cette faveur qu'il croit avoir reçue,
Sa passion bientôt d'Aminte sera sçue ;
A la premiere vue, il l'en entretiendra.
Sans doute, ce discours d'abord la surprendra ;
Mais, comme elle l'adore, ou je suis bien trompée,
De mon propre poignard je me serai frappée;
Et l'assignation ne servira de rien,
Qu'à leur faire savoir leur Amour & le mien.

BEATRIX.

Il faudroit découvrir à votre Oncle l'affaire:
Car, il peut arriver que sa fille....

ISABELLE.

Au contraire ;
Si je la découvrois, il sortiroit d'ici,
Et moins à lui, qu'à moi, je me nuirois ainsi.
Je lui ferai sentir que je la sai : je pense,
Puisqu'on a toujours peur alors que l'on offence,
Qu'il me viendra prier de garder le secret.

BEATRIX.

Il est trop plein d'esprit pour n'être pas secret ;
Vous lui ferez bien voir, qu'aux desseins impossibles
Il n'arrive jamais que des succès nuisibles.

ISABELLE.

Il parlera souvent à moi ; je ne suis pas,
Grace à Dieu, sans beauté, sans esprit, sans appas;
L'Amour souvent se glisse en une confidence,
Et c'est-là, Beatrix, toute mon espérance.

BEATRIX.

Elle vous peut tromper.

ISABELLE.

Alors j'éclaterai,
Et de ma passion je me délivrerai.

SCENE II.

ISABELLE, BEATRIX, JODELET.

ISABELLE.

J'Apperçoi la beauté qui m'a fait une playe.

BEATRIX.

Ce fou vient droit à nous.

JODELET.

En dépit que j'en aye,
Vous m'allez faire faire une infidélité,
Car, ma foi, vous sentez votre Divinité;
Et je sai des beautez par moi Divinisées,
Moins Divines que vous, & de moi moins prisées.

*****



****

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FANTASSIN, BEATRIX.

FANTASSIN.

Nous aurons de Cocus une fertile année,
Puisque la mode vient de doubler l'Hymenée.
Mais, pourquoi Dom Fernand a-t-il joint deux à deux,
Les Niéces de sa Femme, avecque ses Neveux;
Pourquoi n'en faire pas du moins quatre Alliances?

BEATRIX.

Pour faire moins de part du gros de ses Finances;
Et parce que sa femme ainsi l'a souhaité,
Le Vieillard ponctuel a fait sa volonté.

FANTASSIN.

Et ces hardis Messieurs, sans connoître Mesdames,

Sur la foi d'un Vieillard, les ont prises pour Femmes?
Et Mesdames aussi, sans connoître Messieurs,
En ont fait des Maris, ou plutôt des Seigneurs?
Sans compter Dom Fernand, le plus fou de son âge,
On devroit avoir mis ces quatre fous en cage.

BEATRIX.

Quand ton Maître saura qu'un autre lui ravit
La beauté qu'il aimoit, il en perdra l'esprit.

FANTASSIN.

L'étourdi qui l'épouse avant que la connoître,
Perdra plutôt l'esprit, que ne fera mon Maître.

BEATRIX.

Voici nos Mariez se tenant par la main.

FANTASSIN.

Ils s'en repentiront peut-être dès demain,
Ou dès demain plutôt se brouilleront ensemble.

SCENE II.

DOM FERNAND.
D. I. D. S.

DOM FERNAND.

Benisse l'Eternel le Nœud qui vous assemble!
Si j'étois, mes Enfans, homme à faire un Sermon,
J'ai bien de la matiere à le faire bien long.
Apprenez seulement d'un homme de mon âge,
Qui n'est pas peu savant en fait de Mariage,
Que tout homme d'honneur n'est pas se mariant

Dis-

Dispensé pour cela des Devoirs de Galant;
Et qu'on doit être après, comme avant l'Hymenée,
Galant de la moitié que le Ciel a donnée.
Là-dessus, mes Enfans, je prens congé de vous.

D. I.

Et ne voulez-vous pas demeurer avec nous,
Et souper?

D. FERNAND.

Je serois un supernuméraire,
Et ma présence, ici, n'est pas fort nécessaire.
Il sort.

D. S.

Retenons-le, mon Frere.

D. I.

Il faut aller après;
Mais, je sai son humeur, il ne viendra jamais.
Ils sortent.

SCENE III.

ISABELLE, LEONORE.

ISABELLE.

Enfin, ma chere Sœur, nous sommes enchainées.

LEONORE.

Et bien vîte ma sœur, & pour longues années.

ISABELLE.

Mais peut-être, ma Sœur, encore ignorez-vous
Ce que fait une fille en prenant un Epoux;
Et que se marier ce n'est guère moins faire,
Que s'enterrer vivante en un Couvent austère.
On a des mois, des ans dans la Religion,
Pour éprouver sa force & sa dévotion;
Et si l'austérité nous en paroit trop dure,

Si

Si nous nous ennuyons d'une étroite clôture,
On se peut repentir, comme l'on voit souvent,
Du trop hardi dessein de vivre en un Couvent.
Mais, quand on a lâché la parole fatale,
Cet *Oui*, dont dépend l'union conjugale,
Quand on est mariée un quart d'heure, un moment,
Jusqu'à tant qu'un Epoux soit dans le monument,
On vit sous des Tyrans que les loix autorisent,
Et qui non seulement nos actions maîtrisent,
Mais sur nos volontez étendant leur pouvoir,
Ils nous prêchent l'honneur, la vertu, le devoir;
Et l'honneur, le devoir, & les vertus austères,
Qui sont pour nous des loix, sont pour eux des chimères.
Savoir dissimuler les défauts de leurs mœurs,
Sans murmure endurer leurs mauvaises humeurs,
N'avoir point d'autre soin que celui de leur plaire,
Et ne rien faire, enfin, que ce qu'ils laissent faire,
Renoncer pour jamais aux innocens plaisirs,
Esclaves d'un Mari, n'avoir plus de desirs,
Passer toute sa vie avecque ses Servantes,
Etre de ses Enfans, Nourrices, Gouvernantes,
Avoir pendant neuf mois à porter ces Enfans,
Toujours être en danger sous ces fardeaux pesans;
Pendant que les Maris ne songeant plus en elles
Passent les nuits au Bal, les jours dans les Ruelles;
C'est être honnête Femme, & faire son devoir,
C'est ce que nous ordonne un absolu pouvoir,
C'est à quoi nous réduit la longue Tyrannie
De

De ceux que nous nommons, & mon ame, & ma vie.
Il leur est tout permis, tout nous est défendu;
Ils disposent sans nous d'un cœur qui nous est dû;
Et quelquefois, ma Sœur, telle est leur impudence,
Que de leurs trahisons ils nous font confidence,
Et dans le même tems qu'ils nous manquent de foi,
Leur jalousie a droit de nous faire la Loi,
De regler nos habits, notre train, nos visites,
Enfin de nous traiter de folles interdites.
Si nous nous révoltons contre de tels Tyrans,
Nos plus grands ennemis sont nos proches Parens;
Nous devenons l'horreur même de nos Amies;
On entretient de nous toutes les Compagnies;
Aussi bien que nos pleurs, nos desespoirs sont vains,
Nos desseins sans succès, sans vengeance nos mains;
Le fer ou le poison nous menace à toute heure,
Et l'on est en Enfer avant même qu'on meure.
Au lieu, ma chere Sœur, qu'aimant bien nos Epoux....

LEONORE.

Et qui les veut haïr, ma Sœur, si ce n'est vous?
Bon Dieu! le long Sermon, l'ennuyeux, le tragique!
Que vous le recitez d'un accent énergique!
S'il finissoit encor en promettant un jour
Paix en ce Monde, & gloire en la Celeste Cour;
C'est

C'est ainsi qu'on finit les autres, ce me semble:
Mais le vôtre, ma Sœur... Ha! j'en pâlis, j'en
tremble;
Est-il Corbeau, Chouette, ou pareil animal,
De ceux dont la rencontre est l'augure d'un
mal,
Qui soit d'un plus sinistre & malheureux présa-
ge,
Que ce torrent enflé d'inutile langage?
Avez-vous pension des Maris bienheureux,
Pour appuyer ainsi leurs droits trop rigoureux?
Et que vous ont tant fait les femmes malheu-
reuses,
Pour les intimider d'infortunes affreuses?
Sachez, ma sage Sœur, que la vôtre sera
Avecque son Epoux, telle qu'il la fera;
S'il est doux, votre Sœur sera la douceur même;
Si rude, elle sera d'une rudesse extrême;
S'il pense m'accabler de ses conseils prudens,
Jamais jeune cheval qui prend le frein aux
dens
Ne s'emporta plus loin en se donnant carriere,
Que fera votre Sœur, en plus d'une maniere:
S'il est jaloux, pour moi, j'ai trop d'aversion
Pour cette malheureuse & triste passion,
Pour aller me secher aussi de jalousie;
Mais de cent faux objets troublant sa fantaisie,
Je réduirai bientôt cet ombrageux Epoux
A briguer une place en l'Hôpital des Foux.
S'il veut m'accompagner en tous lieux comme
une Ombre,
Scandalisant les gens d'une humeur triste &
sombre,
Toutes & quantesfois qu'il m'accompagnera,
Je gage contre lui qu'il s'en repentira.
Enfin, ma sage Sœur, que vous dirai-je encore?
Je le respecterai comme un Dieu, s'il m'adore,
J'aurai pour cet Epoux les tendres sentimens
Qui font tout le bonheur des fidelles amans,

Et ne comptant pour rien tout le reste du mon-
de,
Nous coulerons nos jours dans une paix pro-
fonde.
Mais s'il pense m'ôter l'honête liberté
D'user de tous les droits dus à ma qualité,
De jouïr des plaisirs des femmes de mon âge,
D'être leste en habits autant qu'en équipage,
De recevoir chez moi tous les honnêtes gens,
Enfin de pouvoir tout hors d'avoir des galans;
S'il va desaprouver ces équitables clauses,
Et m'ose disputer la moindre de ces choses,
Lors j'aurai des Galans de toutes les façons,
Ma beauté jettera sur tous ses hameçons,
Et sans cesse entassant franchise sur franchise,
Je ne respecterai ni la Cour ni l'Eglise,
Je ne mépriserai Campagnards ni Bourgeois,
Enfin je me ferai coquette, en bon François.
Toutes mes actions ne seront qu'artifice,
Pour un Amant qui veut qu'on rêve & qu'on
languisse,
J'aurai de cette douce & rêveuse langueur,
Si propre, à ce qu'on dit, à conserver un cœur:
Avec les serieux, je serai serieuse:
Avec les emportez, plus qu'eux impétueuse:
Et mauvaise plaisante & goguenarde aussi,
Quand j'aurai des Galans à qui l'on plaît ainsi.
Enfin de chacun d'eux observant la portée,
Je me transformerai plus souvent qu'un Protée,
Dans ces lieux où parfois je verrai tous ces foux,
Les uns comme captifs pleurant à mes genoux;
Les autres éloignez, de mourantes œillades
M'expliquant les douleurs de leurs ames mala-
des;
Les autres plus hardis à découvrir leurs maux,
Me parlant à l'oreille, aux yeux de leurs Ri-
vaux;
Un regard, un soûris, un mot, des complai-
sances,

Des affectations, de fausses confidences,
Me tireront d'affaire, & chacun abusé,
Se mettra dans l'esprit d'être favorisé.
Enfin le procédé que votre Sœur doit suivre,
Dépendra d'un Mari qui sait bien, ou mal vivre:
Et je vous le répete encore, elle sera
Avecque son Epoux, telle qu'il la fera.

ISABELLE.

Et pour moi, je suivrai quelque loi que m'impose,
Même un Mari jaloux.

LEONORE.

Et moi point autre chose.



